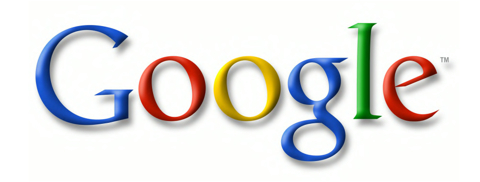

Google



w. XIII.

d.

LA RUSSIE

PENDANT

LES GUERRES DE L'EMPIRE.

LA RUSSIE

PENDANT

LES GUERRES DE L'EMPIRE.

(1805—1815.)

SOUVENIRS HISTORIQUES

DE M. ARMAND DOMERGUE,

Ex-régisseur du Théâtre Impérial de Moscou et l'un des quarante exilés par le Comte ROSTOPCHIN;



RECUEILLIS ET PUBLIÉS

PAR M. MELCHIOR TIRAN,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE INTRODUCTION PAR M. CAPEFIGUE.

TOME II.

Paris,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Libraire de la Société de géographie,
23, RUE HAUTEFEUILLE,

M.D.CCC.XXXV.



LA RUSSIE

PENDANT

LES GUERRES DE L'EMPIRE.

CHAPITRE XIII.

Arrivée à Makariév. — La ville. — Intérieur de la prison. — Mauvais traitemens. — Le Gorodnitsch. — Le prince de Georgie. — Le Gorodnitsch méconnu. — Premières nouvelles de désastres. — La *débâcle napoléonnienne*. — Malo-Jaroslavetz.

S'il est quelque chose qui rende au malheureux sa douleur plus poignante, c'est assurément de se voir outragé dans ce qu'il y a de plus respectable, dans son infortune. — Nous l'éprouvâmes

plus d'une fois. — Depuis notre départ de Moskou, nous avions été en butte aux plus lâches, comme aux plus odieuses persécutions. C'étaient, comme on l'a vu, tantôt les extorsions des agens du pouvoir, tantôt les provocations et les vengeances du peuple. — Partout on oubliait que nous étions prisonniers et malheureux; on se rappelait seulement que nous étions Français. — Ce souvenir, ces continuelles agressions dont nous avions été l'objet pendant la route, nous faisaient envisager avec effroi les traitemens rigoureux auxquels nous allions être soumis dans notre prison.

A notre arrivée dans Makariév[1], toute la po-

[1] Makariév est une petite ville nouvellement érigée en chef-lieu de district, dans le gouvernement de Nijneï-Novogorod. Elle se trouve sur la rive gauche du Volga, près de l'endroit où la rivière du nom de Kirjenetz s'y jette, et à quatre-vingt-quatre werstes de Nijneï-Novogorod. — Il n'existait, à l'époque de notre captivité, qu'une seule église et à peu près trois cents habitans mâles, dont aucun ne cultivait la terre. Ils gagnaient leur vie en faisant le commerce du bois flotté, et surtout en louant très cher leurs mai-

pulation affluait sur notre passage; et ce fut au milieu des plus vives imprécations et des clameurs forcenées de la foule, que nous fûmes conduits jusqu'au siége de l'autorité. Le Gorodnitsch, tout gonflé d'une ridicule importance, et déployant avec luxe l'appareil du commandement, vint nous y recevoir lui-même. De là, nous fûmes transférés, par son ordre, dans une maison en bois, située à une portée de fusil du bourg(1).

[illegible] sons, pendant la foire. Cette foire fameuse se tenait tous les ans, du 29 juin au 31 juillet, sur les bords du Volga, et non loin du couvent de Makariév, duquel elle avait emprunté son nom. — Des marchands y accouraient des contrées les plus éloignées de l'empire et de l'Asie. Ces derniers y arrivaient ordinairement en caravanes : c'étaient des Bukhares, des Persans, des Indiens, des Chinois, etc. On y vendait plusieurs milliers de productions russes tant par échange que pour de l'argent comptant. — Nous verrons, dans la suite de ce récit, des détails piquans sur cette foire, que nous visitâmes à notre second voyage à Makariév.

Un incendie ayant détruit presque tous ces bâtimens, en 1816, la foire a été transportée, pour l'avantage du commerce, à Nijnei-Novogorod, et sur une langue de terre précisément au confluent du Volga et de l'Oka.

sur la lisière de la forêt. Cette maison, qui servait d'hôpital, en temps de foire, était alors entièrement inhabitée. Là, il nous compta, comme on compte un troupeau, et s'occupa ensuite, avec une plaisante affectation de gravité, d'ordonner le service de la prison. Il établit immédiatement un corps de garde, et fit placer des sentinelles par le sergent tartare. Quant à nous, il nous intima la défense de communiquer au dehors, même par écrit; puis il se retira, nous laissant, pour toute liberté, celle de pourvoir à notre subsistance, comme bon nous semblerait, mais sans dépasser les limites de la prison.

Notre maison d'arrêt, entourée d'une forte palissade, se composait uniquement d'un rez-de-chaussée, comprenant en tout huit pièces. Une d'elles servait en commun aux prisonniers et aux gardiens, pour la préparation des alimens; une autre fut mise à la disposition de nos gardes; et enfin une troisième, une des plus petites, située à l'entrée du principal corridor, à gauche, fut abandonnée au Juif dont nous avons parlé, et que nous avions repoussé d'entre nous, sous prévention d'espionnage. Les autres prisonniers furent

répartis par chambrées; mais, comme, même en prison, l'égalité n'existe pas, il se forma des catégories selon les proportions de fortune. Les plus riches occupaient une chambre séparée de celle des plus indigens par une cloison; ce voisinage de l'aisance et de la misère inspirait d'amères idées, et laissait regretter que le malheur même ne pût pas rapprocher les hommes. Le reste des prisonniers formait une espèce de tiers-état. Néanmoins, il est juste de dire que les membres de l'aristocratie entretenaient des rapports d'affabilité très honorables avec les autres prisonniers.

La faculté de nous promener dans la vaste cour de la prison nous ayant été sévèrement interdite, nos promenades se faisaient sous le péristyle couvert et exhaussé de quelques marches, qui décorait la façade du bâtiment sur toute sa largeur; ce ne fut que peu à peu, et par des empiétemens successifs, que nous arrivâmes à pouvoir nous hasarder jusqu'à nous réchauffer aux rayons du soleil, sur la dernière marche du péristyle. Puis, enfin, nous nous promenâmes lentement devant notre prison; et, progressivement, nous prîmes un plus large essor. Nous courions

dans la vaste cour de la prison, pâtaugeait avec délices dans la neige dont elle était couverte. Un trouble-fête s'en vint pourtant nous forcer à rentrer dans les limites prescrites : c'était notre sergent tartare, qui, ayant ouvert enfin les yeux sur nos empiétemens, nous intima brusquement l'ordre de rentrer dans la prison, accompagnant son injonction de menaces. A la vue de la démonstration hostile du sergent, nous nous emparâmes tous de gaules bien flexibles et nous mîmes sur la défensive. Notre attitude intimida la garde accourue à son secours, et qui, s'enfuyant tumultueusement, nous laissa maîtres du terrain.

Bientôt après, le Gorodnitsch, instruit de notre résistance, arriva sous l'escorte protectrice des fuyards, traînant péniblement cette imposante obésité qui l'avait fait décorer par nous du titre de *Sa Corpulence.* Il nous fallut expliquer notre conduite, et nous justifier de la grave imputation d'avoir voulu violer l'autorité dans la personne du sergent tartare; néanmoins, nous demeurâmes encore maîtres du champ de bataille.

Le hasard nous avait réunis dans la chambre que j'occupais, trois Français et trois Alle-

mands; et, sauf la disparité des opinions, je puis dire que nous vivions d'ailleurs en assez bon accord. Il résulta de la communauté qui se forma entre nous que nous devions, alternativement et à tour de rôle, nos talens culinaires à l'association ; aussi chacun de nous remplissait les fonctions importantes de chef d'office. — Nous étions obligés, pour nous procurer des provisions, d'avoir recours à l'entremise de nos gardiens, qui allaient les chercher au village de Liskova [1], situé de l'autre côté du Volga. Il fallait, en outre des prix exorbitans que ces denrées nous étaient comptées, récompenser encore nos pourvoyeurs, ce qui rendait notre ordinaire fort coûteux. Mais notre situation physique n'était rien auprès de notre situation morale; chaque jour, nous avions à essuyer quelque nouvelle mortification.

Le Gorodnitsch, qui nous tenait en charte privée, au point de refuser la permission de nous voir aux voyageurs de notre connaissance, à qui

[1] Gros bourg d'une population de quatre mille serfs mâles, appartenant au prince Grusinsky, ou de Géorgie.

le hasard faisait traverser Makariév, se permettait, lui, d'introduire ses amis dans la prison, et nous donnait ainsi en spectacle. Or, ces visites nous étaient d'autant plus désagréables, qu'elles étaient toujours pour nous la source de quelque outrage.

Le prince de Georgie, notre voisin de Liskova, fut un des premiers à nous visiter. Il vint, accompagné d'une toute petite cour et d'un train nombreux, inspecter sans trop de cérémonie l'intérieur de la prison. Je n'ai pu oublier la morgue, l'insolence même dont il fit preuve en cette occasion. Il traitait les Français avec si peu de ménagement, que nous l'entendîmes se vanter à haute voix d'avoir récemment jeté, du haut en bas des escaliers de son palais, un jeune précepteur français à son service : brave jeune homme qui ne pouvait plus supporter les outrages multipliés dont ce prince, et, à son exemple, toutes les personnes de sa maison, l'abreuvaient sans relâche.

Les visiteurs qui succédèrent, tout aussi peu généreux, semblaient prendre à tâche d'accroître nos chagrins et d'irriter nos douleurs, en exa-

gérant les désastres progressifs de l'armée française. Tant que les nouvelles étaient favorables aux Français, les Russes nous les tenaient secrètes; rien de mieux : la politique commandait cette discrétion. Mais cette même politique leur commandait-elle d'insulter lâchement à nos malheurs, en se faisant les hérauts de leurs prétendus triomphes? Il y avait de leur part une sorte de barbarie à torturer ainsi de pauvres prisonniers; car ils n'ignoraient pas que toutes nos espérances de liberté se fondaient sur le succès de nos armées.

Nous résolûmes de mettre un terme à ces visites outrageantes. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Un jour que le Gorodnitsch, en habit de ville, se présenta accompagné de deux nouveaux importuns, nous feignîmes de ne pas le reconnaître, et lui demandâmes froidement ce qu'il désirait. Le Gorodnitsch, plus piqué qu'irrité de voir son autorité méconnue, déclina fort plaisamment ses titres; mais, malgré ses vives réclamations, nous ne persistâmes pas moins dans notre feinte ignorance. Cette espèce de rebellion provoqua la fureur de *Sa Corpulence*. « Ah!

s'écria-t-il avec rage; on ne me reconnaît pas!... nous verrons si je serai long-temps méconnu!... » Puis il se retira tout bouillant de colère.

Une demi-heure s'était à peine écoulée, que notre homme reparut seul; mais cette fois, du moins, revêtu des insignes de l'autorité : l'épée au côté, et brandissant dans sa main la canne de commandement. — « Eh! bonjour, monsieur le Gorodnitsch! comment vous portez-vous? lui dirent plusieurs d'entre nous, en jouant la contre-partie de la scène précédente. — Me reconnaissez-vous maintenant? répliqua le Russe, sur le ton du ressentiment. — Est-ce que nous vous avons jamais méconnu? — Sans doute. — Quand? — Tout à l'heure. — Tout à l'heure?... — Lorsque je suis venu. — C'est une plaisanterie; nous n'avons vu que deux individus, avec un gros monsieur. Mais nous respectons tellement vos ordres, que nous avons refusé de les recevoir. — Vous saviez bien que c'était moi avec deux de mes amis?... — Allons donc, la chose est impossible; vous défendez aux nôtres de venir nous voir, vous ne pouvez violer votre propre consigne en faveur des vôtres. »

Pour la première fois, le Gorodnitsch fit preuve d'intelligence, et comprit tout ce qu'il y avait de juste dans cette dernière repartie. Nous n'eûmes donc plus de visites que les siennes; mais celles-là encore nous étaient importunes. Ce méchant homme était toujours alerte à accourir, quand il avait quelque mauvaise nouvelle à nous annoncer: extraits des journaux russes, bulletins militaires, il ne nous épargnait rien de ce qui pouvait nous affliger; il nous fallait apprendre, chaque jour, quelques nouveaux revers de nos armées.

Nous le vîmes un jour arriver, une lettre à la main, et riant à gorge déployée. Comme nous lui demandâmes la cause de sa bruyante hilarité: « Ce n'est rien, dit-il, avec une feinte indifférence; c'est un de mes amis de Moskou, qui me donne quelques détails sur la *débâcle napoléonienne*... » Quelles que fussent nos appréhensions et même notre méfiance, nous avions un si grand intérêt à savoir la vérité, que nous insistâmes pour connaître ces nouvelles. C'était précisément ce que souhaitait le Gorodnitsch. —

Il ne se fit donc pas prier plus long-temps, et nous lut quelques passages de sa lettre, dont voici l'esprit, à défaut des termes :

« Une grande victoire! — que tout bon Russe » se réjouisse! — Murat, attaqué par Kutusov, » le 11 octobre, avait été refoulé sur Moskou » avec une grande perte d'hommes et d'artil- » lerie. Bonaparte, s'étant avancé, le lendemain, » pour soutenir son lieutenant, cherchait en » même temps à s'emparer de la route de Ka- » louga, pour se retirer par là, avec moins de » difficulté sur Smolensk. — La route par Mo- » jaïsk est ruinée de fond en comble. — Mais » notre vaillant Kutusov l'attendait au pas- » sage; et Malo-Jaroslavetz, théâtre des ex- » ploits moskovites, a vu le commencement de » la *débâcle napoléonnienne*. Nos jeunes soldats » ont fait des merveilles. Bonaparte, forcé de se » rejeter, avec son armée, sur la route de Mos- » kou à Smolensk, par Wiazma, a rétrogradé » sur Mojaïsk. — D'un côté, le désordre de cette » retraite et le défaut de subsistance; de l'autre, » la bravoure de nos troupes et l'habileté de

» leur chef, peuvent nous faire regarder comme
» certaine l'extermination de ces impies ennemis
» de la patrie... »

Nous ne pouvions croire à ces accablantes nouvelles ! L'étoile de Napoléon, son génie avaient-ils pâli à ce point ! — Et, en effet, rien n'était plus faux que cette version. — Malo-Jaroslavetz, pris et repris jusqu'à douze fois pendant la bataille de ce nom, avait été, en effet, le théâtre du courage opiniâtre des recrues russes. Mais contre qui avait lutté toute l'infanterie de Kutusov? — contre un seul corps de l'armée française ; contre le prince Eugène et ses Italiens ! Le vice-roi étant demeuré maître du champ de bataille, et le généralissime russe s'étant retiré sur Kalouga, à qui appartenait la gloire de cette mémorable journée? — Quant à la valeur d'obstination de ces conscrits russes, nos jeunes cohortes devaient, en 1813, faire preuve d'une intrépidité plus éclatante encore, et surtout bien plus heureuse; elles devaient, face à face avec l'Europe coalisée, remporter les brillantes victoires de Lutzen et de Bautzen.

CHAPITRE XIV.

Les occupations des exilés. — Événemens de Moskou. — Supplice de Vératschaghin. — Détenus de l'Ostrog. — Arrivée de Murat. — La croix d'honneur donnée à un Cosaque. — Le général Sébastiani. — Le parlementaire. — Napoléon à la barrière de Smolensk. — Députation. — Sollicitude de Napoléon pour les exilés. — Napoléon au Kremlin. — Les Français dans Moskou.

Ne vous est-il pas arrivé souvent de vous émerveiller à la vue de ces ouvrages de longue patience, sortis de la main des prisonniers? — Quelle finesse de détails! — Quelle merveilleuse

exécution! — Telle est l'impression générale en apercevant un travail si délicat et si parfait; et ce que l'on oublie, ce sont les amères larmes dont il fut trempé, les longues douleurs qu'il rappelle. La condition d'un prisonnier a néanmoins ceci de particulier, que le travail, que l'occupation, même la plus frivole, sont ses uniques ressources contre les pensées qui assiègent la triste uniformité de ses jours. L'ombre d'un barreau dont la marche avec le soleil lui trace de pénibles heures; la souris[1] que son immobilité enhardit; l'atome léger qui voltige dans l'air, tout l'intéresse, tout devient pour l'infortuné un sujet de longues observations; on dirait qu'il se rattache avec d'autant plus d'ardeur à la nature, qu'elle semble plus près de lui échapper. — Ces réflexions ne sont point hors du sujet; elles se lient à notre situation dans la prison de Makariév. La tristesse et l'oisiveté allaient ronger nos jours; la distraction, née du travail, pouvait seule les rendre supportables. Je

[1] Tout le monde connaît la touchante histoire de Pélisson et de cette araignée qu'il était parvenu à apprivoiser, durant sa longue captivité.

cherchai dès lors à utiliser quelques études que j'avais faites de la langue allemande. Un volume de Kotzbüe, le *Junesgten kinder menier lausen*[1], avait été conservé par un de mes compagnons d'exil; j'essayai de le traduire; mais, quel fut mon étonnement! — Ce livre n'était autre chose qu'une compilation des œuvres de notre La Fontaine et d'autres auteurs français. — J'abandonnai ce travail et songeai à mettre en ordre les notes que j'avais recueillies lors de mon séjour à Moskou, et pendant notre voyage sur la barque; mais un nouvel obstacle se présentait : j'allais éveiller les soupçons de nos gardiens, et il y allait pour moi de l'exil en Sibérie, si l'on venait à me découvrir. D'ailleurs, quand j'aurais réussi à tromper leur surveillance, comment espérer, si, libre un jour, je franchissais la frontière de ce pays, pouvoir soustraire de gros cahiers aux perquisitions des commissaires de la douane russe? On verra plus tard le stratagème dont j'usai, et les dangers que je courus pour sauver de

[1] *Mes derniers Caprices.* — Ce titre est, d'ailleurs, littéralement intraduisible en français.

simples chiffons de papier chargés de notes. — Je fus alors réduit à imiter ceux de mes compagnons qui, se livrant à une industrie manuelle, exécutaient de petits ouvrages en bois. Je me mis à l'œuvre, et bientôt mes progrès dépassèrent mes espérances. On va en juger. — A l'aide d'un canif et d'une lime, seuls instrumens dont je pusse disposer, je fabriquai successivement un couteau à papier, un couvert en bois, un bilboquet, dont la boule, mesurée plus tard au compas par un ingénieur français, fut trouvée plus exactement sphérique que si elle eût été tournée; enfin une petite chaise pliante composée de trente-sept pièces, sur le modèle de celles que les Orientaux apportaient dans leurs coffres, à la foire de Makariév. Quoique muni d'outils si imparfaits, vingt et un jours me suffirent pour achever cette délicate bagatelle qui est restée, ainsi que le bilboquet, dans le cabinet de curiosités du vice-gouverneur de Nijneï-Novogorod. J'ai conservé cependant un modèle de ces sortes de chaises, et pour peu que j'aie, un jour, l'oreille d'un de nos hommes d'État, je lui en proposerai l'essai pour nos camps de manœuvres, pour notre marine, etc.

Le temps s'écoulait au milieu de ces occupations. De régisseur d'un théâtre impérial, j'étais devenu successivement tabletier, ébéniste, mécanicien, lorsque, vers la fin de novembre, arrivèrent, à Makariev, les femmes de quelques uns des prisonniers, demeurées à Moskou pendant l'occupation des Français. On peut juger de notre agitation, de notre empressement autour d'elles; avide de nouvelles, chacun veut les voir, les questionner et les entendre... Mais hélas! leur présence et leurs paroles, en apportant des consolations à quelques uns d'entre nous, vinrent accroître l'affliction des autres. Meurtres, pillage, incendie, pertes de nos fortunes, et, au milieu de tout cela, toujours la même et cruelle incertitude sur le sort de nos familles dans la grande catastrophe de Moskou, tel fut le douloureux récit que ces dames nous firent entendre, et que nous allons essayer de retracer ici.

Nous joindrons à ces nouvelles, arrivées à la fin de novembre 1812, toutes celles qui nous parvinrent depuis, sur cette grande catastrophe. — Nous éviterons ainsi au

Aux bulletins de victoire qu'avait fait répandre Kutusov, au *Te Deum* chanté à Moskou après la bataille de la Moskwa, succéda bientôt la nouvelle de la retraite des Russes. Mais, toujours confiante et exaltée par les assurances et les proclamations du général Rostopchin, la populace persistait à croire à l'inviolabilité de l'ancienne capitale des Tzars. — Le gouverneur avait assuré qu'une grande bataille devait être livrée à huit werstes (deux lieues environ) de la ville; la position avait été choisie et fortifiée d'avance; des armes allaient être distribuées au peuple, et, dans un cas de revers, on défendrait Moskou jusqu'à la dernière extrémité, etc. — Rien de ce que la superstition a de puissant sur des esprits à demi barbares, rien de ce qu'un despotique pouvoir peut mettre en œuvre de menaces, de flatteries ou de mensonges, ne fut épargné pour entretenir les habitans dans cette croyance.

lecteur des longueurs et des détails superflus. Quant aux personnes de notre connaissance particulière, auxquelles nous dûmes ces documens, nous ne les mettrons en scène que lorsque la couleur ou la vérité du récit y aura quelque chose à gagner.

La proclamation suivante est un monument curieux en ce genre. Rostopchin disait :

« On va envoyer au prince Kutusov des ca-
» nons et des munitions ; il défendra Moskou
» jusqu'à la dernière extrémité.....

» On a fermé les tribunaux, mais que cela ne
» vous inquiète pas, mes amis ; nous n'avons
» pas besoin de tribunaux pour faire le procès
» au scélérat (Napoléon).....

» Dans deux ou trois jours, je donnerai le
» signal ; armez-vous bien de piques et de ha-
» ches, et, si vous voulez faire mieux, prenez
» des fourches à trois dents ; le Français n'est
» pas plus lourd qu'une gerbe de blé....

» Demain j'irai voir les blessés à l'hôpital
» de Sainte-Catherine ; j'y ferai dire une messe
» et bénir l'eau pour leur prompte guérison.
» Pour moi, je me porte bien ; j'avais mal à un
» œil, mais maintenant j'y vois très bien des
» deux.... »

Toutefois, cette proclamation confiante et bizarre, ce mépris que l'on cherchait à déverser sur les Français, avaient trouvé des incrédules. La portion éclairée de la population, et le gouverneur

lui-même, quelle que fût son apparente sécurité, ne s'abusaient point sur la marche progressive de l'ennemi. Il avait même transpiré quelque chose des projets ultérieurs du général Rostopchin. Soit instinct, soit connaissance du caractère violent du gouverneur, on parlait vaguement de destruction, d'incendie.... D'autre part, les archives du royaume et de la noblesse, les trésors du Kremlin et de nombreux dépôts de troupes avaient secrètement quitté Moskou. L'université, la pension des demoiselles nobles et l'institution des Enfans-Trouvés étaient allés s'installer à Kasan ; enfin on savait que les popes et les nobles avaient été avertis de mettre en sûreté leurs personnes et leurs effets les plus précieux.

Tandis qu'il était difficile aux moins clairvoyans de ne pas apercevoir, dans ces alarmantes mesures, le sort que l'on réservait à Moskou, le gouverneur s'obstinait à maintenir les habitans dans une funeste ignorance. La police la plus sévère, la plus ombrageuse surveillance s'appesantissaient sur cette population de serfs. Une parole échappée, la moindre démonstration de départ étaient punies, chez le peuple, par les plett ou l'exil

en Sibérie. Ces mauvais traitemens réagissaient sur ces esprits sauvages, sur ces hommes désespérés, qui, pour se venger de tant de rigueurs, poursuivaient et attaquaient les étrangers dans les rues. Malheur aux Français surtout! Devenus l'objet d'une surveillance particulière, à peine pouvaient-ils laisser sortir leurs domestiques pour aller aux provisions, et encore ceux-ci devaient-ils prendre les plus minutieuses précautions. On ne pouvait, sans s'exposer, parler une langue étrangère en public. Un de nos compatriotes, un ancien magistrat, qui traversa la ville un peu avant l'entrée de Napoléon, faillit à être mis en pièces par le peuple, parce qu'on l'entendit parler français au moment où il sortait d'un siége de police [1]. On eut la plus grande peine à l'arracher des mains de ces furieux.

La même incertitude continuait à régner sur la situation des deux armées; mais cette ignorance, qui durait encore le 12 septembre [2], cessa

[1] C'est ainsi que l'on appelle les municipalités de Moskou. Il y en a douze, qui répondent aux douze mairies de Paris.

[2] Cette date est celle de notre calendrier. Tous les évé-

bientôt; ce même jour, dans la soirée, plus de 20,000 blessés entrèrent en ville. Ce long convoi, qui se déroulait morne et silencieux dans les rues de la capitale, les bagages de l'armée russe, que l'on sut, le lendemain, être acculés au faubourg de Dorogomilov; enfin, les nouvelles qui arrivaient de toute part, rendaient une plus longue dissimulation impossible. Peut-être, cependant, en dépit de l'évidence, le gouverneur n'eût-il point encore renoncé à son système de déception; mais voici ce qui s'était passé au quartier général de Kutusov. L'armée russe, battue à la Moskwa, s'étant repliée sous les murs de Moskou, le prince généralissime avait mandé le gouverneur[1]. Là, il lui avait déclaré que, vu l'état de

nemens qui vont se suivre, se rattachant, dorénavant, à l'armée française, nous n'emploierons plus les dates russes, jusqu'à nouvel avertissement.

[1] Rostopchin, partant pour aller trouver Kutusov à son quartier-général, annonça son absence par une proclamation dans le goût de celles qu'on a déjà lues :

« Je pars demain pour me rendre auprès de S. A. le » prince Kutusov, afin de prendre, conjointement avec » lui, des mesures pour exterminer nos ennemis... »

démoralisation et les pertes énormes de l'armée russe, il était dans l'impossibilité de défendre la capitale. « Cette résolution déplorable, mais for-
» cée, avait dit Kutusov, est le fruit des plus mûres
» réflexions et résulte de l'avis de tous mes gé-
» néraux assemblés... » Le général Rostopchin, à cette nouvelle, était entré dans un violent accès de colère, et, lorsqu'il revint en ville, on remarqua la pâleur de son visage et l'agitation convulsive de ses traits.

Dès ce moment, le voile fut déchiré[1]. — Le

« Nous renverrons au diable ces hôtes, et nous leur
» ferons rendre l'ame... »

« Je reviendrai pour le dîner, et nous mettrons la main
» à l'œuvre pour réduire en poudre ces perfides... »

[1] Il est possible, comme l'ont dit M. de Ségur et quelques autres écrivains, que le général Rostopchin n'ait cédé à sa détermination, prise d'avance, d'incendier Moskou, que sur le refus du prince Kutusov de défendre la capitale ; mais il est évident que ses moyens de destruction étaient préparés de longue main. Dès que Napoléon, après s'être emparé de Smolensk, eût prononcé son mouvement en avant, Moskou fut voué aux flammes, dans le cas où la ville tomberait au pouvoir des Français.

gouverneur, avait levé le masque, prit ouvertement toutes les mesures pour incendier Moskou, et les malheureux habitans purent contempler l'avenir dans toute son horreur. — Rostopchin assemble d'abord les dragons de police, les harangue, et, après leur avoir annoncé le genre de service que la patrie attend de leur dévouement, il leur fait distribuer des matières incendiaires. Un Anglais, nommé Smith¹, avait apporté, à Moskou, [illegible]

La présence à Moskou du Hollandais Smith [illegible], dès le mois de juillet, à fabriquer des matières incendiaires, n'est-elle pas, entre autres preuves, une des raisons les plus convaincantes?

---

¹ Les auteurs ont diversement écrit le nom de Smith, que les uns ont désigné comme Anglais, d'autres comme étant né en Hollande. — Il était, en effet, d'origine hollandaise; mais venu fort jeune en Angleterre, il a pu être considéré comme sujet de la Grande-Bretagne. — Dénué de toute ressource, cet aventurier avait conçu le projet le plus extravagant : c'était de construire un aérostat d'une force et d'une dimension telles, qu'il pût transporter, au haut des airs, un vaisseau pourvu d'une nouvelle artillerie. Il n'était point de ville assiégée, suivant ses calculs, point d'armée ennemie qui pussent résister à cette terrible machine. Au moyen de certaines matières incen-

le secret de ces fabrications infernales. Ces soldats déguisés, ainsi que leurs officiers, reçoivent l'ordre de se répandre dans la ville, et de la livrer aux flammes aussitôt qu'elle serait tombée au pouvoir des Français. Un obstacle restait néanmoins; c'étaient les habitans. Leur présence allait opposer de grandes difficultés à ces projets de destruction. Que faire? les contraindre à prendre la fuite. — Cette mesure étant jugée de la plus haute importance, rien ne fut négligé pour rendre l'abandon de la ville aussi prompt que général.

Cependant, quoique surpris au sein d'une sécurité profonde, les Moskovites n'avaient pas attendu jusque-là pour fuir leur patrie. La nouvelle du sort affreux qu'on lui préparait s'était à peine répandue depuis quelques heures, et déjà

diaires de son invention, et de fusées à la Congrève, il devait tout réduire en cendres, tout exterminer, les hommes ainsi que les édifices. — On ne peut savoir, au juste, jusqu'à quel point Rostopchin eut foi en ces folies; mais toujours sut-il mettre à profit le génie destructeur de cet homme, dans la secrète fabrication des matières incendiaires.

l'émigration avait commencé sur tous les points. Au silence stupeur qui régnait auparavant, succédèrent alors le tumulte et les cris. C'était un bruit confus d'hommes, de chars et de chevaux, annonçant au loin les apprêts et les douleurs de ce brusque départ. Les rues étaient encombrées de droschkys, de bagages, et les routes de Vladimir, de Jaroslav et de Pétersbourg, couvertes de soldats blessés et de fuyards de tout âge, de tout sexe, pliant sous le poids des effets qu'ils emportaient. La terreur avait gagné les plus courageux; on fuyait la destruction et la mort, et ces Français plus terribles, plus détestés peut-être encore!...

Alors, comme si la désolation n'eût pas été assez grande, les émissaires du gouverneur se répandent dans la ville; ils vont frappant à toutes les portes, pressent les indolens, entraînent les timides. « L'incendie est à vos portes, leur » crient-ils. — L'incendie!... Tel est le dernier » mot du gouverneur. — Les pompes vont » être emmenées. — Voulez-vous être la proie » des flammes, ou préférez-vous être écorchés » vifs par ces cannibales de Français?... » Joi-

gnant alors l'action aux paroles, ils glissent sous les toits des maisons des mèches et des fusées incendiaires qui, dans le moment fatal, doivent donner à l'embrasement un nouveau degré d'activité.

La confusion devient horrible. Tout ce qui reste d'habitans se jette à travers les rues en versant d'abondantes larmes; en même temps, des groupes de Mougiks, auxquels on avait distribué de vieilles armes, s'en vont de boutique en boutique, buvant, pillant et maltraitant les fuyards qu'ils appellent des lâches. Ces Mougiks croyaient encore, en effet, que le gouverneur se mettrait à leur tête pour marcher à la rencontre de l'ennemi....

Le général Rostopchin était loin, cependant, d'une pareille pensée. Rentré à la *Lubianka*[1], il faisait ses apprêts de départ. Une garde de soldats de police était à sa porte, prête à l'escorter, lorsqu'une foule de gens du peuple se précipitent, en vociférant, vers son hôtel. La plupart sont armés. Ils somment le gouverneur de remplir sa promesse, de les conduire à l'ennemi, de défendre

[1] Nom de l'hôtel du général Rostopchin.

la ville *jusqu'à la dernière extrémité*.... Ils appuient avec intention sur ces derniers mots... Un trait de présence d'esprit, si l'on peut donner ce nom à une exécution froidement cruelle, vint au secours du gouverneur russe pour sortir de cette position critique. Il fait comparaître devant lui deux prisonniers : le premier est un Français, accusé d'avoir tenu des propos répréhensibles, l'autre est le fils d'un marchand de Moskou, ce jeune Véretschaghin, arrêté quelque temps auparavant pour avoir traduit certains passages d'une gazette allemande favorables aux Français.

Détournant avec habileté l'attention du peuple de l'objet qui l'avait amené, Rostopchin s'adresse d'abord au Français, et après l'avoir réprimandé dans les termes les plus sévères, il lui donne la liberté. C'était le livrer à la mort au milieu de cette populace exaspérée ; il se sauva pourtant ; ce fut un miracle. — Le sujet russe fut moins heureux. — Monté sur une borne, d'où il pouvait plus aisément se faire entendre de la foule, le gouverneur adresse à Véretschaghin les reproches les plus outrageans :

« — Indigne de ton pays, lui dit-il, tu as osé » trahir ta patrie et déshonorer ta famille; ton » crime est au dessus des punitions ordinaires, le » knout et la Sibérie. Je te livre à toute la ven» geance du peuple que tu as trahi. » En disant ces mots, juge et bourreau tout à la fois, il saisit ce malheureux qui était debout et garrotté auprès de la borne, et lui lançant un coup de sabre à la tête, il le livre au peuple en criant: « — Frappez, frappez ce traître, qu'il expire » sous vos coups. » Véretschaghin, blessé, tombe à la renverse; bientôt, percé de mille coups de sabre et de baïonnette, il expire sous les pieds de ces furieux, qui piétinent, en hurlant, sur son cadavre. Ensuite, on lui lie les pieds avec une longue corde, et ses restes sanglans sont traînés par les rues au milieu des outrages de la populace[1]....

Après l'exécution de Véretschaghin, dont la mort venait de le soustraire aux exigences de la

[1] Comparez ce récit, qui est conforme à celui d'un témoin oculaire (M. l'abbé Surrugues) avec *l'élégante* fable de M. de Ségur : *Histoire de la Grande-Armée en Russie*, tome II, liv. VIII, chap. III, pages 30 et 31.

populace, Rostopchin abandonna Moskou dans la même matinée, et prit le chemin de Vladimir. Ses voitures, sur lesquelles il avait fait charger les meubles les plus précieux de son palais, étant nombreuses, les chevaux de relais manquèrent à la première poste. Usant alors du pouvoir illimité que lui conférait la *carte blanche* donnée par l'Empereur Alexandre, il s'empara de tous les chevaux d'un train d'artillerie qui stationnait sur la route de Vladimir. Ces pièces ainsi abandonnées dans les sables, la garde en fut confiée à trois soldats du train et un caporal. — Le prince Gallitzin, blessé à Mojaïsk [1], venant à passer par là, ne put retenir des paroles d'une juste indignation à la vue de ce parc d'artillerie que le général Rostopchin, pour sauver ses propres richesses, laissait à la merci de l'ennemi. Ce trait d'égoïsme politique contraste singulièrement avec le caractère d'abnégation patriotique attribué au gouverneur de Moskou.

On a omis de parler d'une autre mesure prise

[1] C'est à M. Lemaire, médecin français attaché au prince Gallitzin, que nous devons ces détails. Il accompagnait ce prince au moment dont nous parlons.

par le général Rostopchin, pour rendre l'incendie, qu'il méditait, plus prompt et plus terrible. Dans la matinée du 14 septembre [1], il s'était rendu à l'Ostrog [2], et les portes de cette prison s'ouvrant à sa voix, huit cents malfaiteurs en étaient sortis tumultueusement. Mais, avant de les lancer dans les rues de la capitale, le gouverneur leur avait donné les instructions nécessaires. Son discours était, d'ailleurs, dans le goût de ses proclamations. « Je vous rends à la liberté, avait-il dit; allez, » *dignes enfans de la Russie*, allez expier vos » fautes et en mériter le pardon, aux yeux de la » Divinité, en servant dignement votre patrie. » Or, cette grande expiation dont parlait le général russe n'était autre chose que la destruction et l'incendie. Là, cependant, ne se bornait pas leur mission : ils reçurent l'ordre d'égorger auparavant tous les Français établis à Moskou; le gouverneur en exigea le serment sur les saintes images!...

[1] Jour du départ de Rostopchin et de l'entrée des Français à Moskou.

[2] Grande prison, non loin de la barrière de la Tverskaïa, où étaient détenus les criminels.

Mais laissons parler ici la femme d'un prisonnier de Makariév, arrivée depuis peu de jours au milieu de nous, et témoin de ces tristes événemens.

Maîtresses de la ville, les hordes de galériens, au lieu d'exécuter leur sanglante mission, se ruèrent d'abord sur les lawskis [1], qu'ils saccagèrent, après s'y être gorgés d'eau de vie. Du fond de nos retraites, nous entendions très distinctement leurs chants et leurs menaces sanguinaires. C'était la mort qu'ils nous annonçaient; logés non loin de l'Ostrog, nous allions être leurs premières victimes; un sentiment de terreur s'empara de nous. Le ciel vint heureusement à notre aide; succombant sous l'excès de ces enivrantes

[1] Les lawskis sont des boutiques où l'on ne débite que des liqueurs fortes. Ce fut avec ces liqueurs que s'enivrèrent les détenus de l'Ostrog, et non, comme l'a avancé M. de Ségur, avec du vin, qui serait une boisson tout à fait insapide pour le peuple russe, dont le palais est habitué aux brûlans spiritueux. — Ces défauts de couleurs locales fourmillent sous la plume de l'historien de la Grande-Armée.

liqueurs, ces scélérats s'endormirent, et leur sommeil durait encore, quand eut lieu l'entrée des Français.

» Depuis le jour où, jetés sur une barque pour être conduits en exil, vous aviez quitté les murs de Moskou, nous menions la vie des parias. Enfermés dans nos habitations, volets clos et portes barricadées, observant le plus profond silence, nous n'osions pas avoir de la lumière, même pendant la nuit, dans la crainte d'attirer l'attention des malveillans. Sans cesse l'oreille au guet, nous évitions tout ce qui pouvait accuser la présence d'êtres vivans.... Un jour cependant, c'était le 14 septembre, vers dix heures du matin, les chants des galériens ne se faisaient plus entendre, et un silence effrayant régnait autour de nos demeures, je me risquai à monter sur ma terrasse. Partout les cris et le bruit avaient cessé, et semblable à une ville enchantée des *Mille et une Nuits*, cette vaste cité paraissait ensevelie dans le silence de la mort.

» La nuit précédente, un bruit sourd et consécutif de piétons, d'armes et de chevaux nous avait fait pressentir quelque nouvel événement,

mais sans savoir lequel. Déjà, à plusieurs reprises, un domestique m'avait prié de le laisser aller à la découverte. J'avais toujours refusé. En ce moment, vaincue par une inquiète curiosité, je lui demandai comme un service ce que depuis quelques jours je refusais à son zèle. Il sortit par une des fenêtres du rez-de-chaussée, franchit la muraille de la cour, et se trouva dans la rue sans avoir ouvert une porte, tant était profonde la terreur de ces chants de mort, qui retentissaient encore à nos oreilles! — Une heure, qui m'avait paru un siècle, s'était écoulée, lorsque ce fidèle serviteur, essoufflé, haletant, reparut enfin. Il avait parcouru la ville en tout sens, nous dit-il; l'émigration était générale; à peine avait-il aperçu quelques droschkys et quelques soldats traîneurs vers la Rogojskaia [1]. Une partie de l'armée de Kutusov, battant en retraite, avait traversé la ville, tandis que le reste des troupes russes s'écoulait autour des murs. Le gouverneur, accompagné des dernières autorités civiles, ainsi que du corps nombreux des pompiers avec les équipages

[1] Barrière de Riazan.

de secours, avait également abandonné Moskou. —Les Cosaques de l'arrière-garde russe commençaient à se montrer vers la Dorogomilovskaia [1].

»Il était midi. —Tout à coup, à la marche lourde et traînante de l'armée russe succède le retentissement d'une cavalcade légère et précipitée. Bientôt les sons devenant plus distincts, nous croyons distinguer, dans l'éloignement, des fanfares guerrières, dont les modulations nous rappellent une terre chérie !... Était-ce une illusion? Nous respirions à peine.....; nos sens ne nous avaient pas trompés; c'était l'impétueux Murat.... »

L'avant-garde des Français, sous les ordres du roi de Naples, touchait aux dernières colonnes russes. Une convention avait eu lieu entre ce prince et le général Miloradowitz : elle portait que les Russes pourraient effectuer paisiblement leur retraite à travers la ville. Le but de ces derniers était d'obtenir quelques heures

[1] Barrière de Smolensk.

pour sauver les convois que l'avant-garde française aurait infailliblement atteints dans Moskou, ainsi que des milliers de traîneurs qui y étaient restés à boire et à piller. — Quel que soit le danger qui le menace, le Russe manque rarement ces occasions. — Marchant, pour ainsi dire, pêle-mêle avec les Cosaques, on entendait le beau roi de Naples leur crier assez durement: « Allons! hâtez-vous donc, ou je serai forcé de vous faire prisonniers. » Et l'escadron de cavaliers nomades s'étonnait de ce ton de commandement dans la bouche d'un ennemi. Murat était, d'ailleurs, l'objet de leur admiration. Son air chevaleresque et presque théâtral, sa haute taille, que rehaussait un brillant uniforme, enfin cette réputation de bravoure, dont ils avaient senti plus d'une fois les redoutables effets, tout se réunissait, chez ce prince, pour lui commander le respect de ces barbares.

Le roi de Naples marchait, ainsi entouré de leurs muets hommages, lorsqu'il aperçut, au milieu de leurs escadrons, un Cosaque dont précédemment il avait admiré le courage. Il s'avance au galop vers lui, et détachant sa croix de

la Légion-d'Honneur, il la présente au barbare ébahi. Celui-ci la reçoit avec une sorte d'hésitation; — car, incapable de sentir tout le prix d'un pareil témoignage, il ne voit dans cette récompense que l'or dont l'éclat frappe son œil avide; — et la plaçant dans le creux de sa main, il la pèse avec un air de stupide satisfaction......

Tandis que Murat s'avançait ainsi le long de la rive gauche de la Moskwa, un corps commandé par le général Sébastiani s'était porté au Kremlin; mais, au moment où la colonne française arrive sous la porte qui faisait face à la rue Nicoloski, elle est accueillie à coups de fusil par trois cents Mougiks armés, qui s'étaient enfermés dans la forteresse avec la folle résolution de la défendre. Le général Sébastiani s'adressant à un curieux qui était là sous la porte, non loin de lui : « — Vous parlez français, monsieur? lui dit-il. » Sur sa réponse affirmative : « En ce cas, continua » le général, comme très probablement vous par- » lez également le russe, veuillez aller dire à ces » gens-là que, s'ils ne mettent pas bas les armes, » je vais les faire foudroyer. » Cet habitant était, en effet, un Français; mais, étant peu familiarisé

avec la langue du pays, sa position devenait fort embarrassante.

Il se disposait néanmoins à obéir, lorsque, fatigués de la fusillade qui continuait à être dirigée contre eux, les Français ripostèrent par deux coups de canon. Soudain, les Mougiks, jetant leurs armes, s'enfuirent dans toutes les directions.

La prise de possession du Kremlin étant terminée, le général Sébastiani ne lâcha point son parlementaire. « A présent, monsieur, lui dit-il, » soyez assez bon pour nous conduire à la barrière par où les Russes se sont retirés. Je vous » dois mille excuses pour mon importunité; » mais vous avez trop d'esprit pour ne pas » rejeter tout cela sur les exigences de la guerre.» En vain le guide improvisé voulut-il éluder un compliment qui le mettait dans la nécessité d'accepter la corvée, le général insista d'une manière si ferme et si polie tout à la fois, que force lui fut d'obéir et de marcher à la tête de la colonne. — Arrivé à une des issues de la ville, où d'autres troupes françaises opéraient leur jonction avec celles du général Sébastiani, notre homme, s'imaginant en être quitte, tournait déjà les talons; en

indiquant de la main l'avenue de la Rogojskaia; mais, le général l'arrêtant : — « J'en suis désolé, monsieur; mais cela ne suffit pas.—Mais, général, je suis harassé!—Oh! ce n'est que cela? on va y remédier. » — Et aussitôt un cheval s'approchant, deux vigoureux cavaliers y enfourchent le plaignant, et *en avant!* lui disent-ils en riant aux éclats... Après une heure environ que dura encore cette plaisante violence, car on marchait lentement et avec une extrême précaution, la colonne arriva à la barrière de Riazan. Libre enfin de se retirer, M ***, de qui nous tenons l'histoire de sa mésaventure, n'attendit pas les excuses que le général lui prodiguait; il s'enfuit à toutes jambes, guéri, mais un peu tard, de son intempestive curiosité.

Cette anecdote, et mille autres de ce genre, décidèrent du sort de beaucoup d'étrangers restés à Moskou. Quelques uns, se croyant gravement compromis, s'attachèrent à la fortune de l'armée française; d'autres, plus confians, demeurèrent sur les lieux et payèrent cher, comme on le verra, des indications qu'ils n'avaient pu s'empêcher de fournir.

Suivant de près l'avant-garde de son armée, Napoléon arriva, dans l'après-midi, à la barrière de Smolensk; il se logea dans une maison du faubourg, chez un traiteur. Aucune députation, aucune autorité de Moskou ne se présentant, l'Empereur envoya un général polonais pour hâter ou pour provoquer cette députation. — Celui-ci rencontra un précepteur français, M. Villers, et s'emparant momentanément de sa personne, il se fit conduire par lui au *dyarik*, à la police, chez le gouverneur, en un mot, partout où l'on pouvait espérer de rencontrer quelque reste d'autorités. Tous ces efforts furent infructueux, et le général polonais revint annoncer à Napoléon que la ville était déserte, sauf quelques étrangers que l'on rencontrait dans les rues. Plusieurs autres officiers généraux envoyés à Moskou n'ayant pas mieux réussi, Napoléon suspendit son entrée et passa la nuit à la Dorogomilovskaia.

Une députation avait cependant été admise, dans la journée, auprès de l'Empereur. Elle se composait d'étrangers, la plupart riches négocians établis à Moskou; à leur tête figuraient

MM. Riss et Saucet, chefs associés de la plus grande entreprise de librairie française de l'empire[1]. Leur but était honorable : mus par un sentiment d'humanité et de sécurité publique, ils venaient placer les propriétés sous la protection du conquérant, auquel ils firent connaître le bannissement des quarante étrangers exilés par Rostopchin. L'Empereur s'en fit dire quelques détails ; mais, à travers ses manières bienveillantes, perçait un certain air d'impatience et de contrariété ; il abrégea l'audience, préoccupé, sans doute, de cette députation de boyards qui avait trompé son attente.

Le lendemain mardi, dans la matinée du 15 septembre, Napoléon se rendit au Kremlin.

[1] Ainsi se trouve démentie cette prétendue députation de vagabonds, que M. de Ségur dit avoir été présentée à Napoléon *par un officier qui, décidé à plaire, les poussa devant son cheval jusqu'à l'Empereur*. Tome II, liv. VIII, chap. IV, pag. 39. — C'est là une injure gratuite, dont le général Gourgaud a fait justice dans sa *Réfutation*, et qui étonne dans un écrivain comme M. de Ségur, auquel on n'avait eu à reprocher, jusque-là, que des inexactitudes locales ou des erreurs de jugement.

« Voilà de fiers remparts, » dit-il en souriant, à la vue de ses hautes murailles, uniquement destinées, autrefois, à garantir des irruptions et des flèches des Tartares. — C'était là cependant, au pied de ces frêles remparts, que le destin avait marqué le terme de ses conquêtes!

La sollicitude qu'avait témoignée l'Empereur pour le sort des quarante exilés se manif esa bientôt par des actes d'un intérêt réel. Une liste de leurs noms avait été remise au maréchal duc de Trévise, nommé gouverneur de Moskou. Napoléon, à qui on la présenta, n'y apercevant que des artistes, des hommes de lettres ou des négocians, fit appeler Berthier. « Écrivez de ma » part au comte Rostopchin, lui dit-il, que » c'est soldats contre soldats que l'on fait la » guerre, et non contre des artistes, des pré» cepteurs ou des marchands. Dites-lui que, si » l'on attente à la personne d'un seul des exilés » français, les officiers russes, ici prisonniers, » m'en répondront sur leurs têtes. »

Ses soins allèrent plus loin : il ordonna que l'on courût sur nos traces. Un aide de camp du roi de Naples, le jeune comte Louis de Noyan, fut

désigné[1]. Suivi d'un détachement de cavalerie, cet officier descendit le cours de la Moskwa, jusqu'à plus de vingt-cinq werstes de la capitale; mais tous ses efforts furent inutiles. La barque était depuis plusieurs jours dans les eaux de l'Oka.

Mais revenons à d'autres prisonniers, aux étrangers que la crainte tenait cloîtrés dans leurs habitations à Moskou; et replaçons de nouveau le récit dans la bouche d'un témoin de ce grand drame : « Dans l'espérance où nous vivions que l'armée française eût effectivement remplacé l'arrière-garde des Russes, nous nous hasardâmes à décrocher nos volets; nos rideaux se tirèrent pli à pli; le visage collé contre les vitres, nous cherchions à découvrir ce qui se passait au dehors, quand des coups rudement frappés à la porte de la cour vinrent de nouveau porter l'effroi dans nos ames. Soudain nous refermons fenêtres et volets.—On frappe de nouveau.—Même silence

[1] J'avais été lié avec le comte de Noyan, à Brunswick. En apprenant que j'étais du nombre des exilés, il crut devoir à ses souvenirs d'amitié pour moi de réclamer la faveur de cette mission.

de notre part. Enfin une énergique invitation, faite en bon français, ne nous laisse plus de doute sur la qualité des arrivans. Ce sont des Français, des libérateurs! On se presse, on se heurte; c'est à qui volera leur ouvrir. « — Par-» bleu, madame, quand on a fait huit cents » lieues, au pas de course, pour le plaisir de » vous voir, vous pourriez être plus *habile* à ve-» nir ouvrir....; car, je ne me trompe pas, ma-» dame, par la cocarde de notre grand Empereur, » vous êtes française, n'est-ce pas?.. » Celui qui s'adressait si cavalièrement à moi était un sous-officier de chasseurs à pied de la garde impériale. Il entrait suivi de quelques uns de ses camarades, comme lui mourant de faim. Tout ce dont nous pûmes disposer leur fut prodigué avec empressement, et peut-être à nos soins, plus encore qu'à notre langage, ils purent s'apercevoir qu'ils étaient chez des compatriotes.

» Je dois l'avouer, toute femme que j'étais, l'aspect, la grande renommée de ces hommes extraordinaires, exaltaient mon imagination. J'étais fière d'appartenir à un pays qui enfantait de tels guerriers. Après avoir été salués en vain-

queurs dans toutes les autres capitales de l'Europe continentale, les voilà qui courent planter, à Moskou, leurs aigles triomphantes. Transportés à huit cents lieues de leur patrie pour accomplir la volonté d'un seul homme, ni les malheurs, ni les privations, ni les maux inséparables d'une guerre inouïe, n'ont pu ébranler leur constance. Fiers de combattre sous les yeux d'un souverain qui les connaissait assez pour tout attendre d'eux, mus par ces idées entraînantes de gloire et de postérité dont il a su les pénétrer : vaincre ou mourir, telle est leur seule pensée.

» Tandis que les soldats prenaient possession des maisons abandonnées, quelques étrangers en petit nombre commençaient à se montrer dans les rues. Le nombre de ces derniers, réunis aux habitans qui n'avaient pu se résoudre à abandonner leurs foyers, pouvait s'élever encore à vingt-cinq mille [1]. Mais éparpillés çà et là, ou cachés au fond de leurs caves, les uns ou les

[1] C'est à dire à peu près le quinzième de la population, avant l'invasion des Français.

autres se perdaient inaperçus dans cette immense et silencieuse cité de neuf lieues de tour. Ce furent cette solitude, ces maisons barricadées, enfin l'abandon incroyable de tant de richesses, qui firent soupçonner à l'armée française qu'on lui tendait un piége. Aussi, une fois dans leurs logemens, officiers et soldats, tous se barricadaient et se couchaient habillés ayant leurs armes à portée. Ces précautions étaient de pur instinct militaire, car aucun ordre de ce genre n'avait été donné. — Il n'en fallait pas davantage pour faire renaître les appréhensions des malheureux étrangers : que signifiaient cette vigilance, ce tâtonnement de méfiance qui accompagnaient, dans leurs moindres actions, les Français si confians, si téméraires de leur nature? Cet abandon n'était-il que simulé, et cachait-il quelque vaste complot? Et ces malfaiteurs, dont naguère les chants de mort nous avaient glacés d'effroi, qu'étaient-ils devenus? — Nous ne tardâmes pas à l'apprendre.

» Tandis que la garde impériale et quelques autres corps français prenaient possession de Moskou, l'autre portion de l'armée qui n'avait

point été désignée pour entrer dans la ville était demeurée campée aux environs. La défense d'y pénétrer fut maintenue jusqu'à la nuit parmi ces dernières troupes ; plus tard cela devint impossible. Comment empêcher, en effet, des hommes exténués de se saisir de ce qu'ils avaient sous la main ? Beaucoup de ces soldats, se glissant alors furtivement dans la ville, se répandirent dans toutes les directions pour y chercher seulement des alimens ; mais, ayant trouvé les maisons abandonnées, ils s'emparèrent, sans plus de façon, des objets à leur convenance, et dont les premiers possesseurs semblaient tacitement les gratifier. Ils rencontrèrent aussi quelques traîneurs russes, sur lesquels l'appât du butin et des liqueurs avait eu plus de puissance que la crainte de l'ennemi. Il en résulta un échange de coups de fusil ; cependant la lutte cessa bientôt, car ni les uns ni les autres n'étaient là pour combattre.

» Vers minuit, nous faillîmes à avoir notre part de l'irruption nocturne des troupes bivouaquées : nous fûmes assaillis par des Italiens. Déjà ils escaladaient le mur d'enceinte du jardin, lors-

que nos soldats de la garde impériale, qui, à la première alerte, avaient été sur pied, les repoussèrent militairement. Ces pauvres gens disaient mourir de faim; on leur envoya quelques pains par dessus le mur et ils partirent...... »

Il paraît que tous les quartiers furent ainsi successivement envahis. — Malgré son étendue et la solitude qui y régnait, Moskou n'offrait point aux Français les difficultés de localité que présente ordinairement une ville inconnue. Les renseignemens les plus positifs, les détails topographiques les plus minutieux avaient été fournis à ce sujet par M. Dorfland, notre consul avant la guerre. Il se trouvait là avec l'armée; de sorte que, ses indications étant transmises depuis les officiers jusqu'aux derniers soldats, il était curieux de voir les Français, dans cette vaste cité, à huit cents lieues de la mère-patrie, s'orientant, s'acheminant par détachemens vers le Kremlin, le Khitaigorod[1], ou la Bielogorod[2], et tout cela comme si l'on eût été dans la ville de garnison la mieux connue.

[1] La ville chinoise.

[2] La ville blanche.

CHAPITRE XV.

[illegible] des détenus de l'Ostrog. — Fabrique incendiaire. — Traits d'audace et d'habileté. — Premiers incendies comprimés. — Conjectures. — Embrasement général. — Exécution des incendiaires. — Ouragan. — Danger que court Napoléon. — L'incendie organisé. — Massacre des Popes déguisés. — Napoléon abandonne le Kremlin. — Fanatisme et erreur de la population. — Désordre et pillage. — Dix mille Russes brûlés vifs. — Ma famille se sauve à travers les flammes.

Si l'arrivée des Français sauva les étrangers, établis à Moskou, du poignard des assassins assermentés, elle ne put les soustraire à un autre danger tout aussi imminent, et qui allait les en-

velopper avec l'armée dans un malheur commun.

Réveillés et debout, peu d'instans après l'entrée de nos compatriotes, les détenus de l'Ostrog ne tardèrent pas à s'apercevoir que leur sanglante mission était devenue inexécutable. La présence d'un ennemi alerte, vigilant, maître de tous les points de la ville, opposait d'invincibles difficultés à des vengeances partielles. Mais qu'importaient, après tout, quelques meurtres isolés; c'est à de plus hautes destinées que sont appelés *ces enfans de la Russie*[1]; une plus vaste hécatombe doit être offerte à la patrie. Cette pensée, qui rassure leur conscience, fait éclater une joie féroce sur leur physionomie, et brûlant d'expier l'espèce de parjure où l'ivresse les a entraînés, ils marchent d'un pas ferme à l'accomplissement de cette épouvantable catastrophe.

Nous essaierions vainement de donner une idée de ce que ces malfaiteurs déployèrent de ruse, d'activité et d'énergique audace pendant l'incendie de Moskou; tout ce que le génie de la

[1] On se rappelle les expressions du général Rostopchin.

destruction peut inspirer d'infernales ressources fut mis en œuvre.

Inoffensifs en apparence, ils parcouraient les rues et passaient tranquillement à côté de nos soldats, en tenant cachés sous leur caftan des mèches, des fusées incendiaires ou des pots fulminans. Une fenêtre se trouvait-elle ouverte, et croyaient-ils n'être pas aperçus, ils y jetaient un de ces pots. Ces sortes d'obus se brisaient en tombant, et le contact de l'air embrasant la matière qu'ils renfermaient, le feu se communiquait avec rapidité aux objets environnans. Les portes, les fenêtres se trouvaient-elles closes, ils lançaient des fusées dont le bout, terminé en pointe acérée, se fichait dans les poutres et dans les charpentes. L'effet produit au milieu de ces constructions, la plupart en bois, était aussi prompt que terrible. Puis, trompant avec adresse la vigilance de leurs ennemis, les incendiaires revenaient furtivement s'approvisionner dans un lieu connu d'eux seuls, et où se fabriquaient ces matières infernales. — Rivaux intrépides des détenus de l'Ostrog, les soldats de la police se distinguèrent également par la plus sauvage

énergie; affectant un calme hypocrite, eux et leurs officiers passaient avec impunité, à la faveur de leur déguisement[1], à travers les détachemens ennemis. — Les Français ne se doutèrent pas d'abord de l'existence de cette fabrique incendiaire, et lorsque plus tard ils en eurent connaissance, lorsque commencèrent les exécutions des coupables, pris en flagrant délit, le mal était déjà sans remède.

Dans la soirée du 14 septembre, c'est à dire, dès la veille de l'entrée de Napoléon au Kremlin, des incendies avaient éclaté sur quelques points; vers la Salenka; près la porte des Enfans-Trouvés, et aux environs du Pont de Pierre, dans plusieurs bâtimens en deçà de la Yauza[2]. Quand le jour reparut, ces incendies avaient pris un accroissement alarmant; mais tandis qu'on se rendait maître du feu dans le premier de ces quartiers; le roi de Naples réussissait, par des ordres

[1] Les incendiaires avaient endossé, comme on le verra plus tard, le caftan des moujiks, et s'étaient affublés de perruques, de fausses barbes, etc.

[2] Petite rivière qui traverse Moskou, et dont le confluent avec la Moskwa est au centre même de la ville.

prompts et sévères, à l'éteindre complétement vers le Pont de Pierre. Ce prince était logé tout près de là, dans la maison Batachov.

A peine étouffé dans ces directions, le feu se manifesta de nouveau à la Pakrovka ; au palais du prince Troubetskoy, dans la rue de l'Arbatte, et sur toute la ligne qui conduit à la barrière de Smolensk ; mais c'était à des distances encore si éloignées les unes des autres, que les étrangers et le reste de la population moskovite ne savaient à quoi attribuer ces grandes réverbérations rougeâtres, qui, par instans, s'élevaient à l'horizon. Les uns prétendaient qu'on incendiait les forêts d'alentour [1], d'autres croyaient y reconnaître les lueurs d'une aurore boréale. Enfin le petit nombre de ceux qui attribuaient ce désastre à sa véritable cause, — tant un péril, auquel nous sommes étrangers, laisse surprendre quelquefois en nous de froideur et d'égoïsme ! — ceux-là en parlaient comme d'un événement arrivé à Tobolsk ou à Kasan. Les Français, de leur côté, n'y

[1] On se souvient qu'en apercevant ces grandes clartés, de notre barque alors sur l'Oka, nous eûmes d'abord la même pensée.

prêtèrent pas d'abord une grande attention. C'étaient, disaient-ils, des accidens qu'on ne pouvait entièrement prévenir dans une ville abandonnée par les habitans, ses gardiens naturels.

Cependant les incendies se multipliant, et se propageant avec une menaçante rapidité, on commença à pressentir le secret de tant de malheurs; on pensa qu'ils devaient être l'œuvre de la malveillance. Une fois l'attention éveillée sur ce point, l'effrayante vérité apparut bientôt tout entière.

Des incendiaires furent pris en flagrant délit; plusieurs furent tués sur la place, d'autres livrés à des commissions militaires que Napoléon créa pour les juger. — La journée et la nuit suivante se passèrent dans une alternative de craintes et d'espérances. Sans doute que la puissante activité des troupes françaises, unie aux efforts de tout ce qu'il restait d'habitans bien intentionnés, devait suffire pour arrêter les progrès du fléau; mais, ainsi que nous l'avons vu, le gros de l'armée bivouaquait aux diverses barrières. Or, que pouvaient quelques milliers de soldats disséminés dans cette ville immense, et, il

faut le dire, uniquement occupés à garder et à défendre les logemens dont ils s'étaient emparés? Maîtres d'une maison commode, ou d'un palais somptueux, ils pensaient généralement avoir acheté cet instant de repos par de trop excessives privations pour courir à de nouvelles fatigues. « — Que les autres s'arrangent, » disaient-ils; cela ne nous regarde pas... »

Profitant de cette fatale indifférence, les incendiaires redoublèrent d'audace et d'activité pendant la nuit du 15 au 16 septembre. Enivrés du succès de leurs criminels efforts, quelques uns ne prenaient plus la peine de se cacher; on les voyait lancer leurs fusées du haut des clochers, ou, en tombant sous les coups des soldats irrités, leur présenter, avec un rire satanique, la torche enflammée dont ils venaient de se servir. — L'incendie fit des progrès effrayans.

Dans la matinée du mercredi (16 septembre), le ciel lui-même sembla se déclarer complice de cet affreux désastre. Vers neuf heures, un vent impétueux d'équinoxe s'étant élevé, le grand incendie éclata avec fureur sur tous les points à la fois. Nous disons le grand incendie, car l'em-

brasement de Moskou peut se diviser en trois périodes : d'abord les faubourgs, puis la ville, enfin le Kremlin, lorsqu'un mois plus tard les derniers Français abandonnèrent cette capitale.

En moins d'une heure, le feu fut mis en cent endroits différens : une fusée, signal aérien, que l'on vit s'élever derrière le palais du prince Troubetskoy, marqua le moment de l'embrasement général.

« Du faîte de nos maisons, où nous faisions le guet nuit et jour, nous dit encore l'une des victimes de ce grand désastre, nous aperçûmes l'incendie éclater tout à coup, bien en arrière du commissariat, et semblable à un torrent furieux, remonter sous le vent, franchir et dévorer tous les obstacles. Bientôt toute cette partie de la Semlainigorod (autrement dit ville de terre), qui s'étend en deçà de la Moskwa, ne présenta plus à l'œil qu'une mer de feu dont les vagues se balançaient en l'air. Au centre de la ville, et partout où on l'avait comprimé dans les jours précédens, l'incendie reparut avec une nouvelle violence.

« La ville chinoise éprouva aussi d'affreux ravages. Là était le bazar, l'activité du feu s'il

menté par tant de marchandises, l'enceinte resserrée des boutiques et l'impétuosité de la tempête, y rendirent tous les secours inutiles, et les pertes irréparables. Les autres quartiers de la ville n'échappaient pas non plus au fléau. La Pretchistinka, l'Arbatte, la Tverskoy, et, de là en suivant le rempart de la Porte-Rouge et Vorouzov-Pol, jusqu'à la Yause, tout fut spontanément embrasé; il était deux heures après midi. Quel spectacle, grand Dieu! s'offrait à nos regards! Le ciel avait disparu sous une voûte rougeâtre, que sillonnaient en tout sens des brandons étincelans; sur nos têtes, à nos pieds, partout autour de nous la flamme avec ses terribles mugissemens. La violence du vent, la raréfaction de l'air, causée par l'ardeur de l'incendie, occasionèrent une horrible tourmente. Nous faillîmes être enlevés sur la terrasse; il fallut descendre au plus tôt et songer à fuir.... ».

Ce fut dans ce moment que l'incendie s'approcha du Kremlin, au point d'en compromettre la sûreté. A midi, le feu prit aux écuries du palais et à une tour attenante à l'arsenal; quelques flamèches tombèrent dans la cour de l'arsenal, sur

des étoupes qui avaient servi aux artilleurs russes et au milieu des caissons de l'artillerie française. Le danger était imminent; on vint en prévenir l'Empereur, qui se rendit sur les lieux. Au moment où il arrivait au pied du grand escalier, on lui présenta un incendiaire qu'on avait surpris en flagrant délit sous ses fenêtres. Napoléon interrogea cet homme : — « Nous obéissons à des ordres sacrés, » répondit le Russe fanatisé...

Cependant les canonniers et les soldats de la garde, troublés de voir Napoléon s'exposer à un si grand péril, l'augmentaient par leur empressement. Ils saisissaient entre leurs bras les étoupes enflammées pour les transporter hors des cours. On supplia l'Empereur de s'éloigner, en lui montrant les canonniers auxquels sa présence faisait perdre la tête. Napoléon étant retourné au palais, le feu allumé dans l'enceinte du Kremlin finit par être comprimé.

Restait le danger extérieur, que la haine personnelle contre Napoléon rendait plus puissant encore. Aux ravages de l'incendie, si bien secondés par les efforts de la tempête, se joignit bientôt une infernale tactique. Les Russes en vou-

laient directement à l'Empereur; peu à peu, les flammes, comme une vaste ceinture de feu, environnèrent le Kremlin de toute part.

Des popes, des boutschnicks, des agens de police, enfin quelques gentillâtres, tous affublés de perruques et de longues barbes postiches, à l'instar des mougiks, dont ils avaient également revêtu le caftan, dirigeaient les hordes dans leur course dévastatrice. Confondus parmi le peuple au moyen de leur costume d'emprunt, ceux-ci échappèrent d'abord à la vengeance des Français; mais, bientôt reconnus à leurs allures, à leur maintien embarrassé, eux et leurs infâmes subordonnés périrent presque tous de la main de nos soldats exaspérés. On les précipitait dans les flammes qu'ils venaient d'allumer, on les massacrait, on les pendait sans pitié; et, long-temps après l'incendie, on voyait encore leurs hideux cadavres se balancer suspendus aux élégantes lanternes qui décorent le boulevart de la Tverskoy.

L'Empereur, placé à l'une des fenêtres du Kremlin, suivait d'un œil attristé les progrès de l'incendie. Ce n'était pas la vue du péril qui

l'absorbait ainsi, mais la destruction d'une ville qu'il avait promise comme une récompense à sa vaillante armée : ses communications sur le point d'être interceptées, sa position de moment en moment plus critique, tout disparaît devant cette désolante pensée. Arraché à sa douloureuse rêverie par les prières de tous ceux qui l'entourent, il aperçoit enfin le sort qui le menace; mais sa grande ame s'élevant en proportion du danger, il ne peut se résoudre à reculer devant celui-là. Toutes les instances de ses généraux échouent contre la persistance de l'Empereur à demeurer au Kremlin. Tout à coup des officiers reviennent en annonçant qu'ils ont vainement essayé de se frayer un passage à travers la ville qui brûle. A la pensée que les communications avec l'armée peuvent être interceptées, Napoléon se décide enfin; mais combien lui coûte ce premier pas rétrograde! Néanmoins, secondé par cette présence d'esprit qui, dans le péril, ne l'abandonnait jamais, il donne ordre qu'on s'empare d'un des agens de la police de Moskou qui errent dans le Kremlin; cet homme doit connaître les issues. Un unique passage restait en

effet [1] ; Napoléon s'y engage sur les pas de son guide ; et suivi de son état-major, il transporte son quartier-général au château impérial de Pétrovski, situé à une demi-lieue de la Twerskaïa (barrière de Pétersbourg).

Cependant, chassés de leurs demeures souterraines par la violence de l'incendie, plus de vingt mille habitans, dont on ne soupçonnait pas la présence, commencèrent à se répandre dans les rues. Rien n'égalait leur impassibilité en présence de leurs maisons en flammes : c'était du fanatisme oriental. Ils se contentaient de pren-

[1] A propos de cette sortie de Napoléon du Kremlin, on lit dans l'*Histoire de la Grande Armée*, par M. de Ségur : « Après quelques tâtonnemens, on découvrit, *à travers les rochers*, une poterne qui donnait sur la Moskwa. » (Tom. II, liv. VIII, chap. VII, pag. 57.)

— Des rochers au Kremlin !... Nous en appelons ici à ceux de nos lecteurs qui ont visité les lieux ; n'est-ce pas comme si l'on parlait de rochers aux Tuileries ? Où M. de Ségur a-t-il pu voir pareille chose ? En vérité, si la raillerie n'était pas indigne du caractère historique, on pourrait se demander si M. le maréchal des logis du palais avait conservé, en présence du danger, tout le calme de la raison, pour emprunter de si étranges erreurs à son imagination.

dre leurs saintes images, et, les plaçant pieusement devant la porte de leurs demeures, ils semblaient en attendre un secours tout-puissant; d'autres, après s'être prosternés la face contre terre, en signe de résignation, s'éloignaient en répétant : *Bog katili! (Dieu le veut!)*

Si vous demandiez à quelques uns d'entre eux pourquoi ils ne s'opposaient pas aux progrès de l'incendie : « — Nous nous en garderions bien, » répondaient-ils; les Français nous tueraient, » puisque ce sont eux qui nous brûlent ainsi.... » Les proclamations du général Rostopchin portaient leur fruit. Le but du gouverneur était rempli : les Français passaient aux yeux du peuple russe pour les auteurs de cette effroyable catastrophe.

Jusqu'au moment de l'embrasement général, la ville de Moskou avait été ostensiblement respectée par les soldats. Bien qu'ils fussent assaillis par tous les besoins de la faim et de la misère, ils ne se livraient que furtivement à la maraude : le pillage n'avait point été autorisé. Les ordres de Napoléon, à cet égard, étaient précis et sévères, et on avait l'habitude de lui obéir.

Ces mesures, d'ailleurs, étaient dans l'intérêt de l'armée; elle le savait bien. Il n'était pas un soldat français auquel son instinct naturel ne fît comprendre que sa propre conservation était liée à la conservation de la ville. — Mais lorsque toute cette armée, que son propre intérêt avait contenue dans les voies de la modération, vit ses espérances déçues; lorsque cette immense agrégation d'hommes de seize nations différentes, à laquelle la voix de l'Empereur avait eu de la peine à imposer un frein, connut que la destruction de Moskou était l'ouvrage des Russes; alors, la fureur, la vengeance, le désir de jouissances, si long-temps refusées, ne connurent plus de bornes. Assuré de l'impunité, le soldat voulut réparer en un jour tous les maux qu'il avait soufferts, et se prémunir contre ceux qui l'attendaient encore.

Le désordre fut porté à son comble : aux scènes de désolation et de mort qu'offrait l'incendie, se joignirent tous les excès du plus affreux pillage. Confondus dans un même espoir de butin, Français, Allemands, Italiens et Russes même, brisaient avec violence les portes, enfonçaient les

caves, où ils disputaient sa proie à la flamme envahissante. Le sucre, le thé, les pelleteries, les riches étoffes et mille autres objets de luxe gisaient épars au milieu des rues; les pillards les avaient abandonnés pour d'autres objets plus précieux encore. Accourus à la première nouvelle du pillage, les paysans des environs vinrent aussi prendre une part active à ces brigandages, et on les voyait s'en retourner chez eux, chargés de tout ce qu'ils avaient pu enlever. La confusion, le désordre allaient toujours croissant. C'était un horrible tumulte, un mélange d'imprécations et de voix suppliantes qui se perdaient à travers les mugissemens des vents et de la flamme, l'écroulement des édifices ou l'explosion des entrepôts d'eau de vie. Tel fut le spectacle que présenta Moskou pendant cinq jours entiers [1].

Depuis l'entrée de Napoléon dans l'ancienne capitale des Tzars, les militaires russes, que de graves blessures avaient retenus à Moskou, se trouvaient dans la plus déplorable situation. Et

[1] Du 16 au 20 septembre inclusivement, durée de l'embrasement.

pouvait-on, de bonne foi, en faire un crime à nos soldats? Accablée de fatigue et de misère, l'armée française, en arrivant, avait tout naturellement songé à sa subsistance, à sa sûreté, avant de s'occuper des blessés ennemis; et ceux-ci, abandonnés à leur dénuement, succombaient victimes de la faim ou du manque de secours. Mais un supplice plus cruel encore était réservé à ces infortunés, et parmi tant d'affreuses scènes qu'offrit le désastre de Moskou, l'incendie des hôpitaux fut sans doute la plus horrible. Aussitôt que le feu eut atteint les bâtimens où étaient entassés tous ces malheureux, on entendit des cris perçans s'élever du sein de l'immense fournaise. Bientôt après, les blessés parurent aux fenêtres ou le long des escaliers, essayant, mais en vain, d'arracher leurs corps à demi consumés au fléau qui les gagnait de vitesse. Trahis par leurs forces, suffoqués par le feu et la fumée, ils ne pouvaient plus déjà se traîner en avant, ni faire entendre leurs gémissemens; leurs bras s'agitaient encore en signe de détresse, jusqu'à ce que, saisis par la flamme, on les vit tomber en se débattant, se tordre et mourir au milieu d'atroces tourmens. Près du

caves, où ils d[illegible] périrent dans cet horrible bû-
vahissante. I[illegible]
riches étoff[illegible] à ces extrémités fatales, les
saient épar[illegible] demeurés à Moskou n'en
avaient al[illegible] en proie au sort le plus rigou-
précieux [illegible] avaient été surpris par le feu
velle du [illegible] nuit; on les rencontrait courant
aussi pr[illegible] les rues, où ils appelaient, en gé-
on les v[illegible] personnes qui leur étaient chères et
tout ce [illegible]die les avait séparés; d'autres, l'œil
le dés[illegible] courbés sous le fardeau de leurs effets
horrib[illegible] précieux, cherchaient un asile dans les
de vo[illegible] solitaires; car, exposés à la violence des sol-
mug[illegible] la plupart n'allaient pas loin avec leurs ri-
lem[illegible] Après les avoir pillés et outragés, ceux-
d[illegible] poussaient souvent la barbarie jusqu'à les
[illegible] de porter jusqu'au camp leurs propres dé-
pouilles.

Ce fut dans ce moment de douloureuse mé-
moire, que l'on vit une femme, une Française[1],
se sauvant au milieu des décombres embrasés

[1] Madame Armand Domergue, la femme de l'auteur. Quoiqu'elle fût d'extraction allemande, elle passait à Moskou pour une Française.

de sa maison! Les cheveux épars, les vêtemens déchirés et noircis par la flamme, elle marchait courageusement portant dans ses bras son fils, son unique bien, sa dernière espérance. D'une main, à laquelle l'amour maternel communique une nouvelle force, elle le serre contre son sein; de l'autre, elle écarte de la tête de son enfant les obstacles qui le menacent, en même temps qu'elle garantit sa jeune bouche de l'air brûlant qui peut lui causer la mort...

Napoléon abandonnait en ce moment le Kremlin pour se rendre au château de Pétrovski. Une femme se précipite au milieu des chevaux de l'état-major : « — Sire, sire, ayez pitié de moi, » sauvez mon fils! » — s'écrie-t-elle en se pressant contre la botte de l'Empereur, qu'elle saisit d'une main convulsive. — A la vue de cet enfant, qui sans doute lui rappelle son propre fils, à peu près du même âge, l'Empereur, visiblement ému, s'arrête : « — Calmez-vous, madame, » dit-il à cette mère éplorée; calmez-vous; on » prendra soin de vous et de votre fils... » Le cortége s'étant remis en marche, celle-ci n'a-

dix mille hommes périrent dans cet horrible bûcher.

Sans être réduits à ces extrémités fatales, les paisibles habitans demeurés à Moskou n'en étaient pas moins en proie au sort le plus rigoureux. Quelques-uns avaient été surpris par le feu au milieu de la nuit; on les rencontrait courant demi-nus dans les rues, où ils appelaient, en gémissant, les personnes qui leur étaient chères et dont l'incendie les avait séparés; d'autres, l'œil hagard, et courbés sous le fardeau de leurs effets les plus précieux, cherchaient un asile dans les lieux solitaires; car, exposés à la violence des soldats, la plupart n'allaient pas loin avec leurs richesses. Après les avoir pillés et outragés, ceux-ci poussaient souvent la barbarie jusqu'à les forcer de porter jusqu'au camp leurs propres dépouilles.

Ce fut dans ce moment de douloureuse mémoire, que l'on vit une femme, une Française[*], se sauvant au milieu des décombres embrasés:

[*] Madame Armand Domergue, la femme de l'auteur. Quoiqu'elle fût d'extraction allemande, elle passait à Moskou pour une Française.

de sa maison! Les cheveux épars, les vêtemens déchirés et noircis par la flamme, elle marchait courageusement portant dans ses bras son fils, son unique bien, sa dernière espérance. D'une main, à laquelle l'amour maternel communique une nouvelle force, elle le serre contre son sein; de l'autre, elle écarte de la tête de son enfant les obstacles qui le menacent, en même temps qu'elle garantit sa jeune bouche de l'air brûlant qui peut lui causer la mort...

Napoléon abandonnait en ce moment le Kremlin pour se rendre au château de Pétrovski. Une femme se précipite au milieu des chevaux de l'état-major : « — Sire, sire, ayez pitié de moi, » sauvez mon fils! » — s'écrie-t-elle en se pressant contre la botte de l'Empereur, qu'elle saisit d'une main convulsive. — A la vue de cet enfant, qui sans doute lui rappelle son propre fils, à peu près du même âge, l'Empereur, visiblement ému, s'arrête : « — Calmez-vous, madame, » dit-il à cette mère éplorée; calmez-vous; on » prendra soin de vous et de votre fils... » Le cortége s'étant remis en marche, celle-ci n'a-

dix mille hommes périrent dans cet horrible bûcher.

Sans être réduits à ces extrémités fatales, les paisibles habitans demeurés à Moskou n'en étaient pas moins en proie au sort le plus rigoureux. Quelques-uns avaient été surpris par le feu au milieu de la nuit; on les rencontrait courant demi-nus dans les rues, où ils appelaient, en gémissant, les personnes qui leur étaient chères et dont l'incendie les avait séparés; d'autres, l'œil hagard, et courbés sous le fardeau de leurs effets les plus précieux, cherchaient un asile dans les lieux solitaires; car, exposés à la violence des soldats, la plupart n'allaient pas loin avec leurs richesses. Après les avoir pillés et outragés, ceux-ci poussaient souvent la barbarie jusqu'à les forcer de porter jusqu'au camp leurs propres dépouilles.

Ce fut dans ce moment de douloureuse mémoire, que l'on vit une femme, une Française[1], se sauvant au milieu des décombres embrasés

[1] Madame Armand Domergue, la femme de l'auteur. Quoiqu'elle fût d'extraction allemande, elle passait à Moskou pour une Française.

de sa maison! Les cheveux épars, les vêtemens déchirés et noircis par la flamme, elle marchait courageusement portant dans ses bras son fils, son unique bien, sa dernière espérance. D'une main, à laquelle l'amour maternel communique une nouvelle force, elle le serre contre son sein; de l'autre, elle écarte de la tête de son enfant les obstacles qui le menacent, en même temps qu'elle garantit sa jeune bouche de l'air brûlant qui peut lui causer la mort...

Napoléon abandonnait en ce moment le Kremlin pour se rendre au château de Pétrovski. Une femme se précipite au milieu des chevaux de l'état-major : « — Sire, sire, ayez pitié de moi, » sauvez mon fils! » — s'écrie-t-elle en se pressant contre la botte de l'Empereur, qu'elle saisit d'une main convulsive. — A la vue de cet enfant, qui sans doute lui rappelle son propre fils, à peu près du même âge, l'Empereur, visiblement ému, s'arrête : « — Calmez-vous, madame, » dit-il à cette mère éplorée; calmez-vous; on » prendra soin de vous et de votre fils... » Le cortége s'étant remis en marche, celle-ci n'a-

dix mille hommes périrent dans cet horrible bûcher.

Sans être réduits à ces extrémités fatales, les paisibles habitans demeurés à Moskou n'en étaient pas moins en proie au sort le plus rigoureux. Quelques-uns avaient été surpris par le feu au milieu de la nuit; on les rencontrait courant demi-nus dans les rues, où ils appelaient, en gémissant, les personnes qui leur étaient chères et dont l'incendie les avait séparés; d'autres, l'œil hagard, et courbés sous le fardeau de leurs effets les plus précieux, cherchaient un asile dans les lieux solitaires; car, exposés à la violence des soldats, la plupart n'allaient pas loin avec leurs richesses. Après les avoir pillés et outragés, ceux-ci poussaient souvent la barbarie jusqu'à les forcer de porter jusqu'au camp leurs propres dépouilles.

Ce fut dans ce moment de douloureuse mémoire, que l'on vit une femme, une Française*, se sauvant au milieu des décombres embrasés;

* Madame Armand Domergue, la femme de l'auteur. Quoiqu'elle fût d'extraction allemande, elle passait à Moskou pour une Française.

de sa maison! Les cheveux épars, les vêtemens déchirés et noircis par la flamme, elle marchait courageusement portant dans ses bras son fils, son unique bien, sa dernière espérance. D'une main, à laquelle l'amour maternel communique une nouvelle force, elle le serre contre son sein; de l'autre, elle écarte de la tête de son enfant les obstacles qui le menacent, en même temps qu'elle garantit sa jeune bouche de l'air brûlant qui peut lui causer la mort...

Napoléon abandonnait en ce moment le Kremlin pour se rendre au château de Pétrovski. Une femme se précipite au milieu des chevaux de l'état-major : « — Sire, sire, ayez pitié de moi, » sauvez mon fils! » — s'écrie-t-elle en se pressant contre la botte de l'Empereur, qu'elle saisit d'une main convulsive. — A la vue de cet enfant, qui sans doute lui rappelle son propre fils, à peu près du même âge, l'Empereur, visiblement ému, s'arrête : « — Calmez-vous, madame, » dit-il à cette mère éplorée; calmez-vous; on » prendra soin de vous et de votre fils... » Le cortége s'étant remis en marche, celle-ci n'a-

dix mille hommes périrent dans cet horrible bûcher.

Sans être réduits à ces extrémités fatales, les paisibles habitans demeurés à Moskou n'en étaient pas moins en proie au sort le plus rigoureux. Quelques-uns avaient été surpris par le feu au milieu de la nuit; on les rencontrait courant demi-nus dans les rues, où ils appelaient, en gémissant, les personnes qui leur étaient chères et dont l'incendie les avait séparés; d'autres, l'œil hagard, et courbés sous le fardeau de leurs effets les plus précieux, cherchaient un asile dans les lieux solitaires; car, exposés à la violence des soldats, la plupart n'allaient pas loin avec leurs richesses. Après les avoir pillés et outragés, ceux-ci poussaient souvent la barbarie jusqu'à les forcer de porter jusqu'au camp leurs propres dépouilles.

Ce fut dans ce moment de douloureuse mémoire, que l'on vit une femme, une Française[1], se sauvant au milieu des décombres embrasés

[1] Madame Armand Domergue, la femme de l'auteur. Quoiqu'elle fût d'extraction allemande, elle passait à Moskou pour une Française.

de sa maison! Les cheveux épars, les vêtemens déchirés et noircis par la flamme, elle marchait courageusement portant dans ses bras son fils, son unique bien, sa dernière espérance. D'une main, à laquelle l'amour maternel communique une nouvelle force, elle le serre contre son sein; de l'autre, elle écarte de la tête de son enfant les obstacles qui le menacent, en même temps qu'elle garantit sa jeune bouche de l'air brûlant qui peut lui causer la mort...

Napoléon abandonnait en ce moment le Kremlin pour se rendre au château de Pétrovski. Une femme se précipite au milieu des chevaux de l'état-major : « — Sire, sire, ayez pitié de moi, » sauvez mon fils! » — s'écrie-t-elle en se pressant contre la botte de l'Empereur, qu'elle saisit d'une main convulsive. — A la vue de cet enfant, qui sans doute lui rappelle son propre fils, à peu près du même âge, l'Empereur, visiblement ému, s'arrête : « — Calmez-vous, madame, » dit-il à cette mère éplorée; calmez-vous; on » prendra soin de vous et de votre fils... » Le cortége s'étant remis en marche, celle-ci n'a-

bandonne pas Napoléon, à côté duquel elle continue à marcher. C'est ainsi que, chargée de son précieux fardeau, elle arrive à Petrovski, où les soins les plus empressés deviennent la récompense de son dévouement maternel.

CHAPITRE XVI.

Bivouac des incendiés dans les champs de Pétrovski. — Emancipation des paysans russes. — Pillage organisé. — Les bottes d'un chasseur à cheval. — Un émigré. — Conspiration de Pougatschev. — Rentrée à Moskou. — Aspect de la ville. — Etablissement des municipalités. — Le Golova Nitokin. — Orphelins et blessés russes. — Spectacle au milieu des ruines. — Concert au Kremlin. — Le chanteur Tarquinio. — Le prince Visapour. — Armistice rompu. — Kutusov. — Distribution d'argent. — Change de monnaies de cuivre. — La croix d'Ivan Velicki. — Napoléon quitte Moskou.

La tempête ayant cessé, la pluie succéda au vent impétueux d'équinoxe. Réfugiés pêle-mêle dans les environs du château de Pétrovski, bientôt le bois où bivouaquaient les réfugiés de

Moskou fut entièrement inondé. Dans la fange jusqu'aux genoux, et réduits à une livre de nourriture par jour, ils voyaient diminuer avec effroi le peu de vivres qu'ils avaient soustraits à l'incendie et à la vigilante rapacité des soldats. — Toute déplorable que fût cette situation, ils s'y soumettaient pourtant sans murmure, au récit des horreurs qui leur parvenait de l'intérieur de Moskou. Placés en quelque sorte, sous la protection du quartier-général de l'Empereur, ils avaient, là, bien moins à redouter de la violence des pillards, que les malheureuses familles demeurées à Moskou, et qui s'y trouvaient exposées aux derniers outrages d'une soldatesque furieuse.

Cependant Napoléon ne négligeait rien de ce qui pouvait éclairer les incertitudes de sa position. Il envoya, pendant son séjour à Pétrovski, un de ses aides de camp à madame Chalmais-Aubert [1],

[1] La Maison Chalmais-Aubert était en haute réputation à Moskou. Son commerce embrassait tout à la fois les modes, les riches étoffes, les porcelaines de Sèvres, etc. — Ses magasins étaient le rendez-vous de la haute classe de la capitale.

pour la prier de se rendre auprès de lui. L'instruction et l'étendue des relations commerciales de cette dame devaient donner à ses renseignemens une grande importance. Madame Aubert était au bivouac avec tous les incendiés, lorsqu'on vint la chercher de la part de l'Empereur; son costume se ressentait du séjour des camps : une grande redingote fourrée recouvrait ses vêtemens de femme.

Lorsqu'elle se présenta au château, le duc de Trévise vint la recevoir au bas de l'escalier, et quelque bizarre que fût son accoutrement, il l'introduisit immédiatement auprès de Napoléon. L'Empereur était appuyé contre l'embrasure d'une fenêtre; dès qu'il l'aperçut, il fit quelques pas à sa rencontre : « Vous êtes bien » malheureuse, madame, à ce que j'apprends, » lui dit-il avec intérêt; vos pertes sont considé» rables?... — Oui, sire, ma fortune, de plus » de 600,000 roubles, vient d'être engloutie » dans cette catastrophe; j'en dois au dessus » de 300,000, et la faveur signalée que j'attends » de Votre Majesté, c'est qu'elle veuille bien me » garantir des poursuites de mes créanciers... »

Le dialogue continua ainsi pendant quelques minutes, après lesquelles l'Empereur, amenant la conversation sur un sujet d'un intérêt plus général, questionna madame Aubert sur la disposition des esprits et sur les moyens d'administration les mieux adaptés aux mœurs moskovites. Les réponses de madame Aubert, pleines de tact, mais empreintes d'une impartiale franchise, ne faisaient pas sourire Napoléon. Entre autres questions, il lui fit celle-ci : « Que pensez-» vous, madame, de l'émancipation des paysans » russes? — Si Votre Majesté me permet de lui » exprimer franchement ma pensée à cet égard, » je lui dirai qu'un tiers de ces gens-là apprécie-» rait peut-être ce bienfait, mais que les deux » autres tiers ne sauraient pas ce qu'on veut leur » dire. — Mais les discours, mais l'exemple des » premiers entraîneraient bientôt les autres..... » — Que Votre Majesté se détrompe; il n'en est » point ici comme dans le midi de l'Europe. Le » Russe est ombrageux, difficile à émouvoir. Les » nobles ne manqueraient pas de profiter de ce » moment d'hésitation; ces idées nouvelles se-» raient représentées comme antireligieuses et

» impies ; l'entraînement serait difficile, im-
» possible même.... » Là dessus Napoléon prit une prise de tabac ; c'était toujours son premier mouvement, lorsqu'il éprouvait quelque contrariété. L'entretien ayant duré près d'une heure, l'Empereur congédia madame Aubert, en lui renouvelant les promesses de sa bienveillance[1].

[1] Il n'est point entré dans nos intentions d'appuyer l'opinion, assez accréditée d'ailleurs, que Napoléon ait songé à soulever les serfs contre la noblesse russe par un décret d'émancipation générale. Les écrivains se sont trop hâtés de se prononcer, pour ou contre, dans une question d'un ordre aussi élevé, et dans laquelle, il faut le reconnaître, les paroles et la conduite de l'Empereur offrent entre elles quelque contradiction. Un génie aussi extraordinaire soulève d'assez graves difficultés pour être sainement jugé d'après ses actes. Qui pourrait dès lors se flatter, sur des indices aussi douteux, sur quelques paroles échappées à ce grand homme, d'avoir pénétré la vaste conception de ses desseins ? Pour nous, toujours sobres de réflexions et de jugemens, nous continuerons à recueillir les faits qui nous sont parvenus de source certaine, alors même qu'ils sembleraient impliquer quelque contradiction entre eux. De ce nombre est le trait suivant, que

Jusqu'au moment de l'embrasement général, ainsi que nous l'avons dit, aucun désordre ne s'était manifesté dans la ville; loin de là, ceux des habitans qui demandaient une sauvegarde l'obtenaient facilement; le pillage n'était point autorisé; on s'y livrait furtivement, et si la ville n'eût point été abandonnée, elle n'aurait souffert d'autres maux que ceux qu'entraîne après elle une nombreuse armée d'occupation. Mais quand

dans notre religieuse impartialité nous nous faisons un devoir de rapporter.

Trois frères d'origine russe, et établis à Moskou, se présentèrent au Kremlin pour solliciter de Napoléon la faveur de servir sous ses aigles. *Solliciter* n'est peut-être pas le mot rigoureusement exact, car ce fut avec cette humilité, avec ces nombreuses génuflexions, qui sont le type de la servilité russe, que ces trois frères, remarquables par leur taille élevée et leur bonne mine, supplièrent l'Empereur d'accéder à leurs prières. Ce prince fut inflexible dans ses refus, et, comme ils redoublaient d'instances, Napoléon prononca ces paroles mémorables : « — A Dieu ne plaise que je détourne les sujets » d'Alexandre de leur devoir; le mien est de vous refuser, le » vôtre est de rester fidèles à votre souverain.... »

arriva la grande catastrophe, en vain les habitans, ceux même qui étaient sous la protection militaire, voulurent-ils sauver leurs effets les plus précieux; ils devinrent les premières victimes de leurs protecteurs, qui les poursuivaient et leur arrachaient sans pitié ces débris fumans.

Le pillage continuait ainsi depuis vingt-quatre heures; l'arrêter était devenu impossible; dès lors on chercha à le régulariser, à le soumettre à un ordre méthodique. Tous les corps de l'armée furent appelés à y prendre part, mais successivement, et comme s'il s'était agi d'un tour de service à épuiser. Ce fut d'abord la vieille garde qui obtint ce singulier privilége; la jeune garde suivit, et à tour de rôle les différens corps de ligne. Mais combien les exigences des derniers venus étaient cruelles! Déçus dans leurs espérances de butin par l'avidité de leurs devanciers, ils se portaient quelquefois à tous les excès....

Après les fatigues d'une si rude campagne, les vêtemens, et surtout la chaussure de l'armée, étaient dans un état de délabrement qu'il est facile de concevoir. Les régimens de ligne avaient plus particulièrement souffert dans cette partie de

leur habillement que ceux de la garde impériale. Aussi en pénétrant au milieu de ces asiles brûlans, le premier soin des soldats était d'enlever la chaussure des malheureux incendiés, auxquels ils jetaient la leur en échange. Il en était de même des vêtemens, que ceux-ci étaient obligés de troquer contre des haillons militaires. Nos troupes ainsi travesties s'en revenaient au camp si grotesquement affublées, qu'elles n'avaient plus rien de militaire que l'équipement et les armes.

Un Russe, dont j'ai conservé la relation, écrite le 25 septembre 1812, quelques jours après le désastre, raconte de la manière suivante les misères qu'il eut à subir lui-même pendant le pillage et l'incendie. Son récit, empreint d'une évidente partialité, quant aux réflexions qu'il renferme, ne nous en a pas moins été d'un grand secours, par ses détails et son exactitude, pour nous diriger à travers ce dédale de calamités.

« L'incendie ayant envahi le quai de la Yaouse, où je logeais, dit l'habitant de Moskou, je résolus de me réfugier dans une autre maison que je possédais dans les faubourgs. Deux chevaux

et une charrette, que j'avais sauvés du naufrage, devaient me servir à transporter les meubles et les provisions nécessaires dans ma nouvelle demeure. Je m'étais mis en route, accompagné de quelques domestiques, lorsque, arrivé devant la Pakrovka, des chasseurs à cheval français arrêtèrent brusquement mon équipage : « — Allons, » en bas, et lestement, mon ancien, » me disent-ils; et, sans autre forme de procès, ils se mettent en devoir de dételer mes chevaux pour s'en emparer. Tous mes gens s'étaient enfuis à leur approche. Cependant, à la faveur de la langue française, que je parlais assez facilement, je les priai, je les suppliai même de ne pas m'enlever mes dernières ressources. Mes supplications eurent un demi-succès : j'obtins qu'on me laisserait un cheval. Mais voilà qu'au moment où s'effectuait cette restitution, d'autres cavaliers français survenant s'emparent de mon dernier cheval, fouillent, bouleversent et pillent la charrette, qu'ils laissent renversée au milieu de la rue. Ce n'est pas tout, ils me saisissent moi-même, me dépouillent de mon manteau, de ma chaussure, et me jettent en échange une mauvaise paire de bottes, dans les-

quelles mon pied n'entrait qu'à moitié; et puis, comme si ma détresse n'eût pas été assez déplorable, ils y ajoutent la moquerie : « — Est-il heu- » reux au moins cet *hospodar*-là, disaient-ils en » s'éloignant, qu'on lui laisse son habit et sa cu- » lotte... » J'étais outré, furieux, je me promettais bien de porter plainte aux autorités françaises de ces iniques violences, car je ne savais pas encore que le pillage venait d'être permis... Mon ignorance ne fut pas de longue durée.

» Des femmes, des enfans, des vieillards infirmes, que les périls de l'incendie n'avaient pu arracher à leurs souterraines demeures, fuyaient en ce moment à travers les rues pour se soustraire à la furie des ravisseurs. Je voulus me sauver aussi; mais, comment faire? Comment me hasarder, pieds nus, au milieu de ces ruines, de ces décombres embrasés?.. Enfin, après avoir ôté mes bas, je parvins, avec des efforts inouïs, à chausser les bottes du chasseur à cheval. — Toute pitoyable que fût cette chaussure, je lui dus mon salut. — Je repris rapidement ma course vers le faubourg dont j'ai parlé; mais chaque fois que je voyais paraître

des soldats français, tout mon sang se glaçait dans mes veines, car je m'apercevais bien que mon habit et ma culotte de soie de Sterne tentaient leur cupidité; je tremblais d'être laissé tout nu, sur la place, comme quelques malheureux habitans que je rencontrais. Un hasard, ou plutôt une heureuse inspiration, m'arracha à ce pressant danger. J'aperçus à terre un rouleau de maroquin; je le ramassai, et le portant à la main avec une sorte d'ostentation, je me donnai tout l'air d'un pillard déterminé. Muni de ce précieux talisman, je parcourus plusieurs rues et traversai impunément les bandes de pillards, qui se croisaient dans tous les sens. — Arrivé à la Miniska, je me trouvai face à face avec un général français, entouré de son état-major : — « Parlez-vous » français ? me dit-il. » — « Oui, monsieur. — » Mais que font donc vos Russes ? A-t-on jamais » vu incendier une capitale ! Sont-ce là des » moyens avoués par les nations modernes ? » Ce sont des actes.... » — « ....De désespoir, » repris-je en l'interrompant. Tenez, voyez » ce malheureux que vos soldats frappent et » dévalisent tout à la fois. Comment le peuple

» ne serait-il pas exaspéré ? » — « Eh ! soldats,
» laissez donc ce bourgeois, cria le général ; ce
» sont pourtant ces diables de Wurtember-
» geois..... » Je ne m'amusai pas à en entendre davantage, je repris ma volée vers le gîte que je désirais si ardemment d'atteindre. — Un nouveau sujet de douleur m'y attendait. — Sur la porte même de ma maison, je trouvai des soldats qui se partageaient mes dépouilles : « Eh ! messieurs, leur dis-je, comment venez-vous piller
» de pauvres gens comme nous, déjà réduits à la
» misère par l'incendie !.. » Mais ils ne prirent pas garde seulement à ce que je leur disais. Je pénétrai alors dans l'intérieur que je trouvai rempli de Russes, de Juifs, d'Arméniens qui étaient venus y chercher un refuge. Il y avait aussi une grande quantité de femmes ; ces dernières se lamentaient à vous fendre le cœur. Beaucoup de Français, établis à Moskou, vinrent également me demander un asile. Ce fut en vain qu'ils cherchèrent, en qualité de compatriotes, à conjurer la violence des pillards ; parmi ces derniers, quelques uns entendaient raison, mais le plus grand nombre usait du droit du plus fort... « — Eh ! par-

» bleu! que nous importe que vous soyez fran-
» çais? avaient-ils coutume de dire; que faites-
» vous ici? Il n'y a que des *gredins*, que des
» émigrés qui ne soient pas avec nous. » Tels furent les propos, accompagnés de toutes sortes d'outrages, que nous eûmes à essuyer pendant ces mortelles journées... »

La relation à laquelle nous avons emprunté ce passage parle également de plusieurs projets attribués à Napoléon. Il essaya successivement, y est-il dit, de soulever les paysans russes, d'appeler les Tartares à l'indépendance, et même de changer la dynastie régnante en Russie. Voici en quels termes s'exprime cette relation :

« Comme il savait qu'il n'y avait rien à gagner en offrant la liberté aux paysans, Napoléon se tourna vers des expédiens plus sérieux. On fit des recherches sur la fameuse conspiration de Pougatschev[1]. Ce que l'on désirait se procurer

[1] Simple Cosaque, né sur les bords du Don, en 17[illegible], Pougatschev (Yemelka) avait servi dans la guerre de sept ans contre les Prussiens, et avait fait plusieurs campagnes contre les Turcs. Actif, intelligent, audacieux,

surtout, c'était une des dernières proclamations de ce chef de rebelles, où l'on comptait trouver

une circonstance fort ordinaire, en apparence, suffit pour lui faire concevoir les projets les plus téméraires. Quelques officiers s'étant un jour récriés sur l'extrême ressemblance du Cosaque avec le défunt Empereur, il n'en fallut pas davantage à Pougatschev, pour lui donner l'idée de se faire passer pour Pierre III. Il se retira en Pologne, et après s'être fait instruire, chez quelques ermites qui lui donnèrent asile, des faits dont la connaissance lui était nécessaire pour jouer son nouveau rôle, il passa dans la Petite-Russie. Bientôt, se proclamant l'époux de Catherine II, il raconta la manière miraculeuse dont il s'était soustrait à ses bourreaux. Ses partisans devinrent en peu de temps fort nombreux. — Une fois, à la tête d'une troupe qui grossissait dans sa route, il s'empara de quelques forteresses et marcha sur Moskou : les esclaves l'y attendaient pour secouer le joug de la servitude; mais soit indécision dans ses desseins, soit hésitation à s'emparer de l'ancienne capitale de l'Empire, Pougatschev perdit un temps précieux. On rassembla des troupes contre lui, et il fut rejeté avec son armée au delà de l'Oural. Cent mille roubles, que promit Catherine à celui qui le livrerait mort ou vif, séduisirent les compagnons les plus affidés de ce chef de rebelles. Il fut livré par eux et conduit à Moskou, dans une cage de

des lumières sur les familles où la famille que l'on pouvait appeler au trône. Les investigations à cet égard furent poussées si loin, que l'on alla jusqu'à consulter un émigré français. Ce dernier, ayant été appelé chez un officier général, déclara, en entrant, qu'il était émigré.—« Mais, monsieur, » lui dit le général, c'est une chose dont on ne » se vante pas ordinairement. — C'est pour en » finir plus tôt, si je dois être l'objet de quel- » que persécution. — Il ne s'agit point de » persécution ; vous êtes avec des compatriotes, » ne craignez rien. Le motif, qui vous a fait » mander ici, est pour que vous donniez quel- » ques renseignemens sur la conspiration Pou- » gatschev. — Je ne sais à cet égard que ce qui » est connu de tout le monde dans ce pays. Il » fut l'un des imposteurs qui voulurent se faire » passer pour l'infortuné Pierre III, Empereur » de Russie. — N'avez-vous pas eu connais- » sance de ses proclamations ? ne pourriez-vous

fer. Il y périt bientôt après dans les supplices. Les médailles, que déjà il avait fait graver à son effigie, portaient : *Petrus III, redivivus et ultor.*

» pas nous les procurer? — Aucunement, gé-
» néral... — »

» Ce moyen ne réussissant pas, on abandonna la conspiration de Pougatschev pour se jeter dans les grands principes révolutionnaires. On proposa à des Tartares d'aller à Kasan appeler leurs compatriotes à l'indépendance; au premier mouvement, on devait marcher pour les soutenir. — Cette démarche fut tout aussi infructueuse.... »

— Cette opinion, que nous avons rapportée, est, comme on l'a dit, celle d'un seigneur russe; ce nouvel avertissement suffira pour prémunir le lecteur contre les exagérations qu'elle renferme.

Tous les objets de quelque valeur ayant été enlevés, la faim, le plus impérieux des besoins, inspira l'idée de nouvelles perquisitions. Quelques provisions de légumes ou de pain noir furent alors défendues par leurs possesseurs désespérés, plus énergiquement que ne l'avaient été de vaines richesses. Les caves devinrent surtout le théâtre de ces luttes acharnées; mais comme ils n'avaient pas même la faible ressource de se faire comprendre, les nationaux finissaient toujours par payer de leur vie une inutile résistance. Bientôt,

ils appelèrent à leur aide la ruse et l'assassinat. Les pillards isolés furent poignardés à la dérobée, ou tombèrent sous la hache des mougiks.

L'Empereur songea enfin à mettre un terme à ce sanglant désordre; mais quelque déférence que l'on eût gardée jusque-là pour ses commandemens, et malgré les ordres du jour les plus sévères, le pillage ne cessa entièrement que plusieurs jours après.

Du bois Pétrowski, où ils s'étaient réfugiés, les habitans virent enfin s'éteindre ce terrible incendie; ce fut par défaut d'alimens plutôt que par l'effet des secours dont on avait reconnu l'insuffisance et l'inutilité. Le vendredi, 21 septembre, Napoléon revint à Moskou et alla se réinstaller au Kremlin qu'il avait abandonné le mardi précédent. Tous les fugitifs rentrèrent avec l'Empereur.

Quelle déplorable métamorphose avait subie cette ville naguère si riche et si florissante! Le sol avait disparu sous les décombres noircis par la flamme. Dès les premiers pas, au milieu de ces débris encore fumans, on rencontrait de maigres chevaux, errans à l'aventure, ainsi que

des bandes de chiens affamés, qui poussaient d'affreux hurlemens. — En levant les yeux vous aperceviez des milliers de cadavres de pendus [1] que le vent balançait sur vos têtes, tandis qu'à vos pieds gisaient des restes informes et à demi grillés de mougiks et d'animaux de toute espèce. Ceux des habitans qui avaient survécu apparaissaient à de longs intervalles au milieu de ces ruines. Déguenillés, l'œil hagard, ils passaient les uns à côté des autres sans se parler, sans se reconnaître... L'air était empesté : on respirait à peine au milieu de cette atmosphère viciée par la putréfaction, et sous cette voûte noirâtre de fumée, qui, long-temps suspendue sur cette ville infortunée, semblait l'envelopper comme un crêpe funèbre...

De quatre mille maisons en pierre, il n'en restait que deux cents intactes; de huit mille maisons en bois, cinq cents avaient été épargnées; et de seize cents clochers, huit cents avaient dis-

[1] C'étaient les cadavres des incendiaires pris en flagrant délit et mis à mort par les Français. Sur leur poitrine était placée l'inscription suivante, écrite en russe et en français : *Châtiment des incendiaires.*

paru; les autres étaient considérablement endommagés. Les magasins de toute espèce qui avaient coûté tant de sacrifices aux Moskovites étaient détruits, les manufactures anéanties. Des rues, des quartiers entiers ayant disparu, c'est à peine si l'on pouvait s'orienter pour retrouver l'habitation que l'on avait abandonnée quelques jours auparavant. Bien peu eurent cette satisfaction; mais qu'importait d'ailleurs que l'on revît ses foyers? Les seules maisons qui restaient debout étaient transformées en casernes, et ainsi militairement occupées, il était difficile de faire valoir ses droits de possesseurs légitimes. De là, ces scènes de douleurs, ces tableaux d'affreuse misère qu'offraient tant de familles naguère riches et considérées. — Elles passaient à côté de vous en haillons, et vous demandaient, en pleurant, un morceau de pain que vous ne pouviez leur donner.....

En rentrant à Moskou, le premier soin de l'Empereur fut de remédier à l'urgence de ces maux; il s'occupa d'organiser une administration civile et militaire. Le duc de Trévise fut nommé gouverneur de Moskou; le général Du-

rosnel, commandant d'armes, et M. de Lesseps, intendant général ou préfet de la province. Des Russes eux-mêmes, des habitans de Moskou, poussés par un sentiment d'humanité, ou amorcés par l'appât d'un traitement avantageux [1], entrèrent dans les bureaux de la nouvelle administration. — La municipalité éprouva cependant quelques difficultés dans sa formation, par le refus de plusieurs nationaux appelés à la composer. L'assurance formellement exprimée que cette organisation municipale n'avait d'autre but que de rétablir l'ordre et la sécurité publics, et peut-être aussi la crainte des conséquences que pouvait entraîner un plus long refus, finirent par déterminer quelques habitans de Moskou à accepter cette magistrature; c'étaient des marchands pour la plupart. Celui qui avait été désigné pour Golova (chef) était un nommé Nikotin; la conduite qu'il tint, dans cette circonstance, mérite d'être rapportée. Le premier jour de son admission auprès de M. de Lesseps, il se

[1] Ces expressions sont textuellement extraites du manuscrit russe dont nous avons parlé.

présente assez cavalièrement à la tête du nouveau corps municipal, et apostrophe, de prime abord, le préfet par ces paroles prononcées en langue russe : « Excellence, avant d'entrer en exercice, je » dois vous déclarer formellement que je ne ferai » rien contre ma religion et mon souverain ; s'il » en était autrement, nous péririons tous, plutôt » que de manquer à ces devoirs, qui sont, et » les premiers et les plus saints à nos yeux.... » Quoiqu'un peu étourdi de cette harangue ex abrupto, M. de Lesseps leur répondit avec calme : « — Il ne s'agit point ici pour vous, » messieurs, de la querelle entre Napoléon et » Alexandre. Ce qu'on vous demande, ce que » l'on attend de votre humanité, de votre philan- » thropie, c'est de rétablir l'ordre et de garantir » les propriétés particulières ; c'est de chercher à » ramener la confiance parmi les habitans de la » ville et des campagnes.... Telles sont, mes- » sieurs, j'aime à vous le répéter, vos seules at- » tributions. » — A ces conditions, la munici- palité fut installée.

On établit, en outre, un commissaire de police dans chaque quartier. Le premier acte de ces

nouveaux fonctionnaires fut de recueillir ces bandes de malheureux qui erraient, nus et mourans de faim, par les rues de Moskou. Napoléon ordonna que l'Académie de médecine et le palais du prince d'Adianov fussent évacués par les troupes qui les occupaient, et ouverts à ces infortunés. Trois syndics furent attachés à l'administration de chacune de ces maisons d'asile.

A peine fut-on rentré dans Moskou que les autorités civile et militaire s'entendirent pour relever le moral des troupes et abattre toute espérance dans l'esprit des habitans. Les nouvelles les plus exagérées, les plus étranges étaient répandues : c'étaient la découverte d'immenses magasins de farine, qui assuraient pour six mois la subsistance de l'armée; la conquête de Riga, pris d'assaut par Macdonald, et son entrée à Saint-Pétersbourg ; ou bien encore l'arrivée du maréchal Victor avec d'immenses convois d'approvisionnemens et de vêtemens pour l'hiver ; les Russes battus sur tous les points, etc. D'après cela, Alexandre allait être forcé d'accepter la paix proposée, ou sinon, on allait poursuivre son armée sans relâche, la forcer à repasser le Volga,

et rejeter ainsi la Russie en Asie. Libre de toute entrave, Napoléon ferait alors des ducs de Smolensk et de Moskou, et accorderait, aux prières des vaincus, les propositions que ceux-ci refusaient en ce moment de sa générosité. Ainsi se réaliserait le vaste plan que l'Empereur des Français avait conçu; savoir : l'affranchissement de la Grèce, la conquête de Constantinople, et, par contre-coup, celle de l'Égypte; enfin, l'abaissement et la ruine de l'Angleterre, ce qui ne pouvait manquer d'amener la paix générale et le repos de l'Europe entière. — Ces bruits, comme on se l'imagine, trouvaient beaucoup d'incrédules; d'autres y ajoutaient foi : la fortune et le génie de Napoléon avaient accoutumé à tout croire [1].

[1] Nous trouvons, dans la relation russe déjà citée si souvent, un aveu fort remarquable. Il est question de cette aveugle confiance que Napoléon inspirait à son armée. Les paroles suivantes sont d'autant plus précieuses à recueillir qu'elles sortent de la bouche d'un ennemi : « — Il faut » l'avouer, l'armée a une confiance sans bornes dans les » talens de Bonaparte. Quoi qu'il entreprenne, elle croit » aveuglément que ses projets doivent être couronnés de » succès. Ceux qui ne l'aiment pas, et il en est une

L'Empereur, en rentrant à Moskou, n'apprit pas sans une vive indignation la conduite du général Rostopchin, au moment de quitter la ville. — Le gouverneur, dont la préméditation incendiaire n'était que trop constatée par les résultats, avait abandonné, sans secours d'aucune espèce, les orphelins de l'hospice de la *Maternité*, en même temps que les blessés russes qui avaient été transportés dans cet établissement. Échappés comme par miracle à l'incendie, ces infortunés étaient dans le plus affreux dénuement. Dès qu'il fut informé de la barbare négligence du gouverneur, Napoléon fit appeler le directeur de cet hospice; c'était un vieillard respectable, M. Toutoulmin : « — Votre gouverneur est donc » un monstre, lui dit-il, avec sa parole saccadée, et en entrecoupant ses phrases, comme il le

» grande quantité qui sont fatigués de son ambition,
» ceux-là même ne doutent pas de son infaillibilité; ils
» murmurent derrière, et au premier rappel de tambour,
» on les voit accourir à sa voix, et se précipiter vers de
» nouvelles conquêtes. Chacun d'eux s'imagine être
» déjà baron, comte, duc ou prince. Tel est le grand
» mobile des succès de Bonaparte... »

faisait chaque fois qu'il parlait avec émotion. » Qu'il ait brûlé Moskou, c'est l'action d'un » fou...; mais, ce dessein étant résolu d'avance, » abandonner ainsi de malheureux blessés, des » orphelins !... C'est un acte révoltant d'atro- » cité... Que deviendraient ces infortunés si » nous étions aussi barbares que lui ?... Allez, » monsieur, allez les consoler ; dites-leur que » nous ferons pour eux tout ce que l'humanité » commande, et tout ce que les circonstances » permettent... » Des chirurgiens, une sauve- garde et des secours furent immédiatement di- rigés sur l'hospice par les ordres de l'Empereur ; et, quelle que fût la difficulté d'obtenir de pa- reils soulagemens, lorsque tant de Français ex- piraient de faim et de misère, ils furent conti- nués aux orphelins tant que dura l'occupation de Moskou. — Napoléon écrivit en même temps à l'Impératrice-mère qu'il prenait cet hospice sous sa protection spéciale. Cette princesse était la patrone de cet établissement [1].

[1] Loin de nous la pensée d'attribuer à un froid calcul ce qui ne fut sans doute, chez l'Empereur, qu'un mouve-

Mais laissons reposer l'imagination du lecteur, fatiguée, sans doute, de cette longue suite d'affligeans tableaux, et jetons un coup-d'œil sur les occupations de l'armée française pendant son séjour au milieu des débris fumans de Moskou. — Le caractère de notre nation ne se démentit pas dans cette circonstance.

La plupart des grands seigneurs russes possèdent un théâtre dans leurs hôtels. Celui du général Posniékov ayant été préservé des flammes, les acteurs du Théâtre-Impérial, demeurés à Moskou, reçurent, par ordre supérieur, l'invitation d'y donner des représentations. Napoléon voulait occuper, distraire les esprits; il savait combien ce moyen était puissant et fa-

ment naturel d'humanité; mais, il faut le reconnaître, il mit une sorte d'ostentation dans cette protection accordée aux orphelins : sa politique le voulait ainsi. L'Impératrice-mère était toute puissante à la Cour d'Alexandre; l'influence de ses conseils était presque souveraine. Quoi de plus naturel, dès lors, que Napoléon, qui désirait ardemment la paix, ait cherché à se rendre cette princesse favorable? mais elle ne donna pas dans le piége. La lettre de l'Empereur des Français demeura sans réponse.

cile tout à la fois sur des imaginations françaises. La troupe d'acteurs ayant été réorganisée aussi bien que possible, et les représentations ayant commencé, bientôt la salle ne suffit plus à l'affluence des spectateurs. C'étaient une gaîté bruyante, des applaudissemens à tout rompre. Madame André, fort jolie actrice, recevait, chaque soir, les honneurs d'une ovation. Ce n'était là, cependant, que l'ombre de nos brillantes représentations pendant la prospérité de la capitale; mais on n'y regardait pas de si près. Un vieil acteur, Sainver, pensionné de la cour de Russie, et que l'incendie venait de réduire à la mendicité, avait obtenu de remplir les rôles de *valets* [1]; mais, hélas! son âge le laissait bien au dessous de l'agilité, de l'active souplesse qu'exige cet emploi. Les costumes mêmes des acteurs se ressentaient des circonstances difficiles où l'on se trouvait. Ils s'affublaient d'oripeaux de toute espèce, quelquefois d'en

[1] Cet emploi était précédemment rempli par M. Duparai, qui avait été appelé, peu de mois auparavant, au théâtre de Saint-Pétersbourg. C'est aujourd'hui l'un des pensionnaires de notre Comédie-Française.

toffes sacerdotales, méconnaissables débris, que nos soldats vendaient pour un morceau de pain. Madame Aurore Bursay[1] avait reçu de Napoléon l'ordre direct d'organiser cette nouvelle troupe comique. Les Russes n'ont pas manqué de l'accuser, en sa qualité de directrice, d'avoir présidé à ces profanations, d'avoir trafiqué de ces étoffes sacrées, pour les faire servir à la confection des costumes de théâtre; inculpation absurde, et que réfute suffisamment l'indulgence même des spectateurs, qui rendait un pareil trafic tout à fait inutile. Malgré l'invraisemblance de ces accusations, madame Bursay n'a pas moins été fort heureuse, après ces événemens, de ne pas retomber entre les mains des Russes.....

Les pièces que l'on joua au théâtre Posniékov furent : *Défiance et Malice*, *Guerre ouverte*, *les Folies amoureuses*, *Marton et Frontin*, *le Joueur*, etc. Quelque peu varié que fût le répertoire, les généraux et les maréchaux eux-mêmes, avec leurs états-majors, se montraient

[1] Sœur de l'auteur.

tout aussi assidus que les simples soldats à ces représentations : on y accourait dans l'obscurité de la nuit et à travers les décombres encore fumans. Mesdames Domergue [1] et Bursay suffisaient à peine pour recevoir l'argent qui tombait à poignées sur leur bureau. — Faute d'imprimerie, les affiches du spectacle étaient écrites à la main, mais sans indication du nom des acteurs. Nos militaires savaient y suppléer par des sobriquets qu'ils avaient appliqués à chacun des membres de la troupe théâtrale [2]. Il n'y avait également ni billets d'entrée, ni bureau établi, comme il est d'usage, à l'extérieur des théâtres. La recette se faisait sous le péristyle, à côté de la salle des représentations. Le duc de Trévise ne manquait jamais, en entrant, de déposer sur la table de ces dames une poignée de pièces de cinq francs et de roubles mêlés.

Les simples officiers payaient également

[1] La femme de l'auteur.

[2] Sainver s'appelait *l'Ancien* ; Belcour, qui était toujours en pelisse fourrée, *l'Ours blanc*. Il y avait aussi *l'Enrhumé*, *la Belle en c...ses*, et quelques autres dénominations par trop grivoises pour être rapportées ici.

avec largesse et sans jamais demander la monnaie de leur pièce; et, dédaignant le privilége habituel de ne payer que demi-place, le soldat lui-même jetait plus que le prix de la place entière sur le bureau du contrôle.

Napoléon ne parut point à ce théâtre; il n'y eut pas non plus, à proprement parler, de spectacle au Kremlin. Le chanteur Tarquinio [1] y fut seulement appelé : c'est là que, réuni à quelques musiciens de la Garde impériale, il donna des concerts auxquels l'Empereur assista assez souvent.

Ces distractions, qui, pour un instant, arrachaient les esprits aux sombres prévisions de l'avenir, n'empêchaient pas la disette de pénétrer au sein de l'armée française. Des tables d'hôte, des restaurans avaient été établis, si l'on peut toutefois donner ce nom à des établissemens où l'hôte lui-même était en proie à la misère. Mais, tout comme cela se pratiquait à Paris, à l'époque du maximum, où l'on vous invitait à dîner, à la condition d'apporter vous-même votre

[1] C'était, parmi les artistes mâles, une des voix de *soprano* les plus élevées qu'on ait jamais entendues.

pain, les officiers et les employés de l'armée fournissaient leurs rations au maître de la maison. Celui-ci se chargeait des apprêts de la cuisine, et du service de la table, à laquelle, en échange de ces soins, lui et sa famille prenaient place. Les mets, ainsi qu'on peut bien le penser, n'étaient ni exquis, ni variés. En revanche, le vin ne manquait pas; les caves des palais, préservés de l'incendie, ou celles que l'on allait piller au milieu des décombres, en fournirent d'abord suffisamment. Le pain et la farine étaient beaucoup plus rares, on les achetait à prix d'or[1]. Lorsqu'un individu était assez heureux pour se procurer quelques rations de froment, c'était pendant la nuit et dans un lieu ignoré qu'il devait se livrer à ses travaux de manutention : sans ces précautions, trop d'exigences, trop de violences peut-être, l'eussent assailli. — Au repas succédait le jeu, c'était ordinairement là

[1] Le comte Louis de Nogent donna dix napoléons pour un sac d'environ dix livres de farine ; encore n'obtint-il cette complaisance qu'à force d'importunités, et en montrant au soldat, possesseur de ce trésor, un jeune enfant qui se mourait de besoin.

bouillotte; et alors l'argent et l'or, richesses superflues, roulaient sur cette même table où, peu d'instans auparavant, manquaient les premières nécessités de la vie.

Cependant Napoléon persistait à demeurer à Moskou : confiant dans l'opinion qu'il s'était faite, à Tilsit, du caractère et des sentimens de l'Empereur de Russie, il pensait que ce prince se résoudrait à la paix. L'armée russe battue à la Moskwa, et l'incendie de Moskou, paraissaient à Napoléon des motifs suffisans pour y déterminer Alexandre.

En attendant le résultat des négociations, il s'occupait sans relâche à réparer les pertes de son armée, lorsqu'un prince du nom de Visapour lui fit demander une audience. Avide comme il l'était de toute négociation de paix, et trompé par ce nom pompeux de prince de Visapour, l'Empereur crut qu'il allait enfin avoir affaire à quelque envoyé d'Alexandre... Mais quelques mots d'explication sont ici nécessaires pour faire connaître le singulier personnage qui donnait lieu à cette méprise.

Le prince de Visapour descendait d'une famille

qui avait régné en Asie. Après un de ces bouleversemens politiques, si fréquens dans cette partie du monde, les aïeux de ce prince vinrent chercher un refuge en Russie. Soit originalité de caractère ou résultat de cette influence étrangère qui avait abâtardi sa noble origine, rien dans ce curieux personnage ne rappelait un descendant de race royale. Une taille courte et épaisse, de petits yeux brillans au milieu d'une large face basanée, une chevelure noire et flottante sur les épaules, enfin une voix, singulier assemblage des inflexions les plus aiguës avec le timbre de la basse taille, faisaient du prince de Visapour un être privilégié pour le ridicule : on eût dit un des nains fantastiques de l'Arioste. Son esprit offrait, cependant, quelque compensation des bizarreries de sa personne. Ses reparties étaient promptes, spirituelles, et sa mémoire merveilleuse. Possédant parfaitement la langue française, il surprenait par sa conversation, qui était, suivant les circonstances, grave ou burlesque, légère ou instructive, mais toujours originale. Pour peu que vous fussiez de ses amis, il ne vous abordait qu'en déclamant des

tirades de vers qu'il savait par cœur, ou qu'il improvisait en votre honneur. Je me souviens qu'à la première visite que je reçus de cette altesse bouffonne, je lui présentai ma sœur : — « — Mon prince, lui dis-je, j'ai l'honneur de vous » présenter madame Aurore Bursay, qui cultive » les lettres.........» — « Aurore!... Aurore! » s'écria-t-il en m'interrompant; et tout aussitôt il se mit à improviser le quatrain suivant :

Du dieu de mes aïeux sublime avant-courrière,
Comme je suis en tout semblable au noir Memnon,
A peine as-tu lancé ton char dans la carrière,
Que ma muse aussitôt s'émeut... et donne un son.

On connaît la merveilleuse propriété que la Fable attribuait à la statue en bronze du roi Memnon : à peine frappée des premiers rayons de l'aurore, elle faisait entendre, dit-on, des vibrations harmonieuses. Cet impromptu, plein d'à-propos, était donc une double allusion au nom d'Aurore et à la couleur africaine de Visapour. Mais, quelque gracieuse qu'elle fût, cette poésie, débitée avec d'effroyables roulemens d'yeux, et sur un ton tour à tour grave et flûté, nous arra-

chait des éclats de rire immodérés. Le prince ne s'en fâchait pas.

Il était entré au service militaire sous le règne de Paul Ier. — Parmi les nombreuses innovations qui signalèrent le règne de ce prince, l'uniforme prussien fut substitué à l'habit militaire national. Visapour fut le seul qui ne voulut point se soumettre à ce changement. Il fallut les menaces les plus sévères et un ordre direct de l'Empereur pour l'y contraindre. Obligé de plier devant l'autorité souveraine, que fait alors notre malin personnage? Il s'affuble d'une vaste perruque poudrée, qu'il recouvre d'un chapeau à trois cornes; il cire ses longues moustaches noires et les relève, à la façon des Prussiens, en deux crocs menaçans. Un habit bien serré, bien étriqué emprisonne sa taille; ses reins sont pressés par une large ceinture à laquelle pend une longue épée. Enfin, des gants à la Crispin montant jusqu'aux coudes, des bottes à l'écuyère où disparaissent ses cuisses grêles, et une canne de tambour-major, complètent cette grotesque caricature. — C'est dans ce costume

et en affectant la démarche roide et compassée des soldats de Frédéric, qu'il se présente à la parade. « — On veut que je sois à la prussienne, » disait-il tout haut, eh bien ! m'y voilà... » La plaisanterie ne fut pas du goût de Paul Ier; vivement froissé par ce trait de critique moqueuse, l'ombrageux despote l'envoya d'abord en prison, et le fit traduire ensuite pardevant un conseil de guerre. La bouffonne originalité de Visapour ne se démentit pas dans cette périlleuse circonstance. Il se défendit lui-même. Son plaidoyer était en vers, et, pour toute réponse à leurs interpellations, les juges ne purent tirer de lui que des tirades de tragédies allemandes ou françaises qui abondaient dans sa mémoire. Ne se sentant pas la force de le condamner comme criminel, le conseil de guerre le mit hors de cour comme aliéné. C'est précisément ce que voulait Visapour.

Un riche marchand de Moskou, raffineur de sucre, tout vain de pouvoir compter un prince dans sa famille, lui avait donné sa fille en mariage; mais la manie poétique, le bizarre caractère du rejeton royal, si peu en harmonie avec la

simplicité des mœurs de sa famille adoptive, rendirent cette union fort mal assortie. Les enfans eux-mêmes, l'un blanc et l'autre basané, se ressentaient de l'influence des dissentions conjugales; c'étaient deux garçons. Dans leurs querelles enfantines, le blanc traitait son frère de *Visapourski* (race de Visapour), et le basané lui répondait par cet autre terme de mépris: *Sakarowsky* (race de raffineur de sucre).

Parti avec les émigrans de Moskou, à l'approche de l'armée française, le prince de Visapour était revenu furtivement dans la capitale; ce fut à son retour qu'il sollicita une audience de Napoléon. Nous avons dit quelle avait été la pensée de l'Empereur à ce nom pompeux et sonore; aussi le fit-il introduire immédiatement auprès de lui. Mais qu'on se figure son étonnement et son dépit, lorsqu'au lieu de l'ambassadeur d'Alexandre, il aperçut ce petit être ridicule; lorsqu'au lieu de négociations sérieuses, il entendit Visapour s'écrier: « O grand homme! véritable » grand homme! le plus humble et le plus ar- » dent de tes admirateurs a donc enfin le bon- » heur de te contempler!... » Immobile un ins-

tant sur le seuil de la porte, et les bras élevés vers le ciel, Visapour s'avança ensuite à pas cadencés, et vint tomber aux pieds de l'Empereur.

Bien qu'il eût été complétement trompé sur le caractère et l'importance du personnage qu'il attendait, Napoléon finit par sourire à la vue de cet enthousiaste. Son front, un instant contracté par la mauvaise humeur, s'éclaircit bientôt; cette espèce d'adoration ne lui déplut pas. Il releva Visapour avec bonté et le questionna sur le motif de sa visite: « — Véritable grand homme, » lui répondit celui-ci, je veux servir et mourir » sous tes aigles victorieuses, à condition, ce» pendant, que ce ne soit pas contre la Russie, » quoique j'aie eu cruellement à m'en plaindre. » « — Mais votre femme, vos enfans?..» lui fit observer l'Empereur; « — vous vous devez d'abord à » votre famille... — Ma femme, répliqua Visa» pour, a une fortune suffisante pour se passer » de moi, et je saurai bien moi-même, avec mes » talens, me passer d'elle. Rien ne me retient » donc sur cette ingrate terre. D'ailleurs, la dé» marche que je fais aujourd'hui auprès de Vo» tre Majesté me met dans l'impossibilité de re-

» culer : on l'imputerait à trahison, et je serais » perdu.... » A travers les écarts de cette imagination vagabonde, Napoléon sut bien démêler, chez cet homme, des lueurs d'intelligence, et calculer les ressources que pouvait lui offrir sa connaissance du pays. Jugeant que Visapour lui serait, un jour, de quelque utilité, il le fit partir, le lendemain, dans la voiture d'un courrier, qu'il expédiait pour Paris. Mais déjà les partis ennemis interceptaient les routes; le courrier fut arrêté et le malheureux Visapour reconnu. Alors, quelles que fussent ses supplications et ses prières en vers alexandrins, il fut condamné à mort, et selon ses prévisions, impitoyablement fusillé, comme traître à sa patrie.

Cependant, loin de se réaliser, les espérances de paix qu'avait conçues Napoléon s'évanouirent avec la rupture de l'armistice. Une suspension d'armes avait été conclue entre le général en chef ennemi et le roi de Naples, placé en avant-garde vers Vinkowo. Le 18 septembre, ses avant-postes sont attaqués et renversés par des forces supérieures, sans que rien ait annoncé la reprise des hostilités. Surpris au milieu d'une sécurité,

toujours funeste en temps de guerre, Murat est forcé de se replier sur Moskou, après avoir perdu des bagages et quelques pièces d'artillerie [1].

S'il était resté dans l'esprit de Napoléon quelque doute sur les dispositions du gouvernement russe ou plutôt du prince Kutusov, le combat de Winkowo le dissipa entièrement. Deux fois envoyé vers ce général, pour traiter de la paix, M. de Lauriston était revenu deux fois sans avoir obtenu le résultat désiré.

[1] On voit encore, non loin du village de Winkowo, les canons abandonnés par le roi de Naples au moment de cette attaque imprévue. Ils sont à la même place et conservés avec grand soin dans de petites baraques en bois. Ce point étant l'un des plus avancés où soit parvenue l'armée française, les Russes ont-ils voulu indiquer par là le terme et comme la borne de nos conquêtes; ou bien, leur but a-t-il été plutôt de perpétuer le souvenir d'un pareil triomphe? Ce succès de surprise n'a rien cependant qui doive si fort les enorgueillir. Il est telle autre journée, tels revers même, que les Russes pourraient avec plus de raison invoquer en l'honneur de leur courage; les champs de bataille d'Eylau et les redoutes de la Moskwa nous les montrèrent bien autrement braves, bien plus opiniâtrément valeureux que dans cette attaque d'avant-garde.

Les lettres adressées par Napoléon lui-même à Alexandre étaient demeurées sans réponse, ou, ce qui est plus vrai, elles avaient été interceptées par Kutusov.

Sûr de l'appui du parti triomphateur, dont nous avons vu qu'il était le coryphée, le généralissime ne craignit pas d'abuser, dans cette circonstance, de l'autorité immense qui lui avait été confiée. L'Empereur de Russie avait défendu, il est vrai, par les ordres les plus sévères, à ses généraux, d'entretenir aucune relation directe avec Napoléon; mais il n'avait rien spécifié pour lui-même. — D'une part, Kutusov contrevint à cette injonction, en recevant M. de Lauriston qui se présentait au nom de Napoléon; de l'autre, il s'opposa, de son autorité privée, à toute communication entre les deux souverains.—La demande formée par le général français de se rendre en personne à Saint-Pétersbourg, pour y traiter de la paix, fut rejetée; mais afin de gagner le temps qui était nécessaire pour réorganiser leur armée, les Russes abusèrent l'envoyé français par de perfides lenteurs. On se souvenait, à leur quartier-général, de la conduite tenue à l'égard

de M. Balachov, lors de l'entrée de Napoléon sur le territoire moskovite. Cet envoyé avait été ridiculement promené d'un corps d'armée à l'autre, sans rien conclure, sans même rencontrer l'Empereur des Français. On voulait faire jouer à M. de Lauriston la contre-partie de cette mystification. Tout en prétextant des rigoureuses défenses de l'Empereur Alexandre, Kutusov n'en trompait pas moins son ennemi par des apparences de bon-vouloir, en ayant grand soin d'entretenir les bruits accrédités dans les deux camps de la prochaine conclusion de la paix.

Enfin, le 18 octobre, convaincu qu'il ne pouvait espérer de tenir plus long-temps Napoléon dans l'erreur, Kutusov se décida à attaquer, et le combat de Winkowo eut lieu. Arraché, mais trop tard, à son incroyable sécurité, l'Empereur voulut répondre par un coup de foudre à la perfidie de son ennemi. Il passait une revue, au moment où une estafette du roi de Naples lui apporta la nouvelle de l'attaque de Kutusov. Soudain, Napoléon a retrouvé l'activité de ses jeunes années; des ordres sont expédiés dans toutes les directions pour concentrer

l'armée, qui ira, le jour même, bivouaquer sur la route de Kalouga. Mortier est laissé au Kremlin avec quelques bataillons [1]. Napoléon annonce qu'il va livrer une grande bataille; que, sous peu de jours, il sera de retour, mais seulement après avoir écrasé les ennemis. Il n'y avait là rien d'incroyable; il avait si souvent, avec vérité, pronostiqué la victoire! Mais que pouvait désormais son génie contre les malheurs qui déjà le menaçaient?

L'armée française était réduite au quart de ses forces primitives (cent mille combattans environ); elle diminuait encore chaque jour par l'effet de la disette et des maladies. La cavalerie, surtout, avait éprouvé des pertes irréparables. L'audace des ennemis croissait en raison de cet affaiblissement, et déjà les Cosaques, rôdant aux environs, enlevaient des hommes et des bagages aux portes mêmes de Moskou. Aussi est-il certain que, lorsqu'il annonçait son prochain retour dans la capitale, Napoléon avait envisagé toute la nécessité d'une prompte retraite.

[1] Nous joignons ici une lettre de l'Empereur au gé-

Nous trouverons peut-être une preuve de cette résolution, antérieure aux événemens du 18 oc-

néral d'artillerie Lariboisière. De pareils ordres, émanés d'un tel homme, peignent à eux seuls toute une situation.

Napoléon au général Lariboisière. (18 octobre 1812.)

« M. le général Lariboisière, je porte, ce soir, mon quartier-général à la porte de Kalouga, où toute l'armée va bivouaquer. Demain, dans la journée, je me mettrai en marche pour aller où est l'ennemi.

» Le duc de Trévise, avec dix mille hommes, reste en ville, et à tout événement, défendra le Kremlin. Il est donc nécessaire que, demain matin, tous caissons et voitures quelconques soient réunis au Kremlin. *Il est possible que je revienne à Moskou.* Il ne faut donc rien détruire de ce qui serait précieux, tel que poudre, cartouches d'infanterie, coups de canon, plomb à faire des balles; mais le salpêtre, le soufre peuvent être brûlés : j'ai assez de poudre. Les hangars-magasins qui sont autour de la ville peuvent être brûlés. Les caissons russes et autres matériaux, qui ne peuvent pas être transportés au Kremlin, seront brûlés demain à huit heures du matin, avec le soufre et le salpêtre.

» Le duc de Trévise commande à Moskou. Il faut y laisser un officier supérieur d'artillerie avec des gardes-magasins. Il faut y laisser également une compagnie d'artil-

tobre, dans ces grandes distributions d'argent, qui, dans les jours précédens, avaient été faites, par ordre de l'Empereur, aux troupes de toute arme. — Le pillage n'avait été permis que pour apaiser les murmures; il fallait prévenir ceux qu'allait provoquer le départ. En conséquence, outre une distribution de roubles en assignats que l'on fit

lerie pour le service de l'avancée qui sert de rempart, et quatre officiers d'artillerie attachés au Kremlin pour ce service important.

» Il est nécessaire d'avoir, à la suite de l'armée, le plus de caissons possible. Il faut donc que les 400 chevaux de l'équipage de pont attellent les caissons que l'on a, et suivent l'armée. Le grand quartier-général partira demain sous l'escorte d'une division d'infanterie.

» Écrivez au duc de Trévise pour lui faire connaître le colonel d'artillerie, les officiers d'artillerie et la compagnie d'artillerie que vous laissez, et tous les détails relatifs à l'artillerie du Kremlin. La compagnie d'artillerie emploiera la journée de demain et la suivante à augmenter la défense du Kremlin, charger les obus, bombes, grenades, et à pourvoir aux moyens qui peuvent assurer la défense de cette place.

» Les officiers d'artillerie chargés de faire sauter le Kremlin, *quand il en sera temps*, resteront au Kremlin. »

à l'armée, on lui abandonna encore de grandes sommes de monnaie de cuivre que l'on avait trouvée enfouie dans les souterrains du palais des tribunaux. C'étaient de larges pièces de la valeur de cinq kopecks, et appelés *pétaks* en langue russe : trente-cinq roubles réduits en pétaks pesaient au moins cent livres. Tant d'autres objets précieux tombés en leur pouvoir, et l'impossibilité de se charger d'une pareille monnaie, qui rappelait celle que Lycurgue imposa aux Spartiates [1], engagèrent nos soldats à la vendre aux mougiks. Le peuple, par une singulière bizarrerie, la préfère aux assignats, à l'argent, à l'or même qui est si rare en Russie. Aussi, à peine la nouvelle de ce change fût-elle répandue, que la rue de Nikolski, où se tinrent les principaux bureaux de trafic, fut encombrée par les acheteurs. — C'étaient les pillards moskovites, les mêmes qui, bravant les dangers

[1] On sait que les monnaies des Spartiates étaient d'un volume et d'un poids énormes. — Le but du législateur avait été de restreindre, par ce moyen, le mouvement de l'argent.

de pareilles rencontres, n'avaient pas craint de s'associer aux déprédations de nos soldats : foule avide et hideuse, que l'appât du gain évoquait encore aujourd'hui du sein des ruines! — Jamais, sous le ministère de Law, et dans le moment du plus fol enthousiasme pour son déplorable système, la rue Quincampoix n'offrit une pareille affluence. — Le change du cuivre contre l'or et l'argent se fit à quatre-vingt-quatre, à quatre-vingt-dix, et jusqu'à quatre-vingt-dix-huit pour cent de bénéfice pour les acheteurs. Qu'on juge de l'ardeur, des opiniâtres efforts de la foule pour s'approcher du lieu du trafic! — Des chiens se disputant, se déchirant entre eux pour s'arracher l'os qui vient de tomber au milieu de leur troupe affamée, ne présentent pas une plus repoussante image. C'étaient des cris, des imprécations, des luttes sans nombre qui se terminaient par la mort des plus faibles. Des femmes, des enfans, qui avaient osé se mêler aux flots de cette populace, se chargeaient outre mesure, et succombant sous le poids de cette proie fatale, périssaient foulés aux pieds par la multitude. Vendeurs et

acheteurs, Russes, Allemands et Français; tout fut un instant confondu dans cette affreuse mêlée. Force fut à ces derniers d'en venir à des moyens de rigueur pour arrêter ou contenir le tumulte. De vigoureux coups de crosse, et quelques coups de fusil tirés en l'air, réussirent, en effet, à écarter la foule; mais jugeant bientôt que ce n'était là qu'une vaine démonstration, elle revint avec une nouvelle furie. Les nôtres s'imaginèrent alors de barricader l'entrée de la Ville Chinoise, à la porte de Voscréçenka, qui la sépare de la Ville Blanche. On avait fait, avec cette monnaie de cuivre, des sacs de la valeur de vingt-cinq roubles. Ce fut alors par les fenêtres des Tribunaux ou par dessus les barricades, que nos soldats, après avoir reçu d'avance le prix convenu, jetaient ces sacs énormes à la foule insatiable.

Napoléon était sur le point de partir. Au moment de monter à cheval, il apprit d'un général polonais, versé dans la connaissance de l'histoire de Russie, qu'une tradition populaire attribuait une puissance particulière à la grande croix d'Ivan-Velicki : on croyait que, tant qu'elle

serait debout sur le clocher de l'église, aucun ennemi ne pourrait pénétrer à Moskou. Jaloux de tous les moyens qui pouvaient frapper l'imagination d'un peuple superstitieux, Napoléon ordonna aussitôt de l'abattre[1].

Après avoir fait prévenir la Municipalité que les bruits d'évacuation étaient faux et qu'elle devait les démentir par une proclamation aux habitans; que l'armée se portait sur Kalouga, Tula et Briansk, pour s'emparer de ces points importans et des manufactures d'armes qui s'y trouvaient; après avoir engagé les magistrats à maintenir la police et empêcher qu'on ne vînt achever de ruiner la ville, l'Empereur sortit de Moskou le 19 octobre, et alla rejoindre son armée sur la route de Kalouga. — Tant de soins et

[1] Cette croix, qui, placée au haut de la tour d'Ivan-Velicki, avait trente pieds de hauteur, était en bois recouvert de lames très minces d'argent doré. Lorsqu'on voulut l'enlever, les sapeurs chargés de cette opération la laissèrent tomber; elle fut brisée en mille pièces. Une petite croix d'or pur, d'environ dix pouces de haut, était fixée au milieu de la grande; elle fut seule conservée, et emportée avec le trésor de l'armée.

de sollicitude, au moment de son départ, étonnent, au premier abord, de la part de Napoléon. Que lui importait, en effet, la conservation de la ville? Pouvait-il se faire illusion à lui-même, et ne savait-il pas que c'était pour ne les revoir jamais qu'il tournait le dos aux débris de sa conquête? — Oui, sans doute; mais, outre qu'il entrait dans ses calculs d'en imposer à l'ennemi jusqu'au dernier moment, comment avouer publiquement le premier pas rétrograde de cette brillante carrière?...

CHAPITRE XVII.

Commencement de la retraite. — Le général russe Vintzingerode. — Parcs d'artillerie incendiés. — Explosion du Kremlin. — Effets de l'explosion. — Massacre des traîneurs. — Belle conduite de M. Toutoulmin et d'un officier russe. — Rentrée du gouverneur Rostopchin à Moskou. — Récompenses aux incendiaires. — Les condamnés aux travaux. — M. Villers persécuté. — Fragment d'une Relation russe : les enfans de la révolution ; confidences ; le mameluk Rustan. — Un mot pour la défense de l'armée française.

Les Russes ont blâmé amèrement les colons étrangers qui abandonnèrent Moskou et suivirent les Français dans leur retraite ; mais n'y

furent-ils pas contraints par une affreuse nécessité, et, dans l'attente des nouveaux malheurs qui les menaçaient, la fuite ne devenait-elle pas leur dernière chance de salut? Nous ne parlons pas seulement de l'incendie du Kremlin, dont l'explosion, si elle avait eu lieu par l'effet simultané de toutes les mines, n'eût pas laissé pierre sur pierre dans Moskou; mais que n'avait-on pas à redouter encore du retour des Cosaques et surtout des forçats incendiaires? — Ces derniers étaient furieux du massacre de la plupart des leurs. Excités par la présence du gouverneur Rostopchin, il ne devait plus y avoir aucune merci à attendre de leur vengeance. Ces prévisions, comme on va le voir, n'étaient pas dénuées de fondement.

Le lendemain du départ de Napoléon, les postes de la division française qui avait été laissée à Moskou se replièrent jusqu'au boulevart de la Ville Blanche. La nuit, ils se renfermèrent et se gardèrent militairement dans son enceinte. Ce mouvement rétrograde ayant fait croire au général Vintzingerode que la ville avait été entièrement évacuée, il s'avança im-

prudemment jusqu'à la rue de la Tverskaya, où il fut fait prisonnier, ainsi que son aide-de-camp, M. de Narischkin. En vain, ce général, une fois cerné avec ses cavaliers, voulut faire croire qu'il venait en qualité de parlementaire; il eut beau agiter son mouchoir; on lui fit observer avec raison qu'un parlementaire ne s'avançait point ainsi à la tête d'un régiment de Cosaques, et devait se faire précéder par un trompette.... Il resta donc prisonnier.

Le départ de Napoléon avait eu lieu, le 20 octobre. Le 22, les troupes françaises, demeurées à Moskou, incendièrent le parc d'artillerie qu'elles avaient dans la plaine qui avoisine la promenade du *Premier Mai*. Quelques bombes ayant éclaté, leur explosion fit croire aux étrangers, qui étaient encore à Moskou, que les Cosaques revenaient en mettant tout à feu et à sang. Dans leur effroi, les uns quittèrent la ville sans songer à se ménager des ressources pour un si long voyage; d'autres, préférant courir les chances d'une réaction que de s'exposer aux dangers de la retraite, se réfugièrent à l'hospice de la Maternité. L'af-

fluence fut telle, que bientôt on ne pouvait plus s'y mouvoir.

Les Français, ignorant qu'ils avaient été eux-mêmes la cause de cette alarme, se concentrèrent encore davantage. Après avoir renforcé les postes des avenues qui conduisent à la Ville Blanche, ils lancèrent de fortes patrouilles dans diverses directions pour protéger leurs sentinelles avancées.

Alors les bandes de pillards moskovites, que la crainte d'un engagement au milieu des rues, entre les troupes des deux nations, avait fait rentrer dans leurs souterrains, reparurent de nouveau; elles se réunirent aux paysans des environs, et le pillage recommença. Cette fois, ce fut contre les magasins de sel que s'exerça leur avidité. Tous les autres entrepôts, toutes les boutiques avaient été saccagés. On voyait les mougiks charger précipitamment leurs petites charrettes, qui partaient ensuite escortées par des bandes de quinze ou vingt individus, hommes, femmes et enfans. Ce fut, pendant deux jours et deux nuits, une procession continuelle. On vit aussi se renouveler les dégoûtantes scènes, qui avaient eu lieu

pour le change des monnaies. Quelques sacs de pétaks restaient encore aux soldats de la division chargée de garder la ville; ils les jetèrent à la multitude, moyennant échange. Cette fois, la violence et l'acharnement du peuple furent d'autant plus grands, que l'on négligea d'employer la force pour les comprimer.

Le jeudi, 23 octobre, le maréchal duc de Trévise et M. de Lesseps écrivirent à M. Toutoulmin pour recommander à l'humanité des Russes les blessés français qu'ils furent forcés d'abandonner dans l'hospice des Enfans-Trouvés[1]. On sait

[1] Depuis son départ, Napoléon avait fait écrire au duc de Trévise, par son chef d'état-major, le prince de Neufchâtel, ses instructions ainsi conçues :

« Je ne saurais trop recommander au duc de Trévise de charger sur les voitures de la jeune garde, sur celles de la cavalerie à pied et sur toutes celles qu'on trouvera, les hommes qui restent encore aux hôpitaux. Les Romains accordaient des couronnes civiques à ceux qui sauvaient des citoyens, le duc de Trévise en méritera autant qu'il sauvera de soldats : il faut qu'il les fasse monter sur ses chevaux et sur ceux de tout son monde; c'est ainsi que l'Empereur a fait à Saint-Jean-d'Acre. Le duc de Trévise

que M. Toutoulmin était le directeur de cet établissement. — Cet homme respectable ne trahit pas la confiance que l'on mit dans ses soins généreux. — Ces précautions ayant été prises, le duc de Trévise, à la tête de la jeune garde, évacua le Kremlin, auquel, selon ses instructions, il fit mettre le feu.

Le seigneur russe, à la relation duquel nous aimons à emprunter quelque citation, lorsqu'elle

doit d'autant mieux prendre cette mesure, que, lorsque ce convoi aura rejoint l'armée, on trouvera à lui donner les chevaux et les voitures que la consommation aura rendus inutiles. L'Empereur espère qu'il aura sa satisfaction à témoigner au duc de Trévise pour lui avoir sauvé cinq cents hommes : il doit, comme de raison, commencer par les officiers, ensuite par les sous-officiers, et préférer les Français ; il assemblera tous les généraux et officiers sous ses ordres, pour leur faire sentir l'importance de cette mesure, et combien ils mériteront de l'Empereur pour avoir sauvé cinq cents hommes. »

On aime à retrouver dans le cœur de Napoléon ces généreux sentimens, cette noble sollicitude pour ses soldats. Une pareille lecture repose l'ame, après tant d'accusations de froideur et d'insensibilité, que d'autres circonstances malheureuses ont pu lui attirer.

peut ajouter à la couleur du récit, raconte, de la manière suivante, ce dernier incendie.

« Je m'étais réfugié, dit-il, avec la foule effrayée, à l'hospice des Enfans-Trouvés. Le 23, vers les huit heures du soir, une lueur brillante qui apparut dans la direction du Kremlin nous annonça un nouvel incendie; mais comme il était renfermé dans la forteresse, et qu'il n'y avait pas lieu de craindre qu'il se communiquât aux environs, les alarmes se calmèrent. Pour mon compte, aguerri par tant de calamités précédentes et accablé par mes horribles fatigues, je m'endormis sur un fauteuil adossé contre une fenêtre. J'avais été prévenu depuis plus de huit jours, par un brave chirurgien français, de ne pas me trouver à Moskou au moment où les Français en partiraient :

« — Vous avez été militaire, m'avait-il dit; vous » sentez que je ne puis parler; mais votre pénétration doit vous faire comprendre ce que je » veux dire. » Tout en m'attendant à quelque nouvelle catastrophe, je n'avais pas précisément saisi le sens de sa prédiction : j'allais l'apprendre.

» Vers les quatre heures du matin, une épouvantable détonation, et les vitres qui tom-

bèrent en éclats sur ma tête, me réveillèrent en sursaut. La maison avait été ébranlée jusque dans ses fondemens : la prédiction du chirurgien s'accomplissait. — Le Kremlin avait été miné ; l'incendie ayant atteint les mines, l'une d'elles avait éclaté. Fort heureusement elles ne sautèrent que successivement ; car, si l'explosion avait été simultanée, c'en était fait de nous, et de tout ce que le grand embrasement avait laissé d'édifices debout dans la capitale. La terreur devint alors générale. Les cris des femmes, la crainte d'être enseveli sous les ruines de l'établissement, en même temps que l'impossibilité d'aller chercher un refuge ailleurs, augmentaient le tumulte et l'effroi. A chaque détonation qui se succédait, à peu près à une demi-heure d'intervalle, les meubles étaient renversés ; tout ce qui restait de vitres fut réduit en poussière... Une dernière explosion, mais moins forte que les précédentes, qui eut lieu vers le matin, et les houras des Cosaques, qui pénétraient en désordre dans la ville, nous apprirent que les Français avaient quitté Moskou...

» Il était à peine jour. Les plus hardis allèrent

à la découverte. On s'approcha du Kremlin dont les portes étaient barricadées. La seule qui fût libre était celle qui conduit au Pont de Pierre, par où les Français avaient fait leur retraite ; mais l'incendie qui durait encore et la crainte de quelque nouvelle explosion empêchèrent d'y pénétrer. On pouvait cependant reconnaître, dès ce moment, les dégâts causés par l'incendie et par les explosions successives des mines : le clocher d'Ivan-Velicki était encore debout, mais considérablement lézardé; les murs de l'arsenal, vis à vis la Nikolski, avaient disparu entièrement. A la place de la tour qui était à l'angle du Kremlin, près la Porte de Pierre, on remarquait un grand trou, avec quelques décombres épars autour; les deux petites tours le long de la Moskwa avaient sauté également, etc., etc. — Bientôt les Cosaques furent maîtres de toute la ville. Réunis à des bandes de mougiks furieux, ils cherchaient les traîneurs de l'armée ennemie; tous ceux qu'ils découvrirent furent massacrés impitoyablement. A l'exemple des Français, qui ensevelissaient leurs morts dans les puits de l'hospice des Enfans-Trouvés, le peuple jetait dans les égouts

les cadavres de ceux qu'il venait d'assassiner.

Le samedi matin, 25 octobre, parut enfin un maître de police, M. Helman; l'ordre commença un peu à se rétablir..... »

Ce récit et les événemens qui vont suivre ne laissent aucun doute sur le sort des malheureux étrangers, des Français surtout, qui ne se seraient pas soustraits à cette fureur réactionnaire.

Reconnaissant des nombreux bienfaits dont il

Un de nos soldats dut la vie à l'intelligent amour d'une jeune fille dont il s'était fait aimer. Elle l'avait fait cacher dans sa chambre, et sut le soustraire, dans ces momens critiques, aux recherches de sa propre famille. Pelotonné au dessus d'une armoire dont le chapiteau le cachait entièrement, ce malheureux passait là des jours entiers, mais les jours seulement, selon toute probabilité. La première fureur du peuple étant calmée, notre soldat sortit de cette espèce de *gêne*, et courut se livrer à l'une des autorités de la ville. Ce fut à l'excellent M. de Volkov qu'il s'adressa. Celui-ci ne put autre chose pour notre compatriote que de le faire partir avec l'un des détachemens de prisonniers que l'on envoyait dans l'intérieur de la Russie. — D'après le sort que subirent tous ces malheureux, peut-être ce soldat eût-il mieux fait de demeurer sur son armoire.

était redevable à Napoléon, M. Tourtoulmin ne se borna point à recueillir les étrangers demeurés à Moskou. A la rentrée des Russes, son influence et le respect qu'inspirait son noble caractère parvinrent à arracher un grand nombre de victimes aux vengeances nationales. Ce fut à ses soins que les femmes durent d'être préservées de l'outrage des Cosaques, et que beaucoup de nos blessés furent soustraits à une mort certaine : « — Les Français ont protégé mes enfans, répondait-il au général Rostopchin, qui le blâmait de cette excessive sollicitude; « ils ont soigné « nos blessés à l'égal de leurs propres blessés; je « leur dois, à mon tour, secours et protection. « Aucune considération, aucun danger ne sau« raient m'arracher à l'accomplissement de ce « devoir, dont l'oubli imprimerait sur mon « front, blanchi par l'âge, le sceau de l'ingra« titude et du déshonneur. »

Narrateurs fidèles, nous avons dû raconter les actions coupables; nous reproduisons avec une plus vive sympathie, et toujours avec la même exactitude, celles qui honorent le caractère de nos ennemis.

Un officier russe, M. Kritsov, lieutenant aux chasseurs de la garde impériale, seconda généreusement le zèle de M. Toutoulmin. Cet officier, blessé à la Moskwa, avait été traité avec les plus grands égards par les chirurgiens français. A l'approche des Cosaques, oubliant ses propres souffrances, il accourut vers l'une des salles où se trouvaient plusieurs centaines de blessés français : « — Soldats, s'écria-t-il, l'armée » française est partie ; soyez mes prisonniers, et » vous êtes sauvés.... — Nous ne nous rendons » pas, « répondent les blessés, qui ne saisissent pas le but du généreux officier ; « nous avons » encore nos armes.... » — La plupart d'entre eux, s'arrachant à leur lit de douleurs, s'habillent en effet, et s'emparent de leurs sabres et de leurs fusils. C'est en vain que M. Kritsov veut s'opposer à leur résolution désespérée, et leur démontrer le danger qu'ils courent en franchissant le seuil de la porte. « — Nous aimons mieux mourir en » braves, répondent-ils, que d'être égorgés dans » nos lits.... » A ces mots, beaucoup d'entre eux, se précipitant au dehors, tombent aussitôt sous les coups des Cosaques et du peuple, dont la foule



ncombrait déjà les cours de l'hospice. A la vue le ce massacre, à la vue de leurs compagnons uttant avec un inutile courage, les autres se endent enfin à la voix de l'officier russe. — Mais instant du danger n'est point passé : les Cosaques gravissent l'escalier en poussant des hurleiens sanguinaires : « — Personne n'a le droit d'entrer ici, » s'écrie le généreux M. Kritsov, n se plaçant en travers de la porte. Les cris, les enaces de ces furieux ne l'intimident pas. Le ief des Cosaques veut employer la force; . Kritsov le saisit par le collet, se nomme, se fait nnaître. « — Vous allez vous-même empêcher, lui dit-il, qu'un seul de vos soldats ne pénètre dans cette salle; ou bien votre tête me répondra d'une seule goutte de sang qui serait versée... » Ces paroles, prononcées avec l'enthousme et la fermeté d'une sublime inspiration, oduisent l'effet désiré. Les Cosaques et le peue se retirent, et les blessés français sont sauvés.

Ce fut le 16 septembre que le général Rostopin rentra à Moskou. A peine de retour, le uverneur fit assembler les popes que l'on put

trouver dans la ville, et il leur ordonna de purifier les églises *souillées par la présence des Français*. — Il avait, avant son départ, embrigadé les malfaiteurs, détenus à l'Ostrog, et leur avait fait jurer, sur les saintes images, de tout sacrifier, jusqu'à leur propre vie, pour multiplier le meurtre et l'incendie. C'est ainsi, leur avait-il dit, qu'ils devaient racheter aux yeux de la divinité les crimes de leur vie passée... — Aujourd'hui, il rassemble dans l'église de la Visitation [1] tous ceux d'entre eux qui ont survécu à cette grande hécatombe nationale. « — Vous avez » bien mérité de Dieu et de la patrie, leur dit-il; » vous avez courageusement exécuté mes ordres. » Paix et gloire à ceux de vos braves compagnons » qui ont succombé pour le salut de l'empire! » le ciel est déjà leur récompense. — Le suc- » cès a couronné vos efforts. Ces indignes Fran- » çais fuient en désordre; mais les mesures sont » prises : pas un ne sortira vivant de ces plai-

[1] Située dans le quartier de la Lubienka, où était aussi l'hôtel du Gouverneur.

» nes immenses, et le sol sacré de l'empire, qu'ils
» ont osé profaner de leur présence, va devenir
» leur tombeau... »

Cela dit, il provoque une enquête pour connaître ceux d'entre les malfaiteurs qui ont à se glorifier d'un plus grand nombre d'assassinats; chacun apporte à l'envi les preuves et les témoignages de ses horribles prouesses : proportionnant alors la récompense à la mesure du sang qui a été versé, le gouverneur accorde aux uns la liberté, distribue aux autres de l'argent, des cadeaux et de flatteuses paroles.... La cérémonie étant terminée, il se sépare de ces exécuteurs de hautes œuvres; ceux-ci se répandent dans la ville avec des cris sauvages, et en chantant la gloire et les bienfaits du gouverneur...

Le général Rostopchin fit rechercher ensuite les Russes, et surtout les étrangers, qui, après l'incendie, avaient accepté quelque emploi dans l'administration française. On sait que la plupart de ces malheureux y avaient été forcés, afin d'être compris dans le nombre des personnes qui recevaient des rations, sans lesquelles ils seraient morts de faim. Tous ceux que l'on put découvrir

Moskou, que cet infortuné fut arraché à son infecte prison. La barbe longue, les cheveux sales et en désordre, la figure et le corps décharnés, il apparut à tous les yeux comme un spectre échappé au tombeau. — L'auteur de ces mémoires le vit à Moskou, deux ans après cet événement. Les soins les plus assidus et tous les secours de l'art n'avaient pu effacer encore les traces de ses tortures passées, dont la rigueur avait pour jamais altéré sa robuste constitution [1].

Pense-t-on encore que les nationaux aient eu raison d'adresser des reproches aux étrangers qui avaient fui de semblables persécutions? — Telle est cependant la préoccupation qui domine la plupart des écrivains russes, qui ont parlé de

[1] M. Villers avait également fait partie de la députation qui se présenta à Napoléon, la veille de son entrée à Moskou. Cette démarche, inspirée par un esprit de philanthropie, et à laquelle devaient applaudir les hommes sages des deux partis, n'en fut pas moins la cause de ce redoublement de rigueur de la part du comte Rostopchin. M. Villers était, par conséquent, au nombre de ces hommes honorables, que M. de Ségur n'a pas craint de flétrir du nom de *vagabonds*, de *misérables* (tom. II, ch. IV, p. 39).

cette époque. — Pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Il s'est bien trouvé des Français assez oublieux de ce titre, pour travestir l'histoire de ces temps, au préjudice de leurs concitoyens!

Puisque nous en sommes à parler des préventions nationales, écoutons le jugement que porte, sur les officiers français, le seigneur russe, que nous avons déjà cité. Ses paroles méritent d'autant moins d'être perdues, qu'elles étaient, alors, l'écho de l'opinion des Russes sur notre armée [1]. Après avoir reconnu, comme nous l'avons mentionné plus haut, cet aveugle dévouement des soldats français pour leur Empereur, dévouement dont l'intérêt et l'ambition sont, à ses yeux, les seuls mobiles, l'écrivain continue ainsi :

« On s'étonne moins de l'influence de pareils moyens, quand on considère la composition du corps d'officiers. Ce sont, en général, des enfans de la révolution, ne parlant que par f.... et par b... ; ne pratiquant d'autre principe de morale que celle de leur chef : *Tout ce qui profite est*

[1] Cette relation manuscrite est, comme nous l'avons fait remarquer, du 25 novembre 1812.

bon; et ne connaissant d'autre droit dans ce monde que celui du plus fort.

» Quelques noms de l'ancien régime méritent cependant une honorable exception. Ce sont des émigrés, qui, las de l'exil et de l'adversité, ont préféré rentrer dans leur patrie. Sacrifiant, avec tous les autres, à l'idole du moment, ils sont un vivant témoignage de cette vérité, *que Bonaparte a su rallier tous les partis*. Quoique l'accès à tous les postes de confiance leur soit interdit [1], leur avancement n'en est pas moins une cause de jalousie pour les autres et le sujet de leurs violens murmures. — Tout le reste des officiers généraux ou subalternes joint au langage des parvenus les manières les plus communes. Leur jugement, leur raisonnement en politique sont sans justesse et sans

[1] L'écrivain étranger tombe ici dans une erreur matérielle. Les MM. de Noailles, de Montmorency, de Ségur, de Clermont-Tonnerre, etc., etc., appelés par Napoléon à de hautes fonctions à la cour et dans l'armée, détruisent cette assertion. — Bien plus, il est des publicistes qui ont attribué la chute de l'Empereur à la faveur dont un grand nombre d'émigrés jouissaient auprès de lui.

portée. Parler fort et ferme, discourir sur la guerre et les manœuvres, en assaisonnant tout cela de quelques aventures galantes, tel est, à l'extérieur, l'officier de cette nation. Aussi, dans le sac de Moskou, vit-on les généraux eux-mêmes piller à l'instar des soldats. Bien souvent, sous le prétexte de réquisition pour leur service, ils faisaient enlever tout ce qui se trouvait à leur convenance, ou changeaient à tout instant de demeure, afin d'aller exploiter quelque nouveau local.... On en trouvait quelques uns, parmi les plus éclairés, avec lesquels il n'était pas difficile de tomber d'accord, que l'ambition de Bonaparte avait fait tout le mal. Alors commençait le chapitre des épanchemens; on convenait de l'impossibilité qu'un pareil état de choses pût durer encore long-temps, etc..... J'éprouvais une véritable satisfaction à entendre parler ces gens-là, plus fatigués que nous de la fortune de Bonaparte, et soupirant après la fin de ces guerres sans cesse renaissantes. Ils déploraient la fatalité qui leur avait procuré, à Moskou, de nouvelles ressources en poudre et en projectiles, au moment où leurs munitions étaient épuisées. Ils avouaient

que cette cause, réunie aux pertes immenses qu'ils avaient faites en hommes et en chevaux depuis Vilna, les aurait contraints à une retraite aussi prompte que nécessaire......

» L'incendie de Moskou était le sujet de leurs plaintes journalières. « — C'est votre Sénat qui a » fait tout cela, me disait un aide de camp fran» çais. — Non, lui répondit-on, le Sénat n'est pas » en Russie un corps administratif. — C'est donc » votre Empereur? — Ah! vous ne lui rendez pas » justice, c'est le plus digne homme de son em» pire..... — C'est vrai, interrompit un grenadier, » j'ai eu l'honneur d'être en faction chez S. M. » l'Empereur Alexandre, à Tilsit. C'est un bel » homme, et qui paraît doux comme un mou» ton..... Mais quel dommage d'avoir brûlé une » si belle ville !..... Nous aurions eu ici de si bons » quartiers d'hiver !..... Nous avons tous de l'ar» gent, nous l'aurions dépensé, et les habitants » auraient regagné, par les *comestibles*, ce qu'ils » avaient perdu par les contributions..... »

» J'oubliais de parler de M. Rustan, le fameux mameluk de Bonaparte. Il est d'origine arménienne, et naquit aux environs d'Érivan,

dans une petite ville appelée Karabeck, M. Rustan a daigné visiter plusieurs de ses compatriotes à Moskou, mais toujours avec une discrétion toute ministérielle. On dit qu'il a obtenu de son maître que sa propre fille serait élevée parmi les demoiselles nobles, à la maison d'éducation de la Légion-d'Honneur [1]. Il a, en outre, le projet d'appeler sa mère et son frère auprès de lui; et il compte beaucoup sur la *connaissance personnelle de l'Empereur Alexandre* pour faciliter leur passage en France, par la Russie... »

Il y aurait eu peut-être quelque indiscrétion à nous d'avoir reproduit textuellement un récit aussi évidemment empreint d'exagération, si, comme nous l'avons déjà dit, de pareilles réflexions, sorties de la plume d'un ennemi, ne

[1] Le besoin de critique emporte encore ici notre seigneur russe dans une véritable confusion d'idées. L'institution des demoiselles de la Légion-d'Honneur ne ressemblait aucunement aux maisons de Saint-Cyr et de Saint-Denis, telles qu'elles étaient avant la révolution. La noblesse n'était point un titre d'admission. Les officiers légionnaires avaient seuls le droit de solliciter cette faveur.

rentraient pas dans notre sujet, en faisant merveilleusement apprécier la tendance de l'esprit russe à cette époque. Au surplus, on peut, en faisant appel à l'intelligence des lecteurs, compter qu'ils auront fait la part de la mauvaise humeur et de l'injustice de l'écrivain étranger. Et comment en serait-il autrement? comment ce noble seigneur pourrait-il se défendre d'un sentiment d'irritation, lui, dont on brûle la maison, dont on saisit et les chevaux et la voiture; lui, que nos soldats raillent et bafouent, après lui avoir laissé de vieilles bottes en échange des siennes?... On conviendra qu'il y a là de quoi heurter la susceptibilité de tout autre que d'un aristocrate, et l'on ne pourrait, sans tomber dans le défaut qu'on lui reproche, sans une injustice criante, lui refuser de prendre, la plume à la main, une innocente revanche des *mauvaises manières* de tous ces *parvenus*. Mais laissons là ce ton peu grave, et voyons ce que ses observations peuvent offrir de spécieux. — Examinons d'abord le reproche fait à ces enfans de la révolution, qui ne s'énoncent que par f... et par b... Ce fut là une conséquence, non pas de la révolution, mais

de cette longue habitude des camps et du bivouac, habitude qui dut influer nécessairement sur les mœurs de nos officiers ; fort heureusement qu'elle ne nuisait en aucune manière au but que l'on se proposait avec eux, et qui était de guider nos soldats à d'immortelles conquêtes. Nous ne parlons pas de conquêtes plus douces, auxquelles nous ne sachions pas que leurs manières de *parvenus* aient porté obstacle.....

Pour ces émigrés, que l'écrivain russe semble taxer d'adulation, ils furent moins courtisans, pour la plupart, qu'on ne s'est efforcé de les peindre ; et, s'ils se rangèrent sous les aigles de Napoléon, c'est qu'ils avaient pressenti, dès ses premières campagnes, l'homme qui devait illustrer la France. D'ailleurs, cette fusion était le résultat de la puissance du génie de Napoléon, qui, suivant l'expression de l'auteur, *savait rallier tous les partis;* et quel éloge vaut celui-là en faveur du grand homme, qu'il s'efforce de rabaisser de tant de manières!

Quant à ce que rapporte l'écrivain russe sur les propos tenus par divers officiers, dans leurs épanchemens, nous ne saurions disconvenir

que vingt-cinq ans de guerres continuelles, que cette course rapide à travers les champs ensanglantés de la Russie, que les fatigues, la misère et les cruelles privations n'aient fait des mécontens dans l'armée. Il n'est pas besoin d'une campagne de Moskou pour trouver de telles gens. Quelle est l'entreprise, bonne en elle-même, qui ne soulève des oppositions? Si Napoléon avait été homme à écouter des avis étrangers, peut-être son plan de bataille, à Austerlitz, eût-il rencontré des contradicteurs. Toutefois, si nous ne repoussons pas, comme dénuées de fondement, les prétendues confidences des officiers français; si, par politesse, nous ne rejetons pas comme absurdes de pareils épanchemens, pour lesquels on aurait assez sottement choisi le foyer d'un ennemi, nous les proclamons, au moins, comme de rares exceptions. De semblables discours ne pouvaient sortir, en effet, que de la bouche d'un étourdi ou d'un malintentionné, et le nombre des uns et des autres n'était pas considérable assurément, parmi ces guerriers éprouvés. Au surplus, de l'avis même de cet auteur, si l'on murmurait derrière Napoléon, le premier coup de tambour remettait

tout le monde à sa place, et, favoris ou mécontens, tous volaient à de nouvelles conquêtes.

Nous dirons un mot sur la prétendue *connaissance de l'Empereur Alexandre* et de *Rustan*, évidemment présentée dans une intention ironique. Que ce propos ait été, ou non, tenu, nous en laissons la fatuité ou l'invention à qui de droit. Néanmoins, nous ferons remarquer que l'intime confiance dont ce serviteur jouissait auprès de son souverain, ne devait pas être tellement indifférente à Alexandre, qu'il méprisât les demandes que lui aurait adressées le mameluk Rustan. — La puissance du maître est quelquefois telle, qu'elle rend fort utiles les ménagemens envers le serviteur.....

Nous ne réfuterons pas davantage l'accusation de cupidité intentée à nos généraux; elle n'est pas mieux fondée. Parmi eux, quelques uns sans doute ont terni l'éclat de leur renommée par de coupables exactions à l'étranger; mais ils disparaissent perdus dans la foule de ces braves dont la gloire fut l'unique idole : tels furent, Brune, le conquérant de la Hollande; Kléber, le vainqueur des Pyramides; Lannes, dont la

perte sembla faire oublier la victoire de Wagram; Désaix, succombant couvert des palmes de Marengo; Ney, à l'intrépidité duquel les annales modernes n'ont rien de comparable; Murat, le foudre de guerre; Eugène, le savant capitaine, l'élève de Napoléon; et mille autres, dont les noms, pour n'avoir pas brillé au premier rang, n'en méritent pas moins d'aller à la postérité avec une gloire sans tache. Nobles et généreux caractères, eux seuls sont les véritables représentans de cette immortelle époque.

CHAPITRE XVIII.

Ukase d'Alexandre. — Nouvelles particulières. — Madame Verteuil. — Le chanteur Tarquinio. — Mon anxiété sur ma famille. — Tortures en prison. — Pronostics d'un mougik. — Foire de Makariév. — Escalade. — Délation. — Le factionnaire fustigé. Trait de caractère de nos gardiens. — Extorsion nouvelle. — Premier convoi de prisonniers.

On touchait à la fin de l'année 1812. — L'hiver russe était depuis long-temps arrivé avec son blanc cortége de neiges et de frimas. — Depuis

le mois de novembre, le froid était devenu excessif, et sa rigueur inouïe, même dans ces climats glacés, nous faisait envisager avec effroi le sort des Français dans leur retraite. — Les familles de la plupart d'entre nous les avaient suivis : qu'étaient-elles devenues? — Trompés dans l'espérance d'un appui désormais impuissant, nos femmes et nos enfans étaient-ils tombés sous la lance des Cosaques, et la neige avait-elle recouvert leurs corps privés de sépulture; ou bien, s'ils avaient survécu, au prix de quels supplices avaient-ils conservé l'existence?

En proie à cette incertitude sur ce que nous avions de plus cher, nos jours s'écoulaient dans l'anxiété la plus cruelle qui fût au monde. Notre mutuelle et touchante attention à éviter tout sujet qui pût nous rappeler le malheur des nôtres échouait contre cette incessante préoccupation de nos esprits : une allusion, un mot échappés dans la conversation, suffisaient pour faire briller des larmes dans tous les yeux.

Alors parut un ukase [1] de l'Empereur Alexan-

[1] De Vilna, du 12 décembre 1812.

dre, qui proclamait une amnistie générale, même pour ceux de ses sujets qui avaient tourné leurs armes contre la patrie. Il semblait que ce décret dût alléger, sinon rompre nos chaînes; mais il n'en fut point ainsi. — Entraînées dans la retraite des Français, les femmes de quelques uns des prisonniers de Makariév se trouvaient à Vilna. Leurs démarches et leurs supplications auprès de l'Empereur Alexandre, lorsque ce prince arriva dans cette ville, demeurèrent sans succès. Un Prussien, notre compagnon d'infortune, obtint seul la faveur d'avoir la ville de Makariév pour prison. Bien plus, comme si la somme de nos maux n'eût pas été assez forte, le même ukase nous apprenait la confiscation des biens de tous les étrangers qui avaient quitté le territoire russe.

La nouvelle des infructueuses démarches tentées en notre faveur nous fut apportée par plusieurs de nos dames elles-mêmes, échappées, comme par miracle, aux désastres de la retraite de Moskou. Elles arrivaient de divers points de l'empire, mais de la Lithuanie principalement. C'est ainsi que beaucoup d'entre nous furent informés,

les uns du salut, les autres des malheurs de leurs proches; mais les nouvelles accablantes se multipliaient dans une désolante proportion. L'arrivée successive de ces dames était comme un signal de deuil et de larmes pour les malheureux exilés. — L'un déplorait le sort de son épouse abandonnée au milieu des neiges de la route; l'autre, le déshonneur de la sienne, victime de la brutalité des Cosaques [1].

Ces dames nous apportaient beaucoup d'autres nouvelles. — On se rappelle l'entretien de madame Aubert avec Napoléon au château de Pétrovski; on a vu également quels en avaient été les motifs et le résultat. Eh bien! adoptant une folle croyance [2], le général Rostopchin ne douta

[1] Nous ne nous complaisons point ici dans une triste amplification de rhétorique. M. Chalmais-Aubert se trouvait dans le premier cas, et l'épouse de M. B.... ainsi que sa fille aînée étaient captives à Kovno, et au pouvoir de l'hettman des Cosaques, Platov. La plus jeune de ses filles, âgée de dix ans, avait péri victime de la brutalité de ces barbares.

[2] Le bruit ridicule avait couru, à Moskou, que ma-

plus de l'intelligence secrète de cette dame avec Napoléon, intelligence à laquelle il assignait une date antérieure à la guerre de 1812 : aussi ordonna-t-il de la saisir partout où on la trouverait. Les Cosaques se mirent en campagne, car une forte récompense était promise à celui qui pourrait la découvrir. — Mais la mort, plus puissante, trompa ces avides persécutions. Cette dame était morte à Vilna, peu après le départ des Français, victime des fatigues et des souffrances de la retraite.

La plupart des personnes de notre connaissance, parties de Moskou avec les Français, avaient péri de froid, de faim ou par le fer des Russes. — Des femmes surtout, de malheureuses mères avaient trouvé la mort au milieu des plus affreux supplices; et ma femme, mon fils étaient là !... Une jolie actrice, madame Verteuil, avait eu le courage de se mettre en route, quoique près d'accoucher, et chargée de deux enfans; elle en per-

dame Aubert avait caché Napoléon chez elle, avant la guerre..., en 1811. Cette opinion n'a rien qui surprenne, lorsqu'on connaît l'esprit russe, si fort porté au *merveilleux*.

dit un dans le tumulte, à Viasma, et vit l'autre tomber d'inanition sur la route. Touché de sa détresse, le vicomte de Turenne[1] la prit sous sa protection. En arrivant aux environs de Smolensk, il la porta, plutôt qu'il ne la soutint, jusqu'à la ville; mais la consigne expresse était de ne laisser entrer aucune femme. M. de Turenne, et madame Verteuil surtout, ayant violemment insisté pour passer, le factionnaire impitoyable la perça de sa baïonnette. Blessée à mort, cette infortunée alla tomber à quelques pas de là sur un traîneau, où elle avorta et mourut...

Ma sœur, madame Aurore Bursay, donna, dans ces affreux momens, la mesure de son enthousiasme poétique. — Elle marchait à pied depuis quelques instans, lorsqu'un boulet de canon ayant fracassé sa voiture, elle fut forcée de continuer sa route, montée sur un caisson d'artillerie. Sa première pensée, au moment où sa voiture fut brisée, avait été d'en retirer ses manuscrits, qu'elle déposa dans l'un des fourgons de l'Empereur. Mais, peu à près, l'ordre ayant

[1] Chambellan de l'Empereur Napoléon.

été transmis par l'Empereur lui-même, qui donnait l'exemple des sacrifices, de brûler ce fourgon avec tout ce qu'il contenait, madame Aurore Bursay s'élance de son siége, et arrêtant par le bras un soldat déjà armé de la torche incendiaire : « —Par pitié, mes amis, s'écrie-t-elle, ren-
» dez-moi mon poème : *Le bonheur de la médio-*
» *crité*, avec cette épigraphe d'Horace : *auream*
» *quisquis mediocritatem diligit*... Un manus-
» crit, couverture jaune..., belle main...; c'est
» mon frère, prisonnier de Rostopchin, qui l'a
» copié !... »

Des paroles si étranges, et qui semblaient ne devoir guère être écoutées dans un pareil moment, eurent cependant un plein succès. Étonnés à la vue de ce fol enthousiasme, les soldats la laissent monter dans le fourgon; elle y trouve son poème, s'en saisit, et l'emportant triomphalement, elle court, son manuscrit à la main, se replacer à califourchon sur le char d'artillerie [1].

[1] C'est dans cette position, et au milieu d'un pareil désastre, qu'elle eut l'esprit assez présent pour composer une pièce de vers sur une de ses amies, prise par les Cosaques et délivrée par les Français.

On ajoutait encore d'autres détails à ces nouvelles. — Le fameux chanteur italien, *il signor Tarquinio*, que l'on avait entendu aux concerts du Kremlin, ne dut la vie qu'à son sexe équivoque, en apparence. Étant tombé dans les mains des Cosaques, la douceur de ses traits, le timbre de sa voix argentine, enfin l'embonpoint de certaines formes, le firent prendre pour une femme déguisée en homme. Il y eut même lutte acharnée entre ces barbares, à qui posséderait tant de charmes. Il échut au plus fort; le vainqueur lui fit donner un cheval et l'emmena ainsi jusqu'à Vilna avec les attentions les plus délicates. C'est là qu'une de nos dames l'avait aperçu entouré des soins et des prévenances des Bachkirs. Tous les soirs, sur la route, ou dans les bivouacs, Tarquinio charmait par ses chants mélodieux les loisirs des Cosaques, qui parfois aussi unissaient leurs accens sauvages à l'éclatant *soprano* de ce *povero Calpigi*[1].

[1] On fera connaître, dans la suite de ce récit, quelques nouveaux incidens de cette retraite, dont la femme de l'auteur partagea les dangers et les souffrances.

Instruit du destin de ma sœur, nul indice, nulle information n'avaient pu m'apprendre encore celui de ma femme et de mon fils [1]. Espérant

[1] J'avais été lié, pendant mon séjour à Moskou, avec M. l'abbé Surrugues, curé de l'église catholique romaine de Saint-Louis. — Ayant appris qu'il était courageusement demeuré à son poste évangélique pendant l'occupation et depuis le départ des Français, je trouvai le moyen de lui faire parvenir une lettre de ma prison de Makariév. Je pensais que peut-être il aurait eu connaissance du sort de ma femme et de mon fils?... Mais mon espérance fut encore trompée; après quarante jours d'attente, pendant lesquels il fit de vains efforts pour acquérir quelques renseignemens à ce sujet, cet ecclésiastique vénérable m'adressa la réponse suivante :

« Mon cher monsieur,

» Durant l'occupation de Moskou par les Français et » au milieu des désastres qui l'ont accompagnée, je n'ai » entendu parler en aucune manière de madame Domergue, votre épouse. A la réception de votre lettre, qui m'a » été remise par madame Ségui, à son retour de Makariév, M. l'abbé Boivin et moi nous avons fait d'actives » démarches pour nous informer du sort de votre famille. » Beaucoup d'étrangers qui avaient suivi les Français » dans leur retraite, ayant rétrogradé, depuis, de Vilna

encourager les confidences, je feignais une tranquillité qui était loin de mon cœur; mais ce fut en vain que je questionnai chacune de nos obligeantes messagères; que je scrutai jusqu'au moindre mouvement de leurs physionomies, cherchant à lire dans leurs yeux le degré de croyance que je devais accorder à leurs réponses... Toutes me parurent de bonne foi dans leur

» sur Saint-Pétersbourg, nous avons écrit à plusieurs
» d'entre eux. M. l'abbé Boivin s'est également adressé
» à madame Lemaire actuellement à Vladimir, et dont le
» mari, en sa qualité de médecin, a été appelé, par le gou-
» vernement, auprès des blessés qui s'y trouvent. Toutes
» ces démarches n'ont abouti, jusqu'à ce jour, qu'à nous
» apprendre ce que nous savions déjà. Madame Domergue,
» croyant, à l'exemple de la plupart de nos malheureux
» compatriotes, qu'il n'y avait désormais de sûreté pour
» elle et son enfant que sous les drapeaux de Napoléon,
» est partie avec les Français dès le premier jour de leur
» retraite. — Mais, monsieur, les voies de la Providence
» sont grandes; espérez encore de la bonté divine.....
» (*Suivait un récit succinct de l'incendie de Moskou.*)

» De l'église catholique romaine de Saint-Louis à
» Moskou, ce 31 janvier 1813.

» Surrugues, abbé. »

ignorance. — Ajoutez à ces tourmens d'incertitude les bruits désastreux qui nous parvenaient sur la fin de la campagne de cette année. Ainsi qu'on l'a dit, nos gardiens, d'une rigidité absolue, pour empêcher toute autre nouvelle de nous parvenir du dehors, se plaisaient à exagérer nos malheurs. Les débris de notre valeureuse armée, dont les élémens seuls avaient triomphé, s'étaient successivement retirés du Niémen sur la Vistule, de la Vistule sur l'Oder, et de l'Oder sur l'Elbe. Cette marche rétrograde des Français et la défection successive de leurs alliés semblaient reculer encore le terme de notre délivrance....

Le printemps de 1813 arriva. — Après avoir épuisé toutes les ressources de notre inquiète oisiveté, nous nous imaginâmes de transformer en un jardin la cour assez vaste de notre prison. Nous louâmes, à cet effet, des instrumens aratoires, et achetant la complaisance de nos gardiens à prix d'argent, nous allâmes, sous leur escorte, chercher de jeunes plants d'arbres dans la forêt voisine. Bientôt la métamorphose fut complète,

et sur le terrain de notre cour, soigneusement nivelé, s'élevèrent des allées et d'élégans quinconces. C'est ainsi qu'en nous créant une occupation salutaire et une promenade tout à la fois, nous laissâmes aux habitans de Makariév un monument durable de notre captivité et de notre industrie.

Mais bientôt la nature elle-même sembla conspirer contre les pauvres prisonniers. Nous entrions à peine dans l'été, que des myriades de moucherons vinrent nous chasser de nos allées. Toute promenade nous fut interdite. Plus tard ils nous poursuivirent jusque dans nos chambres, où leur tenace importunité résista à toutes les fumigations dont nous essayâmes pour les détruire. Relégués derrière des espèces de moustiquaires que nous avions fabriquées, ces insectes nous atteignaient encore. Enfin, le soir, lorsque, privés d'air et de lumière pendant toute la journée, nous nous hasardions à sortir de ce tombeau anticipé, c'est à peine si des rameaux de feuillage agités autour de nos têtes pouvaient nous garantir de leur dangereux ai-

guillon [1]. Il y avait de quoi rendre fou. Aussi, à voir tous ces promeneurs, impatiens, irrités, et agitant avec furie autour de leurs têtes les rameaux dont ils étaient armés, on aurait dit une troupe d'aliénés dans une cour des Petites-Maisons.

« — Quand serons-nous délivrés de cet insup» portable fléau? » demanda-t-on, un jour, à un habitant qui nous apportait du kvas [2]. « — A la

[1] *Dangereux* est ici le mot propre, car les tumeurs qui survenaient immédiatement après la piqûre obligèrent plusieurs d'entre nous à subir de douloureuses opérations.

[2] Boisson acidulée ressemblant assez, pour le goût, au cidre plat et éventé. Elle se compose de plusieurs sortes de farines desséchées et colorées à la chaleur progressive du four. Ces farines, auxquelles on ajoute un cinquième de drêche et un peu de levain, sont placées ensuite dans un tonneau découvert, où l'on jette de l'eau bouillante. On remue le tout; une légère fermentation s'opère, et au bout de deux jours la boisson clarifiée est potable. On y ajoute souvent une infusion de feuilles de menthe, afin d'en détruire le mauvais goût. Une grande cuiller en bois est

Saint-Pierre ; » nous répondit-il froidement. — Nous crûmes que ce mot équivalait à celui-ci : — A Pâques ou à la Trinité. Mais, à notre grande surprise, sa prophétie s'accomplit exactement. Ces moucherons, qui, la veille, semblaient redoubler de furie, avaient entièrement disparu le jour de la Saint-Pierre.

Quelques objets qu'il avait à nous vendre ayant ramené notre prophète : « — Tu es donc » sorcier? lui dit un de nous.— Non, répondit- » il avec son flegme habituel, mais la nature » est un meilleur livre que tous les livres des » savans; elle imprime ses enseignemens autour » de nous, et, tous les ans, à la même époque, » nous lisons dans ces grandes pages qu'elle dé- » roule devant nous... Les inondations du Volga » et les vastes forêts qui nous entourent pro- » duisent cette multitude d'insectes. Vous voilà » débarrassés de ceux-ci : dans quinze jours, des » essaims d'autres moucherons plus gros, mais

suspendue au tonneau et sert à quiconque veut boire. — C'est cette boisson que nos soldats appelaient, dans leur langage grotesque, *du ratafia de grenouilles*.

» inoffensifs, remplaceront ces derniers; à ceux-» ci en succéderont d'autres extrêmement me-» nus, mais dont la piqûre est plus aiguë en-» core que celle des premiers. Enfin, lorsque vous » verrez la couleur des murs de vos chambres » disparaître sous les noirs essaims de mouches » ordinaires, l'hiver sera à nos portes... »

Ce ton demi-sibyllin de l'habitant de Makariév avait quelque chose de surprenant. Nous nous informâmes qui il était. On nous apprit qu'il avait été berger durant sa jeunesse, et en Russie, comme dans beaucoup d'autres pays, l'expérience de ces hommes simples, voués à la contemplation de la nature, passe pour divination et sortilége.

Ces nouvelles prédictions se réalisèrent avec la même exactitude que la première. — Ce que nous eûmes à souffrir des moucherons d'automne est inexprimable. Rien ne put nous préserver de ces insectes persécuteurs, qui pénétraient en bourdonnant dans les oreilles, les narines et le gosier.

Un an s'était à peu près écoulé depuis notre entrée en captivité, et nul indice ne nous faisait prévoir l'instant de notre délivrance. Placés aux

fenêtres de notre prison, nous suivions, d'un œil attristé, les manœuvres des joyeux matelots, qui se dessinaient au loin sur les grandes voiles triangulaires des galéasses naviguant sur le Volga. D'autres fois, nous admirions l'agilité du cavalier, qui s'enfonçait en galopant dans le taillis; piétons, voyageurs et marchands se croisaient en tout sens dans la plaine, car c'était l'époque de la célèbre foire de Makariév. Sur notre gauche, nous distinguions le bazar, bâtiment immense dont le faîte se découpait sur l'horizon. Les habitans de tous les coins du globe semblaient s'y être donné rendez-vous. Quel mouvement, quelle activité animaient cette multitude! partout l'aisance, la vie, la liberté!... Mais, hélas! bientôt tous nous quittèrent, et depuis long-temps ils avaient revu leur famille et leur patrie, que nous étions encore là, captifs et enchaînés à la même place...

Poussé par le désir de franchir une fois au moins le seuil de notre prison, j'avais, sous un prétexte quelconque, acheté, à prix d'argent, la complaisance d'un de nos Tartares, qui avait bien voulu m'escorter dans une excursion de

quelques pas autour de cette triste demeure. Cet avant-goût de liberté, loin de me satisfaire, n'avait rendu que plus vif, en moi, l'irrésistible besoin de promenade et de mouvement. Assaillis par les fléaux successifs de l'été, nous étions demeurés enfermés dans nos cellules, comme dans des boîtes de suppliciés; il devenait urgent de rendre l'élasticité à nos membres engourdis, et l'espace nous manquait...... Comment faire? — L'industrie et la ruse vinrent à notre aide. — J'avais remarqué depuis longtemps que la haute palissade d'enceinte, construite avec des déchirages de bateaux, était percée, çà et là, de trous qui avaient été évidemment destinés à recevoir des chevilles. Si ces chevilles eussent existé encore, il en fût résulté une sorte d'échelle, et de là un moyen facile d'escalade; il ne s'agissait que de les remplacer. On peut présumer avec quelle ardeur je me mis à l'ouvrage. De nouvelles chevilles, fabriquées en secret, eurent bientôt suppléé aux absentes, et tous mes moyens d'évasion furent ainsi préparés.

Néanmoins, comme je ne voulais pas jouir tout seul du fruit de mon industrie, je fis part de mon

projet à M. Lamiral, notre ingambe maître de ballet au théâtre de Moskou. C'est avec lui que, dans l'après-midi, pendant le repos de nos gardiens, nous tentâmes notre première escalade : elle réussit à merveille. Afin de ne laisser aucune trace accusatrice de notre escapade, nous retirions, au fur et à mesure, les chevilles, qui nous servaient à descendre de l'autre côté. Mon chien, témoin de cette manœuvre inaccoutumée, faillit à nous déceler par ses aboiemens; il se tut cependant sur un signe impératif; mais comme la consigne ne lui interdisait pas la sortie habituelle, il nous eut bientôt rejoints dehors;.... car nous étions bien dehors, dans les bois, sous le feuillage, sur l'herbe, que nous foulions avec délices;.... nous étions libres!.... Ivres de joie, nous folâtrions, nous nous roulions sur cette fraîche verdure avec plus de bonheur que nous n'en trouvions autrefois sur nos riches sophas de Moskou. — O vous, qui n'avez jamais langui sous les verroux, pourrez-vous concevoir cette ineffable félicité!

Mais tout bonheur, ici-bas, porte avec lui son correctif ou sa peine. — Nous nous abandonnions,

depuis quelques instans, à la joie d'avoir momentanément secoué nos chaînes, lorsque, alarmée par le bruit de nos ébats, une louve débusque d'un taillis voisin, et s'avance à notre rencontre.....
L'apparition fut si soudaine, que nous n'eûmes pas même le temps d'emprunter une défense aux arbres de la forêt. Surpris et sans arme d'aucune espèce, notre position était fort embarrassante. Très heureusement qu'arrivé à dix pas de nous, l'animal s'arrêta tout à coup, et se plaçant en travers du sentier dont il avait l'air de vouloir défendre le passage, il fixa sur nous des yeux étincelans.... Son attitude menaçante ne tarda pas à nous être expliquée : nous étions, depuis quelques minutes, sous l'espèce de fascination magnétique de ses regards, lorsque cinq ou six louveteaux s'avancèrent en bondissant vers leur mère. Entourée de sa famille, pour qui elle n'avait plus d'alarmes à concevoir, la louve allait nous attaquer sans doute, lorsque les aboiemens de mon chien, qui chassait non loin de là, attirèrent son attention de ce côté.
Incertaine et furieuse, elle alla et revint tour à tour sur ses pas, jusqu'à ce que, poussant de-

vant elle sa géniture, elle finit par disparaître dans l'épaisseur du bois.

Le danger passé, nous n'y pensâmes plus; c'est toujours ainsi. Cependant, comme le temps pressait, nous le mîmes utilement à profit. Nous cueillîmes quelques herbages propres à rafraîchir nos palais blasés par l'insapidité de nos repas, et nous rentrâmes aussi mystérieusement que nous étions sortis. Mon chien griffon, pour lequel j'avais craint la dent meurtrière de la louve, nous avait rejoints sans encombre. Son instinct l'ayant bientôt mis au fait du manége, il avait repris de lui-même le chemin de la grande porte d'entrée.

Cependant cette addition à notre repas, ces herbages auxquels tous les prisonniers portaient envie, éveillèrent la curiosité de nos compagnons. D'où pouvaient venir ce cresson si appétissant, cette oseille si verte et si fraîche? — Qui les avait apportés et vendus?.... Quelque naturelles que fussent nos réponses, nos paroles, nos ingénieux subterfuges ne convainquirent personne. Parmi les prisonniers, un surtout nous accabla de questions et d'instan-

ces si pressantes, que force nous fut de le faire entrer dans le complot. C'était un promeneur infatigable, et tout brûlant du désir de partager nos excursions, qu'il avait parfaitement devinées, mais dont il ne connaissait pas le secret moyen. Le lendemain donc, il vint jouir, dans la forêt, de la même liberté que nous. Mais à notre retour, à la seconde apparition des herbages accusateurs, un nouvel étonnement se manifesta parmi les prisonniers : nouvelles questions de leur part, et naturellement nouvelles confidences; de sorte qu'un quatrième, un cinquième étant instruits, ce fut bientôt, comme chez les moutons de Panurge, une manie, une fureur d'imitation : tout le monde voulut escalader et courir les champs. Les choses en vinrent à un tel point, que, dans la crainte d'être découverts, nous fûmes contraints de régler nos sorties, et de partager les promeneurs par détachemens et escouades, qui n'obtenaient ainsi, qu'à tour de rôle, un permis d'escalade.

Malgré nos précautions, ce que l'on pouvait prévoir arriva : nous fûmes découverts, non pas par nos stupides gardiens, encore moins par

notre pesant Gorodnitsch, mais par les habitans du lieu. Un jour, en effet, que nous avions été rencontrés par quelques mougiks, dans une de nos excursions quotidiennes, ceux-ci n'avaient pas hésité à nous saluer avec la meilleure grace du monde; mais ils nous avaient à peine quittés, qu'ils étaient accourus vers le Gorodnitsch pour dénoncer notre sortie. — Habitués, de longue date, à nous méfier de ces rusés coquins, nous nous étions hâtés cependant de regagner notre gîte; et chacun de nous était déjà à son poste, lorsque notre geolier en chef s'avança solennellement au milieu de la cour. Il était en tenue cette fois, pour ne pas être méconnu par les prisonniers; mais ceux-ci lui ménageaient une nouvelle espiéglerie.

Avant de commencer l'interrogatoire, et comme s'il eût voulu procéder méthodiquement, le Gorodnitsch fit fustiger la sentinelle, fort innocente assurément de notre escapade par dessus les palissades. — L'humilité, la servile abnégation de ces tristes soldats parurent là dans tout leur jour. Pas un mot, pas une plainte ne s'échappèrent de la bouche de ce malheureux; à

peine semblait-il savoir pourquoi on le battait..... — La correction étant achevée, le Gorodnitsch s'avança gravement de notre côté; mais nous étant donné le mot, nous fîmes semblant de jouer aux barres. Il fallut voir alors la colère et les efforts du gros homme allant de l'un à l'autre, qu'il essayait vainement d'atteindre et de haranguer; tandis que, feignant d'être tout entier au jeu, chacun de nous l'évitait ou le faisait pirouetter par un choc rapide... — On eût dit le gros duc de Mayenne essoufflé, et courant après Henri IV, lorsque ce prince voulut, un jour, s'amuser aux dépens du vieux ligueur. — Après avoir suffisamment exercé la patience du Gorodnitsch, nous nous arrêtâmes enfin, et nous approchâmes comme surpris de sa visite. — Pour lui, se posant dans une attitude officielle, un poing sur la hanche et l'autre main sur la pomme de sa canne, il reprit un instant haleine : — « Vous avez tenté de » fuir, » nous dit-il, avec l'accent d'une colère concentrée. « — Nul n'a fui, car nous voilà tous » ici. — On vous a vus vous promener dans la » forêt. — Une promenade n'est pas une fuite. » — Mais cette promenade peut vous mener

» plus loin. —Pas si loin que l'on n'en revienne,
» si on le veut bien. — Pourquoi chercher à
» mettre ma surveillance en défaut? — Votre mé-
» tier de geolier vous commande de prendre
» toutes les précautions pour nous garder, le
» nôtre est de les mettre en défaut autant que
» possible. — Pardieu, voilà qui est bien difficile
» avec dix hommes pour en garder quarante; de
» vrais démons, qui escaladent comme des
» chats...; mais j'y mettrai bon ordre : je vais
» écrire à qui de droit, et votre escapade vous
» coûtera cher.... » — Ces dernières paroles,
que le Gorodnitsch prononça en grommelant, nous laissèrent quelque inquiétude; peut-être l'amour de la liberté et nos plaisanteries nous avaient-ils entraînés un peu loin!..... Cependant, si nous cessâmes nos excursions, ce fut bien moins par la crainte des vengeances du gouverneur, que pour éviter dorénavant la schlag à nos factionnaires. Nos sentimens d'humanité s'adressaient pourtant fort mal, ainsi qu'on va le voir : le trait suivant caractérisera au dernier point l'avidité vénale des Russes.

La flagellation que nous avions involontaire-

ment attirée à la sentinelle, nous ayant émus de compassion pour ce malheureux, nous nous cotisâmes, et le produit de cette collecte lui fut remis pour le dédommager, en quelque sorte, du châtiment qu'il avait souffert pour nous. « — Est-il heureux! s'écrièrent ses camarades à la vue de cette offrande; « — nous voudrions bien recevoir, » tous les jours, la schlag au même prix... » En effet, chaque fois qu'en nous promenant dans la cour nous passions devant la porte d'entrée, le factionnaire tournait le dos en nous disant : « *Padi, gospodine, paditi goulaïte; ia vam ni vidil;* c'est à dire : — « Allez, monsieur, allez vous » promener, je ne vous vois pas... » Il savait bien qu'il serait fustigé, mais il espérait le même dédommagement en argent. Quels hommes et quel caractère à côté de nos soldats français [1]!

[1] Nos annales, tant anciennes que modernes, offrent mille preuves du désintéressement de nos soldats. En voici un nouvel exemple. — Que si l'on nous adressait, en manière de reproche, le *non erat hic locus* d'Horace, nous répondrions que pour nous toute circonstance est bonne, lorsqu'il s'agit de citer un trait qui honore le caractère de notre nation.—Pendant la dernière

Le terrible Gorodnitsch tint parole; il écrivit à qui de droit, et rendit compte de nos excur-

campagne des Français en Espagne, en 1823, le général San-Miguel, grièvement blessé dans un choc de cavalerie, aux environs de Trameced, avait été abandonné parmi les morts. Après la défaite du parti espagnol, un escadron de chasseurs fut laissé en arrière, pour garder le champ de bataille; tout le reste des troupes françaises s'était mis à la poursuite des fuyards. — San-Miguel, reprenant ses sens, aperçut une vedette non loin de lui: « — Camarade, dit-il, par grâce, un peu d'eau, je » meurs de soif. » Le cavalier descend de cheval et vient au secours du général mourant. Dans ce moment, arrivent des soldats de l'armée de la Foi, qui s'offrent à transporter le chef ennemi à la première ambulance. « — Auparavant, dit le général San-Miguel au soldat » français, aide-moi à détacher ma ceinture.....; je sens » que je vais mourir... : tout l'or qui est dedans est à toi. « — Je n'ai pas le temps, répond celui-ci. — Mais tu es » bien descendu de cheval pour me donner du secours?... » — J'avais le temps pour cela...., je n'ai pas celui de » prendre votre or. » Et, en disant ces mots, le cavalier s'éloigne rapidement, remonte à cheval et se replace tranquillement en vedette. — Nous devons ajouter que San-Miguel ne se laissa pas vaincre en générosité. — Le hasard avait fait se rencontrer deux nobles caractères.

sions journalières, qu'il était impossible d'empêcher, disait-il, avec une aussi faible garde et dans une prison aussi *incomplète*. Ce rapport nous valut la visite de deux commissaires du gouvernement qui vinrent prendre connaissance de l'état des choses et des lieux. Lorsqu'ils virent les portes toutes grandes ouvertes, et chacun de nous vaquant paisiblement à ses occupations, les uns lisant ou se promenant, d'autres émondant les arbres de nos allées ou surveillant leur marmite, ils se mirent à rire au nez du Gorodnitsch. Que pouvait-on redouter, en effet, de gens si inoffensifs et si tranquilles?...

Mais, pour être moins alarmés, nos commissaires ne se montrèrent pas moins avides. Après

Le chef espagnol était étendu mourant sur son lit de douleur, lorsque le maréchal-de-camp Pécheux se présenta devant lui. Malgré les douleurs et l'affaiblissement que lui causaient ses nombreuses blessures, San Miguel retrouva assez de forces pour raconter au général la belle conduite du cavalier français; il sollicita pour lui de l'avancement, et ajouta : « Je mourrai satisfait, si ce digne » soldat a obtenu la récompense qu'il mérite..... »

San Miguel survécut à ses blessures; il est aujourd'hui chef d'état-major dans l'armée de la reine Christine.

quelques politesses, d'autant plus maladroites qu'elles contrastaient avec l'objet de leur mission, ils nous insinuèrent que nous pourrions améliorer notre sort *moyennant une certaine rétribution*....... Le piége était visible, grossier même; c'était de l'argent qu'ils voulaient. Révolté de cette proposition qui me rappelait toutes les odieuses extorsions précédentes, je jurai bien que, pour mon compte, j'aimais mieux mourir en exil que d'y souscrire. Tous partagèrent mon indignation; mais tous n'imitèrent pas ma fermeté. La perspective d'un sort meilleur, l'espérance d'une prison plus commode, arrachèrent environ mille roubles aux bourses les mieux garnies. La moitié de mes compagnons obtint ainsi d'être transférée à Nijneï-Novogorod. Ils se mirent en route le lendemain. Je les vis partir avec regret, mais sans envie; car, en songeant au prix que l'on avait mis à leur élargissement, je fus tenté de m'écrier comme ce Romain banni de sa patrie : « —Russie! pays vénal! tu serais bientôt vendu, s'il se trouvait un marchand assez riche pour t'acheter! »

CHAPITRE XIX.

Départ de Makariév. — Arrivée à Nijneï-Novogorod. — Terreur. — La cocarde tricolore. — Un compatriote. — Le général Partouneaux. — La contre-danse. — Les prisonniers français à la guinguette. — Le signe de croix. — La perte d'un ami. — M. Lejeal. — L'hôpital de Nijneï-Novogorod. — Trait du général Vandamme. — Humanité de l'Empereur Alexandre. — Le comte Tolstoy, mon débiteur. — Le soldat Martin. — Les cent roubles. — M. Gillet.

S'il est une occasion où l'arbitraire soit odieux, c'est lorsque, à l'expiration de sa captivité, et au moment d'être rendu à la liberté,

le prisonnier voit sa détention prolongée par le fait d'une tyrannie subalterne; c'est ce qui nous arrivait. Libres depuis long-temps en vertu de l'ukase de l'Empereur Alexandre, nous étions cependant retenus prisonniers uniquement de par le bon plaisir de M. le Gorodnitsch. Il avait trouvé dans notre mise en liberté le prétexte de nouvelles exactions, et les premiers qui virent s'ouvrir les portes de la prison furent ceux qui acquittèrent, en manière de rançon, un droit de partance, dont le Gorodnitsch avait sa bonne part. Je crus qu'il était de mon droit de prémunir mes compagnons contre de semblables extorsions; aussi, bien résolus à ne point ployer sous ces exigences fiscales d'étrange nature, et bien convaincus d'ailleurs qu'il ne pouvait exister de mesures exceptionnelles par rapport à nous, nous nous décidâmes à attendre les événemens. Seulement il nous fallut payer en patience ce que nous nous refusions d'acquitter d'une autre manière.

Enfin un second convoi de prisonniers suivit le premier à quelques jours d'intervalle. Mon tour n'était pas encore venu, et je me résignai

Nous étions alors vers le milieu de septembre 1813. Ce ne fut que le 24 du même mois, que, las d'attendre vainement notre contribution, le Gorodnitsch se décida à congédier définitivement les derniers prisonniers. L'ordre de départ fut accueilli par des transports de joie et la manifestation de l'ivresse la plus folle. Peut-être allions-nous être rendus aux embrassemens de nos familles, de nos amis, à la patrie, à la liberté !... Il faut avoir respiré l'air pesant de la prison, avoir coulé des jours alanguis dans l'intervalle étroit de quatre murailles, avoir subi le joug d'un geolier et essuyé toutes les privations, toutes les misères d'un cachot pour bien comprendre ce mot : — la liberté !....

Eh bien ! nous devons le dire, notre départ nous prouva qu'il est encore des regrets même pour le prisonnier qui franchit la geole de sa prison. Assurément ce n'était ni le Gorodnitsch, ni le sergent tartare, ni l'hôpital en bois de Makariév, que nous regrettions. La vie paisible que nous menions, notre exactitude à payer nos consommations, qui alimentaient différentes branches du commerce de la ville; enfin, les rapports

de bon voisinage que nous entretenions avec les habitans, tout avait concouru à atténuer les sentimens hostiles de la population et à nous attirer de leur part une sorte de bienveillance. Aussi notre départ nous valut les plus vifs témoignages de regret. Nous nous plaisions à oublier que ces regrets avaient bien un peu l'intérêt pour motif. Heureux, il n'y avait plus pour nous ni ressentimens, ni haines; nous avions perdu le souvenir des menaces et des humiliations auxquels nous avions été en butte; la liberté venait de nous réconcilier avec nos ennemis. Les adieux des habitans de Makariev nous consolaient de l'affligeante réception qui nous avait été faite à notre arrivée.

Nous quittâmes Makariev le 24 septembre 1813, et quoique nous ignorassions encore le sort qui nous attendait, nous n'éprouvions d'autre sentiment que celui du plaisir de respirer librement le grand air des chemins. Montés sur des chariots dont les rudes cahots, loin de provoquer nos plaintes, excitaient nos bruyans éclats de gaîté et de joyeuses clameurs, nous nous étourdissions en chantant en

chœur de gais refrains. Nous n'étions pas encore au port; mais, comme le marin, qui salue de loin la terre qu'il va toucher, nous saluions la liberté qui s'avançait. Toutefois, si nous fermâmes les yeux sur les fatigues de la route, elle ne nous parut pas moins longue. C'est que notre voyage se faisait encore sous l'influence de ce méchant Gorodnitsch, qui avait donné ses instructions au commissaire de l'escorte. Nous mîmes quatre jours pour un trajet qui se fait ordinairement en un jour. Nous n'arrivâmes donc que le 28 à Nijneï-Novogorod.

Le chef de l'escorte nous descendit dans la cour de l'auberge allemande de Nijneï-Novogorod. Il allait s'éloigner, lorsque je m'approchai de lui et lui demandai si nous devions le suivre. « — Non, me répondit-il brutalement. » Peu déconcerté de ce ton brusque, auquel nous étions habitués, j'ajoutai : « — Où dois-je me rendre ? » « — Où tu voudras, » répliqua-t-il avec aigreur. Doutant si je ne m'abusais pas, je renouvelai ma question jusqu'à trois fois. « — Est-ce que tu ne » me comprends pas? » me dit l'officier de police

avec une expression plus brutale encore : « Je
» te dis que toi et les tiens vous pouvez aller où
» vous voudrez : vous avez la ville pour prison !..»

L'effet de ce discours fut magique ; je ne pouvais en croire mes oreilles et demeurai quelques momens fixé à la même place. Je ne fus bien convaincu de la réalité de ces paroles qu'après avoir vu l'officier de police s'éloigner et disparaître. « — Ah ! brutal ! m'écriai-je en revenant à moi, que tes paroles sont douces ! » Et je m'élançai, plein de joie, dans une rue qui s'offrait devant moi.

Les premières émotions d'un prisonnier, qui est tout à coup rendu à la liberté, sont étranges. En cheminant, je regardais souvent à la dérobée, afin de bien me convaincre que je ne rêvais pas et que je n'étais pas épié ; mais à mon grand étonnement personne ne me suivait. Je dis à mon grand étonnement, car, n'osant croire encore à tant de bonheur, je marchais comme dans un songe... Cet intervalle de doute, qui se trouve jeté entre le désespoir et le bonheur, m'a toujours semblé une transition utile, une prépara-

tion nécessaire pour le malheureux que l'excès de sa joie pourrait tuer. J'eus toutes les peines du monde à sortir de mon rêve.

Cependant, rassuré par degrés, l'inquiétude fit place à la curiosité; tout me paraissait nouveau. Je continuai ma route, m'arrêtant à tout instant pour admirer avidement les plus simples objets. Tout à coup la voix de plusieurs individus, qui me poursuivaient en m'appelant, vint me glacer d'effroi, et provoqua en moi le sentiment de terreur que doit éprouver un condamné, repris au moment où il croyait échapper au bourreau.

A ces cris répétés, j'avais ralenti ma marche. La crainte d'avoir mal compris ou mal interprété les paroles de notre commissaire, de voir trop tôt l'officier de police sur mes traces, paralysa toutes mes facultés, et me laissa comme frappé d'anéantissement. Mon effroi fut à son comble, et mes jambes faillirent à fléchir sous moi, lorsque je me sentis arrêté par les épaules, pendant que trois personnes me criaient en même temps aux oreilles, en russe, en allemand et

en français : « — Êtes-vous sourd ? — Êtes-vous » étourdi ? — Êtes-vous fou ? »

Pâle et tremblant, je regardai alors en face mes trois interlocuteurs, dans lesquels je reconnus le charretier qui m'avait amené, l'aubergiste et mon compagnon de voyage, qui, tous trois, me reprochèrent avec raison d'être parti en laissant à l'abandon mes paquets dans la cour de l'auberge. Revenu, non sans peine, de ma panique, j'ordonnai brusquement à l'Allemand de rentrer mon bagage ; je remerciai le Français le plus poliment qu'il me fut possible, et donnai, du meilleur cœur du monde, le mougik à tous les diables. — Un peu plus loin, des émotions d'un autre genre m'attendaient.

Je continuais ma course, cherchant à me raffermir contre la peur, lorsqu'à la vue d'une cocarde tricolore, je sentis des larmes rouler dans mes yeux ; un tressaillement de joie s'empara de moi. Un mouvement involontaire, indépendant de toute opinion politique, et qui était produit par le seul sentiment de la patrie, me fit courir vers l'officier qui portait cette cocarde ;

« — Ah! monsieur, lui dis-je avec effusion, et dans le trouble de ma joie, « permettez-moi de » baiser cette cocarde; en la voyant j'ai pu me » croire un moment en France. Si vous saviez com- » bien sont chers au cœur de l'exilé tous les souve- » nirs de la patrie! » — A ces mots, l'officier me tendit affectueusement la main. Je ne sais quelle force inconnue nous attira dans les bras l'un de l'autre; nous nous pressâmes dans une mutuelle et douce étreinte : l'officier était un prisonnier de guerre. Quoique bien des années se soient accumulées sur ma tête depuis cette rencontre, le souvenir m'en est resté fidèle, et encore aujourd'hui, je ne puis me rappeler, sans émotion, le prisonnier de Nijneï-Novogorod.

Entre captifs, à mille lieues de la patrie, on a bientôt lié connaissance; après quelques minutes, nous étions déjà de vieux amis. Au risque, donc, d'être remarqué, et de tout ce qui pourrait m'en arriver, prisonnier civil, je m'emparai du prisonnier militaire; et, nous tenant par le bras, nous descendîmes la montagne escarpée qui sépare la haute et la basse ville, et conduit au bazar. Chemin faisant, j'appris de

l'officier comment il était tombé aux mains des Russes, et des détails sur les dernières opérations militaires de l'armée française. Je tenterais vainement de reproduire ce récit, que sa brusque franchise, son débit décidé et un certain tour d'expression rendaient tout à fait original. Il m'apprit qu'il faisait partie de la division aux ordres du général Partouneaux, sacrifiée au salut du reste de l'armée par Napoléon, qui l'abandonna aux coups de Wittgenstein, pendant que le reste de l'armée française effectuait le trop fameux passage de la Bérézina. Accablée par le nombre, entre Borisov et Staroï-Borisov, cette division s'était vue forcée de mettre bas les armes, et de capituler pour échapper à un massacre général[1]. Cet officier me traça ensuite un tableau vraiment effrayant du théâtre de la guerre.

« — Figurez-vous, me dit-il, que le nombre » des morts était tellement considérable, que, » depuis Moskou jusqu'aux frontières, bien que

[1] Nous n'avons fait que rapporter ici l'opinion de l'officier français, opinion qui serait susceptible d'une discussion sérieuse.

» les Russes eussent pris le soin de faire en- » sevelir dans de vastes fosses et recouvrir » de chaux les cadavres des hommes et des » chevaux ; cette précaution ne put, malgré les » rigueurs de l'hiver, préserver la Lithuanie » d'une épidémie mortelle. — Ajoutez à cela le » froid, qui sévissait avec tant de violence, que » les opérations de l'armée russe elle-même en » furent interrompues, et que le général Ku- » tusov se vit obligé de suspendre la marche » de ses troupes. »

Au reste, tous les autres détails qu'il me donna, particulièrement sur l'occupation et la retraite de Moskou, étaient parfaitement d'accord avec ceux que nous avons consignés dans les chapitres précédens.

Je devais éprouver dans cette journée les sensations les plus variées, comme aussi j'étais destiné aux rencontres les plus imprévues. Nous étions, l'officier et moi, chez un changeur du bazar, où mon nouvel ami désirait se défaire de quelques pièces d'or pour des assignats de la banque russe, lorsque les sons d'un violon, qui se faisait entendre dans l'éloignement, vinrent

distraire l'attention que je prêtais à notre petite opération financière et émouvoir délicieusement mon ame. Debout, le corps penché, l'oreille attentive, la main droite levée, comme pour imposer silence au changeur qui voulait parler, et immobile comme une statue, je cherchais à recueillir ces sons lointains.... Je me croyais encore une fois sous l'empire d'un songe, sous la puissance d'un charme trompeur.... « — Entendez-vous, me dit l'officier, en me tirant par le bras; « entendez- » vous?... C'est une contre-danse française... »

Il ne fallait pas moins que ce témoignage de mon nouvel ami, homme très positif et très peu accessible aux illusions, pour me donner la certitude que j'étais bien éveillé, et que cette musique n'était pas un songe.

Pour le coup, j'oubliai complétement que j'étais prisonnier et sur une terre étrangère. Je hâtai l'échange des monnaies, et entraînai précipitamment mon compatriote du côté d'où partaient les sons qui m'avaient tant ému. Nous fûmes conduits vers la maison d'un traiteur russe, et nous trouvâmes, dans une vaste salle, un nombre considérable de militaires français. Là, ces pauvres

prisonniers cherchaient à s'étourdir par un instant de plaisir sur les souffrances d'une longue captivité. Pour moi, j'étais si heureux de retrouver dans un cabaret, au cœur de la Russie, la contredanse française, que je ne pus m'empêcher d'inviter à dîner le ménétrier, et je crus n'acquitter que faiblement ma dette de reconnaissance envers l'artiste qui m'avait procuré de si douces émotions. — Combien le souvenir de cet instant m'a fait mieux sentir, depuis, tout ce qu'il y a de puissance dans les accords, dans les chants qui rappellent la patrie absente!... J'ai compris l'émotion et l'entraînement de ces soldats suisses et écossais, jadis au service de France, auxquels les airs nationaux faisaient perdre la tête, au point de déserter en foule pour aller revoir leurs montagnes!

Le soir, je retournai trouver mes paquets à l'auberge allemande, et plus heureux que je ne l'avais été depuis douze ans, je cédai à un sommeil délicieux. — J'avais passé ma journée en France!...

Le lendemain, je quittai l'auberge pour aller m'installer chez un de nos exilés qui m'avait of-

fert de partager son logement et sa table, offre que je n'acceptai qu'à la condition de partager aussi les frais. Mais quelque économie qu'apportât d'ailleurs la ménagère, la dépense surpassant mes moyens pécuniaires, je dus quitter mon hôte, quoiqu'à regret, et transporter mon petit bagage chez un marchand allemand, où je pris une très modeste pension.

Une circonstance, fort légère en elle-même, m'attira, de la part du Russe, propriétaire de la maison, une estime toute particulière. Des popes, portant l'extrême-onction à un moribond, étant venus à passer au moment où j'allais entrer à mon logement, je me découvris très respectueusement. Cette action causa une vive surprise au propriétaire de la maison, ainsi qu'à ses gens. « Eh » quoi ! s'écrièrent-ils presque tous à la fois, » vous n'êtes donc pas païen [1] ? — Non, répon- » dis-je ; les Français professent la même reli- » gion que les Russes. » — Ces braves gens

[1] On sait que le gouvernement russe, spéculant sur le fanatisme des populations, insinuait sans cesse, dans ses proclamations, que les Français étaient des hérétiques.

furent tirés de leur doute que lorsqu'ils me virent faire le signe de la croix. Cet incident, comme on le voit fort léger, me valut pourtant l'amitié du maître, le respect des esclaves et la bienveillance de toutes les femmes de la maison.

Habitué depuis long-temps à la société de mes compagnons et à l'intimité de nos chambrées de Makariev, l'espèce d'isolement auquel je venais de me trouver subitement livré redoubla le profond chagrin que me causait la constante ignorance dans laquelle j'étais sur la destinée des miens. Une nouvelle affliction vint se joindre à tant d'autres afflictions. Je me vis enlever mon meilleur, mon dernier, mon plus fidèle ami; celui qui m'avait suivi dans le cours de mes longs malheurs, jusque sous les verroux de ma prison : je veux parler de mon pauvre chien.

Il me fut dérobé par un Juif, marchand forain, qui se rendait à Arzamas. Cette perte me fut douloureuse au delà de toute expression.

C'est à peu près à cette époque que d'heureuses circonstances me lièrent d'une étroite amitié avec M. Lejeal, mon voisin, et professeur à l'académie de Nijnei; honnête Liégeois, rempli des plus

exquises qualités du cœur, et vers lequel une attachante sympathie m'attirait. Je trouvai, dans cette liaison, une diversion utile à mes chagrins et à mes ennuis. J'ai connu peu d'hommes qui réunissent à un degré aussi éminent les vertus et les lumières. Son humanité et sa bienfaisance lui avaient concilié l'estime et le respect des malheureux prisonniers, dont il était la providence. Il possédait, à un égal degré toutes les bonnes qualités, et je ne sache guère que sa modestie qui les surpassât toutes. Puisse cet hommage rendu à sa mémoire et à ses nobles vertus arriver jusqu'à sa famille, et témoigner de la reconnaissance de son vieil ami de Nijneï!

Plus d'une année s'était écoulée depuis que les Français avaient quitté le territoire russe, et cependant nos prisonniers n'en étaient pas mieux traités. On continuait à les promener de gouvernement en gouvernement, presque nus, dépourvus de toute ressource, et par un hiver non moins rigoureux que les précédens. A peine la moitié de ces malheureux arrivait à destination; les uns mouraient de froid sur les routes, et les autres, qu'une dérisoire humanité

recueillait dans les hospices, y succombaient privés de tout secours, par suite des concussions ordinaires des employés russes. On fit ou on feignit de faire une enquête à l'hôpital de Nijneï; mais ces extorsions n'en demeurèrent pas moins impunies, et les malades continuèrent, comme par le passé, à être victimes de ces méprisables exactions.

Ni le rang ni le mérite des prisonniers ne les mettaient à l'abri des plus insultans mépris. Le général Vandamme lui-même, dont le passage à Nijneï nous apprit le triste sort, eut à essuyer, à Moskou, une série d'humiliations, qui tournèrent à la honte de Rostopchin. — Invité à la table du gouverneur, qui était bien aise de faire parade d'un tel prisonnier, il y fut honteusement insulté par les convives, et par l'hôte lui-même. Cet excès de lâcheté indigna tellement le général français, qu'il se leva d'un air terrible, et quitta l'assemblée en jetant un défi, que pas un des assistans ne se sentit la force de relever[1]. Pour Ros-

[1] Cette insulte, que releva si noblement le général Vandamme, ne fut pas la seule qu'il eut à subir durant sa captivité. — Après la malheureuse affaire de Kulm, où sa

topchin, il n'y répondit pas autrement qu'en donnant ordre qu'on lui fît continuer sa route.

L'humanité de l'Empereur Alexandre vint enfin au secours des prisonniers. Par ses ordres, les officiers reçurent chacun une somme de cent roubles pour être employée à leur habillement. Mais, il faut le dire pourtant, cette générosité ne tarissait pas entièrement la source de leurs maux : les bienfaits qui tombaient de la main du souverain ne suspendaient pas les

division, accablée par des forces supérieures, fut cernée et lui-même fait prisonnier, on le conduisit à Lahn, sous une escorte russe. Lorsqu'il y arriva, le général Moreau, blessé mortellement à la bataille de Dresde, était à l'agonie. Aigris, sans doute, par la douleur de cette perte irréparable pour les Alliés, plusieurs officiers du grand état-major russe oublièrent les égards que l'on doit à la valeur malheureuse. Le général Vandamme fut, un instant, l'objet d'indignes injures ; le grand-duc Constantin osa même lui faire ôter son épée. L'Empereur Alexandre, qui savait mieux apprécier le courage, la lui fit rendre sur-le-champ. Le général français fut ensuite transféré à Moskou, et de là à Wiatka, au nord de Kazan. — La paix de 1814 le ramena en France, où il arriva le 1er septembre de la même année.

indignes traitemens que les agens du pouvoir leur faisaient subir en son nom. Les exils en Sibérie continuaient toujours, et les malheureux prisonniers, abandonnés à la discrétion d'une autorité mal intentionnée, étaient sans cesse placés sous le coup de l'arbitraire le plus révoltant.

Toutes ces violations du droit des gens devaient cependant avoir un terme : une protection éclatante, inespérée du gouvernement russe vint enfin en aide aux prisonniers de guerre, et ne contribua pas peu à opérer de notables changemens, tant dans l'esprit de la population que dans le mauvais-vouloir des agens du pouvoir. Un rescrit de l'Empereur fixa, en faveur des

Le lieutenant-général Vandamme (Dominique-Joseph) naquit à Cassel, département du Nord, le 5 novembre 1771. Il embrassa fort jeune la carrière des armes, et figura avec distinction dans presque toutes les campagnes de la République et de l'Empire. — Il est mort, dans sa ville natale, le 15 juillet 1830.

Sa brillante valeur, ses disgrâces, résultat de son indomptable caractère, les accusations dont il a été l'objet, et jusqu'à ces agitations politiques auxquelles il fut mêlé, et dont il finit par être la victime ; tout, dans la vie de ce général, prête à un examen du plus haut intérêt.

officiers, une allocation de cinquante kopecks, ou un demi-rouble par jour, pour leur nourriture. Il y avait presque de la munificence dans ce secours, car, au moyen de petites associations partielles, les prisonniers trouvèrent le moyen de vivre à très bon compte, dans un pays qui offre d'ailleurs d'abondantes ressources.

Les soldats ne recevaient que dix kopecks par jour; mais, au moyen d'associations semblables à celles de leurs officiers, il leur était facile de vivre. Leur ingénieuse habileté à fabriquer des bagues en crin, divers ouvrages en paille, et mille autres babioles qu'ils vendaient aux paysans, leur créaient, en outre, des moyens d'étendre un peu leurs dépenses et quelquefois même de faire quelques petites épargnes. Je me rappelle à ce sujet un fait, que je citerai d'autant plus volontiers, que c'est pour moi une occasion de consacrer quelques lignes de souvenir à un brave soldat dont le dévouement me fut plus d'une fois utile.

Bien que, depuis deux ans, j'usasse de la plus stricte économie, et que je me fusse successivement imposé les plus dures privations, j'avais vu arriver la fin de mes cinquante ducats. Obligé de

m'en défaire, pendant ma captivité à Makariév, il me fallut subir, sur l'échange, une perte à laquelle ma triste position me rendit encore plus sensible. Mon couvert et ma timbale d'argent avaient été vendus; enfin, toutes mes réclamations auprès du comte Tolstoy, gouverneur de Kazan, auquel j'avais autrefois prêté trois mille roubles pour équiper son fils, n'avaient amené aucun résultat favorable. Dans cette situation embarrassante, je me vis obligé de remercier et de congédier un militaire qui venait, tous les matins, me rendre quelques petits services.

« — Mon cher Martin, lui dis-je, c'est avec » regret que je me vois contraint de renoncer à » vos soins obligeans; l'épuisement de mes fonds » ne me permettant pas de les récompenser, je » ne puis les recevoir plus long-temps. » — Je lui présentai en même temps deux roubles d'argent, tout ce qui me restait en numéraire. — « — Vous moquez-vous? répliqua Martin; et » me prenez-vous pour un Cosaque?... Moi, » vous dépouiller du peu qui vous reste!... » Reprenez vos deux roubles; cela ne m'empê- » chera pas de venir faire, tous les matins, ma be-

» sogne ordinaire. Tenez, ajouta-t-il, moitié
» riant et en portant la main à sa poche, tenez, *ma-*
» *riez-moi* ces deux roubles aux vôtres, et puis...
» quand il n'y en aura plus, il y en aura en-
» core... » A ces mots, il jeta deux pièces de monnaie sur la table et disparut.

Le lendemain, Martin vint chez moi selon sa coutume. « — Mon cher Martin, lui dis-je tout
» joyeux, vous ne vous ferez plus maintenant un
» scrupule de me dépouiller comme un Cosaque;
» votre argent m'a porté bonheur; je vous le
» rends et vous souhaite à mon tour qu'il fructifie
» dans vos mains, comme il a fructifié dans les
» miennes. » — Il s'en fallut peu que Martin ne se fâchât et ne m'accusât de fierté. Je vis à son air qu'il n'était nullement convaincu de ce que je lui disais, et j'eus toutes les peines du monde à lui persuader que je n'avais plus besoin de l'argent qu'il m'avait prêté. Je lui montrai une somme de cent roubles, et néanmoins il ne me fut pas facile de lui faire reprendre ses deux roubles et une légère gratification.

Il faut instruire le lecteur de ce petit changement de fortune, que je devais à un nouveau

trait de bonté. C'était un de ces heureux coups du sort, un de ces *hasards* prospères qu'une main amie s'était plu à ménager tout exprès pour moi, et à mon insu.

Le lendemain du jour où Martin m'avait si généreusement offert ses épargnes, je fus surpris d'une étrange façon, lorsqu'en faisant mon lit je trouvai, sous mon oreiller, quatre billets de vingt-cinq roubles chacun... Je me mis l'esprit à la torture pour rechercher l'auteur d'un procédé si délicat. Assurément ce n'était pas Martin, non pas que moralement il n'en fût très capable; mais comment le supposer possesseur d'une semblable somme? — Un de nos exilés, vieillard presque caduc, que cinquante ans de séjour en Russie et ses infirmités n'avaient pu soustraire à la proscription de Rostopchin, M. Gillet, était venu me voir; mais il était du nombre de ceux que nous soulagions. Je ne pus néanmoins m'empêcher de céder à des doutes, et à tout hasard je me rendis chez lui. Après plusieurs réponses évasives, j'eus la certitude que c'était à lui que j'étais redevable de mes

CHAPITRE XX.

Irrésolution. — Théâtre de Séraphin. — Cicéri. — M. de Krukov. — Sa visite. — Commencement de crédit. — Réception. — Retour d'un ami. — Le portrait. — Mon installation chez le vice-gouverneur. — Le prince Tcherkasky. — Délicatesse de mon hôte. — Le prince d'Adianov.

Notre dénomination d'exilés, la crainte surtout de déplaire à Rostopchin éloignaient de nous la noblesse de Nijneï, et cet éloignement ne lais-

sait pas que d'être très préjudiciable aux prisonniers. En effet, il ne nous privait pas seulement des ressources que nous aurions pu trouver auprès des nobles, en mettant à leur service divers talens que nous pouvions avoir, mais encore il déterminait cette classe, qui a coutume de régler sa conduite sur celle des seigneurs, à une complète scission avec nous. Nous étions de véritables parias au sein de la population de Nijneï-Novogorod.

Cependant, si la grande majorité de la noblesse nous était contraire, il se trouva, par exception, quelques personnes, aussi éminentes par leur rang que par leurs lumières, qui ne dédaignèrent point d'entretenir avec quelques uns de nous des relations courtoises et pleines de bienveillance. De ce nombre était M. de Krukov, vice-gouverneur de la ville, et dont, au rebours de son supérieur, le gouverneur en chef, l'éloge mérité était dans toutes les bouches. Si sa réputation d'homme de bien m'avait porté à l'estimer sans le connaître, je ne pus m'empêcher, en l'approchant, de l'aimer et d'admirer ses vertus. C'est dans le commerce de la vie privée qu'il faut

juger les hommes, et c'est là aussi, comme on va le voir, que je fus à même d'apprécier la belle ame de M. de Krukov.

Inquiet sur la durée d'un exil indéterminé, je commençai à concevoir pour l'avenir des craintes d'autant plus fondées, que, privé de tout moyen de me créer des ressources, je voyais mes cent roubles diminuer de jour en jour. J'avisai à parer au dénuement dont je me voyais menacé; et, sans plus tarder, je me mis en quête d'une place de précepteur. Mais toutes mes sollicitations et démarches furent sans résultat, par les motifs que nous avons exposés au commencement de ce chapitre. Je résolus alors de tenter les chances d'une petite industrie fort innocente, et, convaincu que la plupart des hommes préfèrent l'agréable à l'utile, je me décidai à les amuser, puisque je ne pouvais les instruire.

Camarade d'enfance de Cicéri, et tous deux autrefois grands amateurs du spectacle de Séraphin, nous en imitions heureusement les petites merveilles, dans nos récréations enfantines. Ce sont ces jeux du premier âge qui décidèrent le goût de Cicéri pour la peinture, car ses parens le destinaient

originairement à la musique, pour laquelle il montrait aussi les plus grandes dispositions. — J'imaginai donc de reproduire les feux arabesques de Séraphin, non pour les montrer publiquement, mais pour les dédier à M. de Krukov. Je savais que le vice-gouverneur, qui possédait un très joli cabinet de physique et d'histoire naturelle, était, de plus, grand amateur de curiosités; or, mes feux arabesques en devenaient une dans la capitale de l'ancienne Tartarie mordouane. J'apportai les soins les plus attentifs et les plus minutieux à mon travail, dont je compliquai le mécanisme au moyen de sabliers, qui imprimaient un mouvement de rotation, en sens inverse, aux deux roues à jours qui font briller ces feux. Je composai moi-même les dessins des seize tableaux qui décoraient cette galerie, savoir : quatre re-[illegible], quatre pièces d'eau, et autant de pièces d'architecture et de portraits.

J'avais résolu d'offrir mon petit [illegible] à M. de Krukov pour sa fête. La veille [illegible] [illegible] [illegible]

J'étais encore occupé à revoir mon œuvre, lorsque, la porte de ma petite chambre s'ouvrant tout à coup, M. de Krukov parut, accompagné d'un autre seigneur, M. Oulianin. Le vice-gouverneur, en entrant, me témoigna, avec une affabilité vraiment touchante, combien il était sensible à l'intention qui m'avait fait entreprendre ce travail. Il me remercia à plusieurs reprises, et manifesta le plus vif désir de voir d'abord les tableaux. Je lui objectai que ce serait détruire l'effet d'une surprise, et il n'insista pas plus long-temps.

Il voulut absolument m'avoir à dîner chez lui le jour même, bien que je prétextasse des soins indispensables à donner à l'entier achèvement de mon œuvre; il ne me quitta qu'après m'avoir fait promettre formellement que je me rendrais à son invitation. Je le reconduisis jusqu'à sa voiture; mais avant de nous séparer, il me serra affectueusement la main. Cette bienveillante familiarité était, eu égard aux circonstances, une distinction qui ne pouvait échapper aux yeux de la foule, accourue par curiosité, ainsi que des habitans de la maison, réunis dans la cour. Elle m'éleva singulièrement, il faut le croire, dans l'esprit de

ces braves gens, car je reçus d'un grand nombre d'entre eux les salutations les plus polies. Ce fut bien autre chose vraiment, lorsqu'à l'heure du dîner, et par une attention délicate de M. de Krukov, un équipage à quatre chevaux vint me prendre pour me conduire à l'hôtel du vice-gouverneur. Je ne fus plus, dès ce moment, *mousié* Armand, tout court; je me trouvai subitement transformé en un personnage considérable, et décoré du titre aristocratique d'*Antone*, *Antonitsch* et même d'*Antonowitsh* [1]. A quoi

[1] Ainsi que nous avons eu l'occasion de le dire déjà, le mot de *mousié*, dont les Russes nous apostrophaient quelquefois, n'était jamais employé qu'en signe de mépris à notre égard; c'est une altération de *monsieur* en Français.

Il est d'usage en Russie de donner les titres de *gospodine*, *soudari et barine* aux personnes que l'on ne connaît pas. Ces termes répondent à ceux de *seigneur*, *signor*, *caballero*, *gentelman*, etc., que l'on retrouve chez les peuples de l'Europe occidentale. — Les domestiques russes seuls sont appelés par leur nom de famille; c'est donc un manque de déférence d'être interpellé ainsi. — Le nom de baptême de votre père doit toujours suivre le vôtre. Par exemple, votre nom est *Basile* et celui de

tient la grandeur !.... Eh bien ! je dois le confesser, il y avait dans cet empressement, dans ces marques de respect, quelque chose qui chatouillait ma vanité. Pauvre et ayant eu beaucoup à souffrir des dédains insultans d'un peuple ennemi, il me semblait que je venais d'acquérir tout à coup une supériorité marquée; je me plaisais naïvement dans cette élévation fortuite, et dont je n'étais redevable qu'à l'excellent M. de Krukov. Si c'est là un travers, je ne prétends pas m'en défendre; que d'hommes à ma place eussent également succombé à la tentation!.... C'est qu'en vérité, après les suggestions de l'intérêt personnel, celles contre lesquelles nous soyons le moins en garde sont assurément les suggestions de l'amour-propre.

Je trouvai chez M. de Krukov une famille non moins aimable et affable que son chef. Madame de Krukov, quoique anglaise et élevée en Russie,

votre père est *Alexandre*; on ne saurait vous désigner alors que par ceux de *Basile-Alexandritsch*. — *Alexandrovitsch* est encore plus respectueux; c'est à dire : BASILE, FILS D'ALEXANDRE.

de douze pieds de hauteur. La joie que j'éprouvai, en retrouvant d'une manière aussi inattendue un ami que je croyais perdu pour toujours, fut inexprimable.

Le lendemain, vers le soir, la voiture de M. de Krukov vint me prendre de nouveau. J'emportai avec moi mon petit théâtre et le disposai pendant le dîner, ayant fait agréer à mes hôtes mes excuses sur l'impossibilité où j'étais de me mettre à table, en raison des préparatifs que j'avais à faire. Après le dîner, toute la société passa dans un des salons, que j'avais fait arranger de mon mieux en salle de spectacle, et je pus alors me livrer à l'exhibition de mes tableaux. Le succès fut grand et salué par des applaudissemens unanimes; bref, ma représentation n'eut rien à envier aux plus belles représentations dramatiques. C'était plaisir de voir les spectateurs se récrier à la vue de ces merveilles nouvelles pour eux. Les complimens les plus flatteurs circulaient dans l'assemblée et accueillaient chacun de mes tableaux. Le portrait de l'Empereur Alexandre, que sa belle conduite envers les prisonniers français avait inspiré à ma reconnaissance, parut

au milieu des plus bruyantes acclamations. Mais, ce qui étonna davantage, ce fut un portrait fort ressemblant du vice-gouverneur lui-même ; cette surprise produisit un effet prodigieux. Je dois dire comment je m'étais procuré un modèle.

Mon projet arrêté, j'avais lié connaissance avec le valet de chambre de M. de Krukov, qui, sous prétexte de faire mettre une glace au cadre, enleva le portrait et me l'apporta pour en prendre promptement une copie. M. de Krukov ne se doutait pas que c'était à l'infidélité, d'ailleurs fort innocente, de son valet de chambre que je devais d'avoir aussi bien réussi à saisir la ressemblance. Enfin le succès de mon œuvre fut si complet, qu'il me fallut, à la demande générale, recommencer ma représentation jusqu'à trois fois.

Le spectacle était à peine terminé, que, suivi de quelques uns de ses convives, le vice-gouverneur accourut me remercier et m'inviter à venir recevoir les félicitations de toute sa société. Je demandai la permission de passer mon habit que j'avais quitté pour diriger plus librement ma mécanique; mais ce fut en vain. On m'entraîna, en manches de chemise, dans une vaste galerie,

où je me trouvai au milieu de deux cents personnes. Je m'excusai le mieux que je pus de la douce violence qui m'était faite. Cette fois, je ne pus me dispenser de prendre part au repas et à la fête qui suivit.

De ce jour, je fus admis chez M. de Krukov en qualité d'ami. Quelques jours après, le gouverneur vint à moi et me dit : « — Mon » cher M. Armand, je désirerais bien vous » posséder entièrement, mais c'est qu'en vérité » je ne sais où vous loger. Cependant nous ver» rons, et, si vous n'êtes pas trop difficile..... (il m'avait rendu visite dans une mansarde)... » nous découvrirons peut-être un petit coin. »

Nous parcourûmes l'hôtel, pour la forme s'entend; car ce petit coin introuvable n'était autre qu'une grande et belle chambre, apprêtée à l'avance, et où il exigea que je m'installasse sur-le-champ. Cet acte de générosité était d'autant plus touchant, qu'en l'exerçant envers un des quarante proscrits par le comte Rostopchin, M. de Krukov s'exposait à encourir la désapprobation de ses concitoyens. J'abandonnai donc mon humble chambrette pour le somptueux hôtel du vice-

gouverneur. Il était temps qu'une main amie vînt à mon secours, car toutes mes ressources allaient bientôt s'épuiser, et la perspective du sort qui m'attendait était affreuse. Je déménageai donc, encore une fois, avec une joie d'autant plus vive, que j'étais en butte, chaque jour davantage, aux propos railleurs du propriétaire de la maison où je logeais. Tous les matins, ce nouvelliste importun venait me relancer jusque dans ma chambre, pour me dire : — « Eh bien ! nous sommes en France..., nous voilà sur la route de Paris..., nous irons à Paris..., nous allons prendre Paris..... »

Ennuyé de la jactance de mon hôte, je lui répondis un jour : « — Quand les Russes prendront Paris, je veux, d'un saut, franchir le » Volga.... » Mais, peu de temps après, le bourreau vint m'inviter à dîner : « — Eh bien! me dit-il, en me montrant un article de journal, « à » quand le tour de force que vous nous avez » promis ?..... »

En effet, la nouvelle de l'entrée des puissances alliées dans Paris fut annoncée par toutes les feuilles publiques, et fêtée par de grandes réjouissances dans toute l'étendue de l'Empire.

Chaque jour, je découvrais quelque nouvelle qualité dans mon noble protecteur, dont les bons procédés se manifestaient jusque dans les moindres choses. Le trait suivant fera juger avec quelle bonté cet excellent homme évitait tout ce qui pouvait blesser en moi l'amour de la patrie.

Un soir, un de ses gens accourut me demander, de sa part, si je voulais accepter une place dans sa loge, au spectacle; je m'empressai de me rendre à sa bienveillante invitation. Mais au moment où j'allai l'aborder, l'air de contrainte et l'embarras du vice-gouverneur me donnèrent à réfléchir. M'imaginant qu'une arrière-pensée l'occupait et qu'il craignait le mauvais effet que produirait ma présence en public avec lui, je cherchai immédiatement un prétexte pour me dispenser de l'accompagner. Nous étions, depuis quelques instans, dans cette gênante situation, lorsque prenant l'initiative : « — M'excuserez-» vous, me dit-il, de vous avoir inconsidérément » invité à venir au spectacle, sans songer qu'on » représente une pièce dans laquelle les Français, » vos compatriotes, sont bien maltraités? »

Je remerciai le vice-gouverneur de cette déli-

catesse; il me tendit la main et me salua avec un regard plein de bonté.

Au milieu des preuves d'intérêt qui m'étaient données par la famille de M. de Krukov, le prince Tcherkasky, seul, persistait dans son système de circonspection et de réserve, lorsqu'un incident vint apporter un changement total dans ses sentimens à mon égard.

Un matin, en me mettant à la fenêtre de mon appartement, je l'aperçus au balcon au dessous, causant avec un officier russe que ses blessures obligeaient à s'appuyer sur des béquilles. Je saluai le prince poliment, et comme à l'ordinaire il me rendit froidement mon salut; mais son mouvement fit lever la tête à l'officier, qui s'écria, en me voyant : — « *Ah! Loubeznick!* » (mon ami!)..... Et soudain, moi de descendre les escaliers quatre à quatre, et l'officier blessé de faire la moitié du chemin, à l'aide de ses béquilles; nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre..... L'officier n'était autre que le prince d'Adianov, avec lequel j'étais lié depuis plusieurs années. Cette reconnaissance spontanée, les témoignages d'amitié que me prodigua l'offi-

cier, les nouvelles empressées que nous nous demandâmes réciproquement de nos amis; tout contribua à donner de moi une opinion plus favorable au gendre de M. de Krukov. Depuis, le prince Tcherkasky ne cessa jamais de me donner des marques d'un attachement plein de franchise. Pour M. de Krukov, si cette rencontre n'ajouta pas à l'estime qu'il me portait déjà, elle le convainquit, du moins, que je jouissais de quelque considération à Moskou, et que je n'étais pas indigne de sa bienveillance.

Le malheur, fatigué de me poursuivre, semblait enfin faire place à des jours meilleurs. Depuis notre départ de Makariév, je voyais en effet s'adoucir peu à peu la rigueur de mon sort. Ne conservant plus qu'une seule, quoique bien vive inquiétude, je vivais presque heureux au sein d'une famille hospitalière, lorsqu'après deux ans de regrets et d'inutiles recherches un bonheur imprévu mit le comble à ma joie. Je reçus la nouvelle inattendue que le ciel avait, au milieu du grand drame qui venait de se jouer, protégé les jours de ma femme et de mon enfant.

CHAPITRE XXI.

Les dames russes. — Récit de la retraite de Moskou : Départ. — Fausse alerte. — Malojaroslawetz. — Le colonel Belami. — Le maréchal Ney. — Champ de bataille de la Moskwa. — Une malheureuse mère. — Le général Laborde. — Le duc de Trévise. — Le comte de Turenne.

La lettre de Saint-Pétersbourg, qui m'annonçait cette consolante nouvelle, ne m'était point arrivée directement. Il avait fallu plus d'un ingénieux

détour et un véritable dévouement pour tromper la vigilance du gouvernement impérial. Adressée d'abord à une dame de Moskou, cette lettre était ensuite parvenue à Nijneï-Novogorod sous le couvert d'une autre dame, et c'était des mains de cette dernière que je l'avais reçue. Trois femmes russes, en y comprenant celle qui m'écrivait de Saint-Pétersbourg, s'étaient donc entendues pour cette généreuse action. Sensibles et courageuses, elles avaient bravé les peines auxquelles les exposait ce dangereux subterfuge, pour donner à un père, à un époux malheureux, la plus douce consolation qu'il pût éprouver dans son infortune. — Nous devons le proclamer hautement, pendant toute cette fatale campagne de Moskou, les dames russes se montrèrent, en général, à la hauteur de la mission que la providence semble avoir confiée à leur sexe sur cette terre : anges de paix et de consolation, elles séchèrent bien des larmes, et plus d'un captif leur dut l'adoucissement de ses maux. Au moment dont nous parlons, c'était encore vers elles que se tournaient toutes nos espérances; ces dames seules pouvaient favoriser cette correspondance clan-

destine qui était devenue l'unique ressource des prisonniers. Les peines les plus sévères les attendaient pourtant, ainsi que nous, si, malgré la défense qui en avait été faite, nos relations écrites avaient été découvertes; mais leur courageuse humanité ne recula devant aucune crainte, devant aucun genre de dévouement.

La lettre que je reçus de Saint-Pétersbourg ne contenait d'ailleurs aucun détail. Mon obligeante correspondante m'annonçait qu'ayant appris positivement l'existence de ma famille réfugiée à Vilna, elle s'empressait de m'en donner connaissance, en même temps qu'elle informait ma femme du lieu de ma résidence actuelle. — Je lui répondis par la même voie, et en toute hâte, comme on peut l'imaginer; mais ce que l'on ne saurait comprendre également, sans les avoir éprouvés, ce sont les tourmens de mon impatience, en attendant les effets si lents de cette correspondance par ricochets. Malgré les assurances positives que j'avais reçues, je doutais encore de mon bonheur, lorsqu'une lettre de ma femme elle-même, à laquelle était joint le récit circonstan-

» Le duc de Trévise, protecteur de notre famille dans l'infortune, comme il l'avait été à Hanovre, en 1804, au temps de sa prospérité, m'offrit une place dans ses équipages.— « Je ne dois » cependant pas vous cacher, madame, ajouta-» t-il, que mes ordres sont précis; je dois défen-» dre la ville jusqu'à une époque fixée, et faire » sauter le Kremlin en me retirant... » Je remerciai le général de ses bonnes intentions; seule, peut-être eussé-je accepté, mais chargée de mon enfant, je n'osai courir de semblables chances.

» A la nouvelle du départ, M. Petit, à la famille duquel j'avais attaché mon sort depuis l'incendie, se hâta d'acheter trois cognas [1], qu'il se procura à prix d'or et avec beaucoup de peine.

[1] Chevaux russes de petite taille, mais pleins d'ardeur. On les attelle triangulairement, c'est à dire que la rangée diminue graduellement, à mesure qu'elle s'éloigne de la voiture. Leur nombre est proportionné au chargement. Il n'est pas rare d'en voir quinze ou vingt, ainsi attelés, à une lourde berline, qu'ils traînent pendant toute une poste de huit ou dix lieues, franchissant les descentes comme les montées, toujours au galop.

Les ayant attelés à une calèche de voyage, nous montâmes, sa femme, moi et nos deux enfans, dans la voiture, et lui, en guise de cocher, sur le siége; c'est ainsi que nous suivîmes le corps d'armée du maréchal Ney, qui formait l'arrière-garde. — Le même jour, à cinq heures du soir, nous nous trouvions à peine éloignés de six werstes de Moskou; tant la route était encombrée de voitures, de fugitifs et d'étrangers. Comme nous, ils croyaient fuir la mort, et presque tous, hélas! ils couraient au devant d'elle!...

» Cette marche, cette fuite plutôt, présentait l'aspect le plus bizarre. Beaucoup de généraux, qui s'étaient jusqu'alors contentés d'une seule voiture, en emmenaient plusieurs, tandis qu'un grand nombre d'officiers qui n'en avaient point, en arrivant à Moskou, s'en étaient procuré. — Les cantinières, au lieu des vivres, transportaient des effets pillés. Les équipages particuliers, aussi bien que les fourgons d'artillerie, des vivres et des ambulances, regorgeaient des dépouilles de l'ancienne capitale moskovite. Le cavalier en chargeait son cheval; le fantassin, victime de son avidité, ployait sous le poids de son sac; et, chose

incroyable ! je vis des soldats poussant devant eux des brouettes chargées d'objets précieux. Les insensés ! ils entreprenaient un voyage de huit cents lieues, traînant, sur des voitures à bras, d'inutiles richesses, et tout cela au milieu des périls et des fatigues inséparables de cette retraite ! Comment qualifier un pareil aveuglement ?

» Nous bivouaquâmes avec l'armée sur la vieille route de Kalouga. Le hasard nous avait placés auprès des équipages d'un général, que je vis écumant lui-même son pot-au-feu. Ses regards s'étant dirigés vers moi, au moment où j'allaitais mon fils en versant des larmes, il me fit offrir un bouillon par son frère. « — Acceptez, madame, me dit poliment ce dernier, tandis que nous sommes encore en mesure de vous inviter; vous n'en aurez pas toujours autant avec nous !... » Son pronostic ne se réalisa que trop, hélas ! et ce fut bien souvent assise sur des monceaux de corps humains, que je dus me contenter, pendant la retraite, d'un peu de chair de cheval grillée......

» Au moment où je m'apprêtais à profiter de l'offre de ce fortifiant, si nécessaire pour relever

mes forces épuisées, une clameur, qui s'éleva sur les derrières du bivouac, vint porter l'effroi au fond de mon âme. Des traîneurs arrivaient tout essoufflés de Moskou, en criant : « — Garde à vous! voilà les Russes! » Soudain l'alarme devient générale, et le bivouac ne présente plus qu'une déplorable confusion. — Ceux-ci fuient à pied, ceux-là à cheval ; quelques autres regagnent précipitamment leur voiture. Je voulus également rejoindre la nôtre ; mais elle avait disparu!

» Au risque d'être renversée au milieu de cette multitude épouvantée, ou écrasée sous les roues de ces équipages qui s'entrechoquaient sur la route, je me précipite comme les autres, emportant avec moi le seul bien qui me restât, mon enfant! La calèche ayant disparu avec le peu que je possédais, je me trouvais ainsi, à la suite d'une armée en retraite, sans ressources, avec les misérables vêtements qui me couvraient, privée de tout appui et de toute protection. Mais la vue de mon fils, que je serrais contre mon sein, semblait élever mon courage, en proportion des périls qui m'environnaient : il fallait un miracle pour me sauver, le ciel daigna l'accomplir en ma faveur.

» A quelque distance de là, la Providence m'envoya ce même général, dont je viens de parler, et son frère. — Combien je regrette de n'avoir pu savoir leur nom! — Émus de compassion à la vue de ma détresse, ils voulurent bien m'accorder une place dans leur voiture, jusqu'à ce que j'eusse retrouvé la mienne. Nous marchâmes toute la nuit. J'espérais à tout instant rejoindre la famille Petit; mais, ni le lendemain, ni pendant le reste de la retraite, je n'entendis plus parler d'elle.

» Nous étions en route depuis quelques jours à peine, que déjà la présence d'une étrangère était devenue à charge à mes deux compagnons de voyage.

» Je les gênais visiblement, en effet, non pas précisément à cause de la place que j'occupais dans leur voiture, bien qu'elle ne m'eût été offerte que temporairement; mais parce que je n'étais là pour eux qu'une bouche parasite, et déjà la difficulté de se ravitailler mettait l'égoïsme à l'ordre du jour! — La retraite commençait; qu'allions-nous devenir plus tard!

» Ne voulant donc point abuser plus long-

temps de la complaisante obligeance de ces messieurs, je les priai de me faire conduire vers M. le comte de Turenne, auprès duquel je savais ma belle-sœur réfugiée, et où j'espérais être plus en sûreté qu'à l'arrière-garde. — Le général se rendit facilement à mes vœux, et, me faisant placer sur une charrette, je partis escortée d'un soldat d'ordonnance et d'un gendarme à cheval. Mais, après deux heures de marche, quelle fut ma douleur en ne retrouvant qu'une solitude complète à l'endroit qu'occupait précédemment le quartier-général de l'Empereur. Napoléon venait de se porter en avant vers Malojaroslawetz. — Nous nous hâtâmes de rétrograder vers le point de notre départ, où nous rejoignîmes le général, qui n'avait pas abandonné la position où nous l'avions laissé. Avec quels transports de joie je reconnus de loin les aigles et les uniformes de l'arrière-garde! La vue du redoutable attirail de la guerre qui, en d'autres momens, m'eût épouvantée, ne me causait plus alors qu'une joie instinctive. — Là se trouvaient toutes mes espérances de salut.

» Quoique peu satisfait intérieurement, sans

doute, de mon retour auprès de lui, le général fut cependant assez humain pour ne pas me repousser. — Mais, dans cette même journée, m'abordant avec une physionomie où la froideur avait fait place à l'empressement, il m'annonça qu'il avait trouvé une occasion qui me permettrait de voyager beaucoup plus commodément qu'avec lui. « — Le colonel Belami, me dit-il, » veut bien se charger de vous; il a un coupé, » un cocher, un domestique et des provisions; » vous ne sauriez mieux faire que d'accepter son » offre.... » Je remerciai doublement le général du secours généreux qu'il m'avait accordé et de celui qu'il me procurait encore, et me rendis auprès du colonel.

» M. Belami était d'origine italienne; il me reçut assez bien et me recommanda à son domestique, jeune garçon âgé de quinze ans.

» Le 24 octobre, du lieu où nous étions campés sur les derrières de l'armée, nous entendîmes le canon, qui ne cessa de gronder depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit. Continuellement sur le qui-vive, et attendant à chaque moment des ordres de marche, nous aperçûmes bientôt Malojarosla-

wetz tout en flammes. « — Il n'y a pas de dan-
» ger, disaient les soldats autour de nous, c'est
» le prince Eugène qui est là avec le quatrième
» corps...... » Il fallait que la confiance dans le vice-roi fût bien grande, puisque, bien qu'il luttât contre des forces décuples des siennes, on ne paraissait pas douter de l'issue du combat.

» En effet, le soir, nous entrâmes dans la ville, que les deux armées s'étaient disputée tout le jour avec acharnement. Quel tableau pour une femme paisible et à peine échappée aux tranquilles occupations de son ménage !..... Ici des rues entièrement dévorées par l'incendie; là des morts, des mourans, des ambulances avec leurs cris déchirans, et le tableau de leurs cruelles douleurs. C'est au milieu de ces horreurs que notre voiture dut se frayer un sanglant chemin, écrasant et foulant non seulement les cadavres, mais encore les mourans, dont les roues redoublaient ou terminaient les souffrances !...

» Nous étions installés, depuis quelques instans, au milieu des débris d'une masure encore fumante, lorsque le colonel Belami accourut ordonner à ses gens de recharger au plus vite les

bagages, et de se tenir prêts à partir au premier signal. Quoique fatiguée d'une longue marche que j'avais faite à pied, pour alléger les équipages, il ne me fut pas permis de reposer. — Avant la pointe du jour, le colonel vint donner l'ordre de se mettre en route; mais comme je m'apprêtais à monter en voiture : « — Madame, me dit-» il, je suis désespéré....; mes chevaux sont » trop fatigués pour que je puisse vous conduire » plus loin..... Je ne vous cacherai pas que nous » sommes dans une fâcheuse position.... L'Em-» pereur est attendu ici au point du jour. — » Vous avez des connaissances au quartier-géné-» ral; elles vous secourront sans doute, et vous » y serez d'ailleurs moins exposée qu'avec nous, » qui allons rétrograder... »

» Atterrée par ces paroles auxquelles ma langue glacée ne me permit pas de répondre, je m'éloignai en sanglotant et emportant mon fils dans mes bras. — J'errais, depuis quelques instans, au milieu de cette malheureuse ville, qui m'offrait à chaque pas l'image de la destruction et de la mort, lorsqu'un officier-général, un sauveur vint me prêter l'appui que tout le monde me refu-

sait : « — Qui êtes-vous, et quelle est la cause » de vos larmes? » me dit celui-ci avec douceur, en m'arrêtant par le bras. « — Je vais trouver » l'Empereur, répondis-je avec une sorte d'é» garement; je vais lui dire que le colonel me » chasse, m'abandonne à la fureur des Russes, » qui me tueront moi et mon pauvre enfant : » Napoléon est époux et père; il aura encore » compassion de moi..... — Mais quel est le » colonel dont vous parlez, madame? — Du » colonel Belami. »

« — Le colonel Belami! oh! cela est indigne! » s'écria le maréchal Ney; car c'était lui que le ciel m'avait envoyé.....

» Le maréchal ayant fait appeler le colonel italien, celui-ci lui apprit qui j'étais, et quels étaient les motifs qui l'obligeaient à m'abandonner.

» Outré de ces paroles, le maréchal lui répondit avec vivacité : « — Je vous ordonne, mon» sieur, de recueillir cette dame. Quand votre » voiture ne pourra plus être traînée, eh bien! » vous la laisserez et vous mettrez cette pauvre » femme sur un cheval. — Je sais que vous » n'êtes pas galant envers les dames; mais, par

» Dieu ! ce n'est point de la galanterie ; ni » même de la politesse que je vous demande, » c'est de l'humanité pour une mère et son en» fant... » M. Belami s'inclina, et pour toute réponse ordonna de faire avancer sa voiture. Pendant ce temps, le maréchal, m'ayant pris la main, me consolait avec ces paroles affables... : « — Ma» dame, reprenez courage, conservez-vous pour » votre fils ; il sera soldat un jour ; qu'il vienne » me voir alors, et j'aurai soin de lui..... » Il m'aida lui-même à monter en voiture ; et, comme nous partions, il éleva la voix en s'adressant au colonel Belami : « — Monsieur, lui » dit-il, je saurai demain si vous vous êtes ac» quitté de votre devoir [1]... »

[1] Et celui qui parlait ainsi, celui qui, au milieu des horreurs de la guerre, savait allier tant d'humanité à la plus incroyable bravoure ; celui qui, dans cette même retraite, allait devenir le sauveur de l'armée, par une suite de sacrifices héroïques, dont le récit paraîtra fabuleux ; celui-là devait tomber sous des balles françaises ! Quelle fin, après une telle vie ! — Infortuné maréchal ! comment réprimer mon émotion à ces souvenirs ? comment ne pas payer à ta mémoire un éternel tribut de regrets et de larmes ?....

» Le même jour, en rétrogradant sur Borowsk, nous aperçûmes le quartier-général de l'Empereur. Napoléon avait établi son bivouac près du vallon de la Luja; la garde impériale était autour de lui. Le lendemain, nous atteignîmes Mojaisk, et bientôt après nous traversâmes les plaines qui s'étendent au dessous de Borodino. Près de deux mois s'étaient écoulés depuis la bataille qui y avait été livrée, et l'aspect affreux de ces champs de carnage n'avait point changé. Des milliers de cadavres d'hommes et de chevaux gisaient encore sans sépulture, à l'endroit où ils avaient été frappés; la terre était couverte au loin de débris d'armures, de harnais, de projectiles, comme au jour même de l'action. On voyait des blessés, qui, depuis cette époque, entassés dans un monastère sur la route, apparaissaient aux fenêtres comme de pâles fantômes, pour animer ces scènes de mort. — J'étais femme, je fermais les yeux... Mais lorsque, après avoir passé la nuit au bivouac, je me retrouvai, avec le jour, au milieu de ces cadavres, mon cœur fut prêt à se soulever. Saisie

d'horreur, je sentais le dégoût et la faim se disputer en moi; mon estomac repoussait les grossiers alimens que le besoin portait à ma bouche...

» Le froid commençait déjà à se faire sentir. Pendant le jour, le soleil, qui conservait encore de sa force, suffisait, avec le mouvement de la marche, pour nous réchauffer; mais les nuits étaient cruelles. — Un peu avant d'atteindre Wiazma, les chevaux exténués s'étant refusés à traîner la voiture dans laquelle j'étais, on la laissa sur la route; seulement on en retira quelques menus bagages, dont on chargea ces mêmes chevaux, contrairement aux injonctions du maréchal Ney. Personne ne s'occupant plus de moi, je me trouvai donc encore une fois seule et abandonnée au milieu de cette multitude, où chacun avait trop de ses propres infortunes pour compatir à celles d'autrui...

» Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels je dus l'existence à la pitié des soldats [1].

[1] Je n'oublierai jamais le morceau de pain qu'un officier supérieur polonais me jeta en passant; la vue de

Assise à leur bivouac, je partageai avec eux quelques lambeaux de cheval grillés. Un soir, après avoir marché tout le jour, mes pieds ensanglantés refusant de me porter, je m'assis sur le bord de la route et dans la neige qui avait commencé à tomber. Mourant de faim et transie de froid, j'éprouvai en ce moment une si grande faiblesse, que, le découragement s'emparant de moi, je crus que je touchais à mon dernier moment.

» La nuit approchait, et je n'avais point quitté cette position où me tenaient enchaînée mon épuisement et mon désespoir, lorsque mon nom, prononcé par une voix de femme, vint me rappeler à moi-même. Celle qui m'appelait ainsi était dans une voiture sur la route; mais la nuit, devenue plus sombre, m'empêchait de la reconnaître. — Je recueillis mes forces, m'appro-

mon enfant l'avait ému de pitié. — Mais ce morceau de pain était si sec et si dur, qu'après l'avoir enveloppé de neige et avoir cherché vainement à le détremper, à le pétrir dans mes mains, il faillit à me donner la mort en l'avalant.

chai et reconnus madame Antony[1].... « — En
» quel état vous vois-je, ma chère madame Ar-
» mand? s'écria-t-elle; que vous est-il donc
» arrivé? » Quand je lui eus appris, en quelques
mots, les malheurs successifs qui m'avaient frap-
pée, elle ajouta : « — Mais vous ne pouvez res-
» ter dans cette affreuse position!... Avant peu,
» vous allez périr!... Si cette voiture m'appar-
» tenait, je vous y donnerais une place; mais je
» n'y suis moi-même que par charité... Mon
» Dieu! mon Dieu! comment faire?.... »

» Le cocher ayant ralenti le pas de ses chevaux
pour ménager ma marche chancelante à côté de la
voiture, madame Antony, afin de me soulager,
avait placé mon fils sur ses genoux; mais à peine
l'équipage eut-il repris son allure, que mon pau-
vre enfant, en me perdant de vue, se mit à pous-
ser des cris perçans. Je balançai un instant si
je ne l'abandonnerais pas aux soins de cette

[1] Cette dame était la fille du coiffeur de Marie-Antoi-
nette, de ce Léonard qui était devenu, par le talent qu'il
déployait dans sa profession, une des célébrités de l'é-
poque.

amie charitable, s'il ne valait pas mieux périr là que de faire partager à mon fils de pareilles tortures, et ma mort sans doute... Mais de nouveaux cris ayant réveillé en moi le premier sentiment de la nature, je me précipitai, je volai pour mieux dire, malgré le sang qui jaillissait de mes pieds déchirés, et, montant sur le marchepied de la voiture, je saisis mon fils dans mes bras, décidée à mourir du moins près de lui.....

» Cet élan de désespoir, les cris de mon enfant auxquels se joignaient mes sanglots, émurent d'une si vive compassion les spectateurs de cette scène, qu'au risque d'encourir les reproches du propriétaire de la voiture, on fit mettre le cocher à cheval et moi sur le siége, à sa place. A peine étais-je assise sur ce banc, dont la hauteur et les oscillations me faisaient craindre à chaque instant d'être précipitée sur la route, que le maître de la calèche accourut; c'était le vieux général comte Laborde : « — Qui a perché cette femme là haut? » demanda-t-il brusquement. Tout aussi effrayée que moi, madame Antony raconta en tremblant mon aventure au général. « — Cette femme ne peut

» rester là, » continua-t-il sur un ton plus brusque encore que la première fois. « — Pour-
» quoi ne l'avoir pas fait placer à côté de vous,
» madame, et dans la voiture? — Général, je
» n'ai point osé le faire sans votre permission.
» — Eh! parbleu! l'avez-vous attendue cette
» permission pour faire nicher là haut cette
» mère et son enfant, de manière à leur faire
» casser le cou à tous les deux?.... — Mais,
» général, la voiture est embarrassée par un
» baril de rhum appartenant à vos aides de
» camp. » — A ces mots, l'emportement du comte Laborde n'eut plus de bornes : « — Com-
» ment, s'écria-t-il en jurant, on gardera un
» baril de rhum, tandis qu'une pauvre femme
» épuisée ira à pied, et mourra avec son enfant
» sur la route?.. *Fichez*-moi le rhum par la fenê-
» tre; mes aides de camp feront comme moi, ils
» boiront de l'eau... Du rhum!... ah! je leur en
» *ficherai* moi du rhum!.... »

» Les ordres du général furent immédiatement exécutés; on fit sauter le baril de rhum par la portière, et je pris place dans l'intérieur de la voiture. Mais en remerciant cet excellent homme

de son humanité, je ne pus m'empêcher d'élever mon cœur vers le ciel, dont la protection toute-puissante venait, encore une fois, de me secourir si miraculeusement dans mon infortune.

» L'heureux changement qui s'était opéré dans ma situation ne me rendait cependant pas insensible aux maux et aux cruelles souffrances qui m'entouraient. Déjà, avant d'arriver à Smolensk, on remarquait beaucoup de traîneurs et de soldats sans armes sur la route. Les uns s'écartaient pour aller chercher leur subsistance dans les hameaux voisins; d'autres devançaient le quartier-général et l'avant-garde même, espérant trouver plus de ressources dans les lieux où l'armée n'avait point encore passé. Mais les uns et les autres étaient presque toujours trompés dans leurs prévisions, la route ayant été ruinée long-temps à l'avance par le passage continuel des troupes, et par les Russes eux-mêmes, fidèles à leur système de dévastation. — La vue de ces maux me pénétrait d'une douleur d'autant plus vive, qu'échappée miraculeusement à cette affreuse misère, j'avais été moi-même secourue par la généreuse pitié de ces pauvres sol-

dats. Que de compassion, que de marques d'intérêt j'avais excitées parmi eux, lorsque seule, abandonnée, sans pain et sans protecteur, je cheminais en pleurant sur la route! — L'un s'efforçait de me donner une espérance qu'il n'avait pas lui-même; un autre m'offrait de porter mon enfant pour me soulager, ou me présentait un bâton pour me soutenir. — Lorsqu'ils arrivaient sur les bords d'un fleuve, et qu'ils brisaient la glace pour étancher leur soif, tous ceux qui n'avaient pas concouru aux travaux de déblayage étaient violemment repoussés; mais par une touchante exception, quand je me présentais, ils remplissaient toujours la gourde de la pauvre mère...

» Chaque soir, en arrivant au campement, le comte Laborde faisait retirer de son fourgon un matelas, sur lequel il exigeait que je me reposasse, pendant qu'on faisait la soupe (lorsqu'on avait de quoi la faire, s'entend). Pour lui, vieux et souffrant, il avait coutume de s'abriter sous une espèce de tente improvisée au moyen de manteaux; c'était là qu'on lui apportait son repas. Une fois le général servi,

aides de camp, protégés et serviteurs, assis en cercle autour du feu, et supprimant une étiquette intempestive, nous mangions tout bonnement à la gamelle. Malheur alors à l'imprudent retardataire ! — Jamais le proverbe : *Les absens ont tort*, ne trouva de plus juste application que dans cette circonstance.

» Après le repas, le comte Laborde se faisait apporter un verre de vin, dont il m'offrait toujours la moitié. Je voulus refuser une première fois, mais lui avec sa brusque affabilité :
« — Voulez-vous boire, s.... bleu, me dit-il;
» ce n'est pas pour vous que je m'en prive;
» vous êtes assez jeune et assez forte pour
» vous en passer; mais cela vous donnera des
» forces pour nourrir ce petit drôle, qui fait sa
» première campagne à cinq mois. Peut-être
» un jour sera-t-il aussi général; eh bien! alors
» il fera comme moi; il partagera son vin avec
» une pauvre mère... Je n'en ai plus que trois
» bouteilles; quand elles seront vides, je ne
» vous en offrirai plus; je me passerai de vin
» comme ces messieurs.... (en montrant ses aides
» de camp) se passent de rhum.... » Et il riait

aux éclats, en répétant : « — Ah ! je vous en » ficherai, moi, du rhum !... »

» Le duc de Trévise venait nous visiter quelquefois dans notre bivouac. « — Ah ! ah ! mon » vieux, » dit-il au général Laborde, la première fois qu'il me vit à la suite du comte, « vous » avez donc fait une nouvelle capture?.... » — « Je m'en serais, s....bleu, bien passé, » répondit celui-ci; car ces femmes n'ont pas de » nerfs : celle-ci pleure sans cesse son mari, pri- » sonnier de ce chauffeur de Rostopchin, qui l'a » sans doute *escofié*.... Son mari ! comme s'il » manquait de maris dans toute l'armée!.. — Ce » n'est pas l'embarras, je m'accommoderais bien » de la mère, voire même de l'enfant, » répliqua un soldat du bivouac voisin. « — Oui-dà, repar- » tit le comte Laborde; eh bien! viens t'y frotter, » mon camarade, et je commencerai par te » couper les deux oreilles... » Et le vieux général, le duc de Trévise et tous les assistans de rire à cette repartie; car on riait, on plaisantait encore au milieu de ces calamités inouïes !...

» Cependant les désastres de l'armée se multipliaient d'une manière effrayante; le froid de-

venait chaque jour plus rigoureux [1]. Le soleil, qui s'était montré jusqu'alors, s'enveloppa tout à coup de sombres vapeurs; la neige, chassée avec violence par le vent du nord, couvrit la terre d'une couche épaisse, qui ne présenta plus à l'œil attristé qu'une immense plaine d'un blanc éclatant. Les Français n'étaient point, comme les Russes, préparés à ce changement de température. Leurs chevaux, n'étant pas ferrés à glace [2],

[1] La température, qui s'était maintenue à huit ou dix degrés au dessous de zéro, était descendue insensiblement, au moment où l'armée approchait de Smolensk. Vers le 6 novembre, le thermomètre marquait dix-sept et dix-huit degrés au dessous de la glace; il devait descendre plus tard jusqu'à vingt-huit degrés.

[2] L'ignorance, ou plutôt l'oubli d'une semblable précaution dans l'armée française confond l'imagination. Quoi! parmi ces militaires instruits, parmi ces nombreux émigrans de Moskou, pas un qui y ait songé! — Dans cette saison, les Russes mettent leurs voitures de transport sur des traîneaux, ainsi que les canons des parcs. Les Cosaques ont alors des pièces légères sur des affûts-traîneaux; tous les chevaux sont ferrés à glace. — Ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est que Napoléon lui-même avait fait usage de ces traîneaux, lors de son fa-

glissaient, s'abattaient ou s'épuisaient en vains efforts sur le chemin, devenu de plus en plus difficile par ce passage continuel d'hommes et de voitures.—On commença dès lors à abandonner tout ce que, dans une aveugle cupidité, on avait voulu conserver du pillage de Moskou. La route était parsemée de ces précieux débris; une seule pensée occupait en ce moment : se nourrir et se garantir du froid.

» Tous les moyens semblaient bons pour satisfaire ces deux impérieux besoins. Le sentiment de la conservation personnelle produisit un affreux égoïsme, une dureté incroyable : l'ami ne reconnaissait plus son ami; la mort n'arracha plus de larmes. Chacun se couvrit de ce qu'il trouva pour échapper à la rigueur du froid. On commença à dépouiller les morts, quelquefois

meux passage du Mont Saint-Bernard. Les soldats avaient, à cet effet, creusé des troncs d'arbres, dans lesquels ils avaient placé les pièces, et s'attelant après, ils avaient franchi les passages les plus dffiiciles.— Ce que l'on peut affirmer c'est ici, que ce fut à l'absence de ces précautions que l'armée française dut en grande partie ses désastres, pendant la retraite de Moskou.

même les mourans, dont on abrégeait ainsi les souffrances; à attaquer les chevaux vivans, que l'on égorgeait, malgré la résistance opiniâtre et les affreux juremens de leurs propriétaires. Une fois l'animal abattu, des groupes réunis autour du cadavre se battaient pour s'arracher ces tristes dépouilles. Ceux qui étaient assez heureux pour emporter quelques lambeaux de cette horrible curée les conservaient soigneusement pour le repas du soir. — Malheur au traîneur, malheur à celui qui avait perdu sa *coterie*[1], et qui, exténué par la faim et par la fatigue, se présentait, à la nuit tombante, pour implorer une place auprès d'un bivouac déjà établi! Il était impitoyablement repoussé et allait expirer à quelques pas plus loin.....

» Pour mon compte, ce que je redoutais surtout, c'était l'arrivée des nuits, non seulement

[1] Dès que les divers corps de l'armée commencèrent à se dissoudre, il se forma de leurs débris une multitude de petites corporations, des espèces de *coteries*, composées de huit ou dix individus, qui se réunissaient pour marcher ensemble, et chez lesquels toutes les ressources étaient en commun.

parce qu'elles augmentaient nos souffrances, mais à cause d'une particularité que voici. — On faisait halte; on se réunissait, on se pressait les uns contre les autres, autour du feu du bivouac, lorsqu'on pouvait en allumer. Soudain, au milieu du silence produit par l'abattement et le désespoir, commençaient de petits bruits sourds, qui se répétaient à chaque instant, et dont le souvenir terrible poursuit mon imagination, au point que je crois les entendre encore. — Qui les causait?.... — La chute, sur la terre glacée, des hommes et des chevaux succombant à l'excès du froid et de la misère!.... Aussi, chaque matin, lorsque les Français se remettaient en marche, tous ne se relevaient pas : la terre demeurait jonchée de cadavres, et il dut être facile à l'ennemi qui nous suivait de calculer, à ces funèbres témoignages, chacune des stations de notre malheureuse armée.

» Ce fut au prix de ces cruels sacrifices, que, le 9 novembre, nous atteignîmes Smolensk. Une masse innombrable de fugitifs et de soldats sans armes étaient déjà groupés autour de ses murs. — Dès le 7, cette place s'était remplie de mili-

taires isolés, qui avaient devancé l'armée, et auxquels on avait cherché vainement à faire continuer leur marche; dès lors, afin de ne pas augmenter la confusion, on n'y laissa plus pénétrer personne sans ordre. — Napoléon, que je vis entrer à Smolensk vers les quatre heures du soir, le même jour de notre arrivée, put voir de ses yeux cette masse incroyable d'hommes désorganisés.....

» Prévoyant que le comte Laborde serait bientôt réduit à abandonner sa voiture, et désirant toujours avoir accès au quartier-général, j'allai trouver le duc de Trévise. Je priai le maréchal de faire demander au comte de Turenne s'il aurait une place à m'accorder dans une des voitures de sa suite. M. de Turenne eut l'obligeante attention de venir me chercher lui-même au faubourg de la ville, où nous étions logés. Ses premières paroles firent naître en moi l'espérance : « — Je pense, madame, ajouta-t-il, que nous » aurons une place à vous donner dans les » équipages du général Rapp. » Il prit mon fils dans ses bras, et nous allions partir, lorsque nous entendîmes la voix du vieux général La-

borde : « — Eh bien! c'est ainsi que vous déser-
» tez le poste sans rien dire? » me cria-t-il. Je revins vers lui, et me jetai toute en larmes dans ses bras, en le remerciant de ses bontés. Il plaisanta, selon son habitude, sur mon émotion; et, lorsque je le quittai, ce fut avec les regrets que l'on éprouve à se séparer d'un sauveur et d'un père.

CHAPITRE XXII.

Smolensk. — Le général Rapp. — Bienveillance de l'Empereur. — La meute pendant la retraite. — Embuscade de Cosaques. — Krasnoï. — Retour inespéré du maréchal Ney. — La Bérézina. — Les pontonniers. — Froid excessif. — Vilna. — Misère au sein de l'abondance. — Barbarie des Russes. — Magnanimité de l'Empereur Alexandre. — Le général Hartel. — Démence. — Retour à la raison. — Fin du récit.

« Après une marche de quatre-vingt-dix lieues, effectuée à travers tant de périls et de misères, nous désirions ardemment atteindre Smolensk. Cette place s'offrait à notre imagination, comme

le port au matelot battu par la tempête. On se demandait sans cesse combien de distance nous séparait encore de cette ville, sur les ressources de laquelle on avait fondé les plus grandes espérances pour réparer les désastres de l'armée. Aussi chacun se crut-il sauvé (je me souviendrai toujours de cette impression de joie générale), lorsqu'il découvrit de loin les hautes fortifications noirâtres de cette vieille métropole; mais, hélas! l'illusion ne fut pas de longue durée. Si l'on excepte quelques régimens que l'on recueillit à Smolensk, l'armée n'y trouva que fort peu de ressources : le désordre, la désorganisation étaient déjà trop grands.

» Smolenśk renfermait d'ailleurs très peu de vivres. Les seules distributions régulières qui eurent lieu furent accordées à la garde impériale. De là les murmures du reste de l'armée; de là le désespoir de tous ces malheureux mourans de faim, et qui, répandus autour de la ville, égorgeaient les chevaux d'artillerie [1], et pil-

[1] Trois cents chevaux en bon état furent ainsi dévorés, lorsque l'armée arriva aux environs de Smolensk.

laient les rares convois que les partisans russes laissaient arriver jusque-là.

» Le comte de Turenne eut la précaution de me faire prendre un long détour pour arriver à la ville, où nous pénétrâmes par une fausse porte. La consigne des factionnaires étant d'une rigueur extrême, une dame [1], que le chambellan avait voulu y faire entrer la veille, avait été impitoyablement frappée par la baïonnette d'une sentinelle. — Lorsque nous l'abordâmes, le général Rapp était occupé à écrire. En me voyant entrer, il me dit d'abord : — « Avez-vous faim, madame? » — Dans un pareil moment, en effet, cette question avait tout le mérite de la plus exquise politesse. — Sur ma réponse affirmative, il ordonna à son cuisinier, qu'il fit appeler, de me servir à dîner. « — Mais, général, fit observer celui-ci, » tout le monde a dîné, et il ne reste plus rien. » « — Que l'on cherche et que l'on trouve, » répliqua le maître. Et au bout d'une demi-heure le cuisinier reparut, m'apportant un potage au

[1] Madame Verteuil, dont la triste fin a été racontée dans un chapitre précédent.

riz, un reste de volaille fricassée, des confitures, du vin et du pain blanc; du pain blanc!... à moi qui, depuis un mois, n'avais mangé que du cheval... Cet homme s'excusa néanmoins de ne pouvoir faire mieux pour l'instant. Stupéfaite, je le regardai, afin de m'assurer s'il ne se moquait pas de moi, tant cette abondance me paraissait étrange après ma misère passée, et au sein des maux inouïs qui assiégeaient l'armée.

» On ne s'arrêta que peu de jours à Smolensk. Le 14 novembre, nous quittâmes cette ville, à la suite de Napoléon. Réfugiée alors au quartier-général, je voyais souvent l'Empereur : tantôt à pied, tantôt à cheval, il donnait des ordres à ses aides de camp. Toujours maître de lui comme au sein de la prospérité, son attitude était calme et sa figure sérieuse. — Son costume avait changé. Il portait une espèce de pelisse polonaise, bordée de peau de martre, et que recouvrait ordinairement sa redingote grise. Son petit chapeau avait été remplacé également par un bonnet de velours vert garni de fourrures, duquel s'échappait un gland en or : cette coiffure était fixée par deux rubans noirs qui venaient se

joindre sous le menton. — Femme et supersti-tieuse, je fus frappée, comme d'un sinistre augure, à la vue de ces rubans de couleur lugubre et en n'apercevant plus sur sa tête ce *chapeau talisman* qui semblait protéger son front et son génie. — Le maréchal Berthier suivait presque toujours l'Empereur; on le voyait ordinairement à côté du mameluk Rustan. Le costume du maréchal était également le costume polonais, entouré de fourrures.

» Je me souviens qu'au moment où nous allions partir de Smolensk, l'Empereur, me voyant assise sur l'affût d'un canon, triste et cherchant à apaiser les cris de mon fils, s'approcha de moi et me dit : « — Vous souffrez » bien, n'est-ce pas, madame?..... Mais prenez » courage, vous reverrez votre mari, et je vous » dédommagerai de vos malheurs. — Sire, » lui répondis-je, en ce moment votre bonté » me les fait oublier. » Alors il caressa de ses doigts potelés et en fuseaux la joue de mon fils, et s'éloigna en soupirant. — Napoléon était père; la vue de cet enfant lui rappelait toujours son fils, son fils qu'au sein de cette affreuse catastrophe, et

environné par les armées ennemies, qui se multipliaient autour des débris de sa propre armée, il ne pouvait se promettre de revoir....

» Le général Rapp ne quittant jamais l'Empereur et partageant les ressources du quartier-général, j'étais seule dans une voiture-coupé, suivie de fourgons et escortée par quatorze personnes de sa maison; c'étaient le majordome, le valet de chambre, le chef, le chasseur, enfin, des valets de pied conduisant une meute !... Une meute dans cette marche funèbre !...

» Nous conservâmes, quelques jours encore après notre départ de Smolensk, une vache qui fournissait un peu de lait à mon fils. Mais la végétation ensevelie sous la neige et la rareté des fourrages, qu'on était obligé d'aller chercher quelquefois à plus d'une lieue de distance de la route, m'ôtèrent bientôt cette ressource; la vache fut tuée et mangée. Ce fut alors avec du sucre, du chocolat, des confitures, en un mot, avec tout le superflu d'une table luxueuse, que, pressée par la famine, j'alimentais mon enfant.

» Au milieu d'une semblable détresse, la meute, dont nous parlions plus haut, ces valets,

ce pompeux attirail, en un mot, tous ces débris choquans d'une grandeur passée, ne nous furent cependant pas inutiles. Sans cesse aux aguets, le chasseur, de la suite du général, lança plusieurs fois ses chiens; après de longues battues, ils nous ramenèrent, un jour, un singulier gibier, ma foi! un porc d'une grosseur démesurée. Ce fut une bonne aubaine pour le quartier-général. — Mais, à quelques jours de là, la disette devenant extrême, les chiens eux-mêmes subirent, avec les autres animaux domestiques, la commune loi : ils furent mangés...

» Une meute d'un autre genre et non moins acharnée à sa proie, les Cosaques, nous harcelait sans relâche. — Aux environs de Krasnoï, nous vîmes, non loin de nous, un poulk de ces barbares, qui s'était placé en travers de la route. L'ordre de s'arrêter fut aussitôt donné aux voitures, que l'on dirigea ensuite vers un village qui se trouvait sur la droite. On fit avancer, pour disperser cette lâche multitude, un bataillon de la vieille garde et quelques cavaliers. Les généraux Claparède et Latour-Maubourg faisaient partie de cette expédition.

» Ainsi qu'on pouvait le prévoir, les escadrons de cette milice nomade ne tinrent pas devant nos vieux soldats. Mais au moment où les voitures arrivaient paisiblement dans le village dont j'ai parlé, un autre escadron de Cosaques, qui s'y était embusqué, tomba sur nous à l'improviste.... La voiture où je me trouvais fut assaillie des premières. Tandis qu'un de ces barbares, grimpé sur l'impériale, jetait sur le chemin les effets qui la chargeaient, un autre faisait tous ses efforts pour ouvrir la portière, dont, par bonheur, il ne connaissait pas le mécanisme. En même temps un troisième, monté sur le marchepied du côté opposé, allongeait le bras dans l'intérieur et s'était déjà saisi de mon fils, auquel je me cramponnais avec toute la force du désespoir... Ce pauvre enfant, meurtri par l'étreinte de cette main de fer, poussait des cris douloureux auxquels je répondais par mes cris... En ce moment critique, plusieurs coups de feu qui retentirent à mes oreilles me firent perdre connaissance...

» Je fus rappelée à la vie par les gémissemens sourds et prolongés de mon fils, que mes bras

toujours roidis serraient violemment contre mon sein ; en voulant le sauver je l'étouffais... Cependant la voiture fuyait avec rapidité. — Étais-je au pouvoir d'amis ou d'ennemis ? c'est ce que j'ignorais. Tout à coup une nouvelle apparition a lieu à la fenêtre de la portière ; épouvantée, je me jette du côté opposé de la voiture ; car mon imagination, troublée par la terreur, avait fasciné mes yeux... Cependant, mon effroi ne tarda pas à se dissiper entièrement, lorsque j'entendis la voix du valet de chambre : « — Rassurez-vous, » madame, me dit-il, nous sommes hors de dan» ger, Dieu merci ! mais nous venons de l'échap» per belle ! Heureusement qu'aucun de nous » n'a perdu la tête. D'un coup de fusil le chas» seur a renversé mort le Cosaque qui vous ser» rait de si près ; j'ai expédié l'autre d'un coup » de pistolet ; le troisième, sabré par un de nos » valets de pied, est tombé de l'impériale sur la » route. Tandis que nous défendions ainsi la voi» ture en courant, le cocher a fouetté vigoureu» sement ses chevaux, et nous avons passé sur » le ventre de cette *canaille*. »

» Le général Rapp arriva sur ces entrefaites.

Instruit de la vigoureuse défense de ses gens, il les récompensa largement; mais de quelle utilité pouvait leur être de l'or au milieu de ces solitudes? à quoi servait une vaine richesse, quand l'existence était sans cesse en question, la vie à tout moment en péril?...

» — Vous avez eu, sans doute, bien peur, ma-» dame, » me dit le général, qui trottait à côté de la portière. Mais voyant qu'il n'avait aucune réponse à attendre d'une femme encore muette de terreur, il ajouta : « —Bah! ceci n'est qu'une lé-» gère escarmouche, et à la guerre il faut se faire » à tout... » Quoi qu'en pût dire le général, et bien que je fusse notablement aguerrie depuis notre départ de Moskou, cette escarmouche, ainsi qu'il l'appelait, le sang de ce barbare qui avait rejailli jusque sur moi, au moment où il fut frappé, enfin la crainte du déshonneur ou de la mort, qui m'attendait une fois au pouvoir de ces Cosaques, tout avait contribué à donner à cette scène un caractère d'horreur, dont le souvenir me fait frémir encore.

» Nous séjournâmes à Krasnoï les 16 et 17 novembre. Pendant ce temps, la canonnade ne cessa

de se faire entendre dans la direction de Smolensk. Les troupes, et Napoléon lui-même, rétrogradant sur la route, se portèrent à la rencontre des corps français, dont l'armée russe interceptait la marche[1]. L'inquiétude me gagna ; car les blessés que l'on rapportait de moment en moment, et les colonnes russes qui se déroulaient en longs replis noirâtres sur les coteaux couverts de neige, semblaient m'annoncer un des momens les plus critiques où se fût trouvée l'armée française.

» Tous les corps ayant rejoint, à l'exception

[1] C'étaient le premier corps commandé par le maréchal Davoust ; le quatrième par le prince Eugène ; enfin les troisième et cinquième réunis, sous les ordres du maréchal Ney. — L'armée française, ou plutôt le nombre des combattans, — car on ne pouvait comprendre dans l'armée environ 30,000 soldats isolés, sans arme, affublés des vêtemens les plus bizarres; — le nombre des combattans, avant les engagemens successifs de Krasnoï, ne s'élevait plus qu'à 49,000. — Ce nombre, infiniment réduit après ces fatales, mais glorieuses journées, n'était plus que de 30,000 hommes en état de combattre au passage de la Bérézina. Après avoir effectué ce passage, il en restait 8,000 environ. — L'armée était de cent mille combattans

de celui du duc d'Elchingen, Napoléon partit de Krasnoï dans la soirée du 17, et j'allai, avec le quartier-général, coucher le même jour à Lyadi. Il n'était question, dans cette triste et silencieuse marche, que du maréchal Ney, qu'une nécessité cruelle forçait à abandonner aux coups de toute l'armée russe réunie. On le crut perdu sans ressource; mais la prodigieuse énergie du maréchal l'arracha à ce péril extrême.

» Le 22 novembre, en effet, nous étions logés à Orsza, dans une maison sur la route de Witepsk, lorsqu'une grande rumeur, que nous entendîmes vers les trois heures du matin, nous attira dans la rue. — Pour être préparé à tout événement, il était rare que l'on se déshabillât en se couchant. — Donc, étant descendus en toute hâte, nous nous informâmes de la cause de ces cris de joie, et l'on

en quittant les murs de Moskou! — On se tromperait d'ailleurs, si l'on attribuait uniquement à l'action du froid et aux pertes éprouvées en face de l'ennemi la ruine de cette valeureuse armée. La continuité des marches qui duraient tout le jour, et surtout le défaut de subsistances, doivent être regardés comme des causes tout aussi puissantes de ces revers.

nous apprit que le maréchal Ney était *retrouvé*. Cette expression pittoresque fut celle dont se servit le soldat qui me parlait ; elle peignait, on ne peut mieux, ce retour inespéré. Pénétrée de reconnaissance pour la bienfaisance du maréchal Ney envers moi, je ne fus pas la dernière à me réjouir au milieu de cette allégresse générale ; je sentis des larmes mouiller mes yeux, lorsqu'à la pointe du jour je vis arriver, par la route de Witepsk, Ney et le prince Eugène qui se tenaient fraternellement par le bras[1].

» Le 26 novembre, à dix heures du matin, nous

[1] Ney avait envoyé des officiers en avant, pour faire connaître à Napoléon tout le danger de sa situation. Ceux-ci, contre toute probabilité, parvinrent au quartier général, qu'ils instruisirent de la marche et de la détresse du troisième corps. Bien qu'ils fussent accablés de fatigue, Eugène et ses soldats se levèrent spontanément à cette nouvelle, et se portèrent à la rencontre de leurs frères d'armes. — Cette marche, effectuée par le maréchal Ney, à travers des difficultés inouïes, et dont on a souvent parlé, sans jamais l'exalter assez, est à nos yeux un des plus beaux et des plus hardis mouvemens qu'un corps d'armée ait exécutés.

atteignîmes les bords de la Bérézina. — Il faudrait ici une autre plume que celle d'une femme pour peindre, avec une vigueur de coloris convenable, le tableau de ce passage si tristement célèbre, en même temps que les traits de constance et d'héroïque courage qui le signalèrent.

» Napoléon était arrivé depuis la veille à Borisov, qui se trouve sur la rive gauche de la rivière. Le quartier-général, avec lequel je marchais, fut obligé de bivouaquer pendant cette journée, le village de Borisov étant à peu près détruit par l'incendie.

» Dans la nuit suivante, on nous fit partir en silence. Après avoir remonté le fleuve pendant deux heures environ, nous arrivâmes à un petit village dont le nom m'échappe [1]. Beaucoup de généraux, de troupes du génie et d'artillerie nous y avaient devancés. On travaillait sans relâche aux matériaux nécessaires pour la construc-

[1] Studianka. — Nous avons préféré ajouter des notes explicatives, plutôt que d'altérer l'originalité de ce récit. Ce sont les émotions d'une femme, en présence de cette grande catastrophe.

tion des ponts. Le temps pressait, et la position était critique; car, tandis que l'ennemi poussait vivement notre arrière-garde, un autre corps d'armée russe[1] nous attendait sur la rive droite de la Bérézina. Quoique femme, et par cela même peu au fait des mouvemens stratégiques, l'imminence du péril était si évidente, qu'il ne put m'échapper encore cette fois. D'ailleurs, la veille, les paroles du comte Rapp lui-même m'avaient fait apprécier les dangers de notre situation. — Vers l'après-midi du 27 novembre, ce général, accourant à cheval, ordonna à ses gens de se débarras-

[1] L'armée de Moldavie, sous les ordres de l'amiral Tchitchagov, et forte de 40,000 hommes. — C'est ce général qui avait fait couper le pont de Borisov, seul passage qui restât à l'armée française. — Un autre corps d'armée russe, que commandait Witgenstein, était sur la droite, à peu de distance, et l'on était suivi par Kutusov à la tête de la grande armée du Nord.... — Que de fautes durent commettre tous ces généraux russes, pour que Napoléon et les débris de son armée aient pu échapper à ces nouvelles *Fourches Caudines!* On chercherait vainement, peut-être, dans les guerres anciennes et modernes, une situation plus critique que celle des Français à la Bérézina, et une inhabileté comparable à celle de leurs ennemis.

ser le plus promptement possible des fourgons inutiles, d'en charger un seul de provisions, et de brûler les autres, avec ce qu'ils contenaient... Les domestiques ne paraissant pas très disposés à sacrifier leur bagage ou plutôt leur butin, le général réitéra impérieusement cet ordre : « — Vous connaissez la volonté de l'Empereur [1], leur dit-il;

[1] Napoléon songea, mais trop tard, à se débarrasser de cet immense attirail de fourgons, d'équipages et de voitures qui entravaient sa marche : tout ce qu'il restait de chevaux devait être employé à sauver les caissons et les pièces d'artillerie. Son ordre du jour était ainsi conçu :

« Toloczin, le 22 novembre 1812.

» 1°. Tous caissons portant bagages, toutes voitures appartenant à des officiers généraux et officiers supérieurs quelconques, qui seraient attelés par des chevaux du train d'artillerie, seront brûlés, et les chevaux attelés aux pièces ou aux caissons de munitions.

» 2°. Toute contravention au présent ordre sera passible de la peine de mort, si, dans le corps ou bataillon du train, il y a eu des pièces abandonnées par défaut de chevaux, lorsque les chevaux d'artillerie étaient détournés pour un service particulier.

» Le major-général est chargé de l'exécution du présent ordre.

» Signé Napoléon. »

» il faut détruire tout ce qui n'est pas de la plus » urgente nécessité... Et qui sait si avant vingt- » quatre heures nous ne serons pas obligés de » tout brûler !... » Telles furent les paroles du général, qui ne s'éloigna que lorsque tout eût été consumé sous ses yeux.

» Ce dont je fus témoin, alors, ce qui me frappa, et qui doit vivre autant que le souvenir du passage de la Bérézina, c'est le dévouement des pontonniers dans cette circonstance. Qu'on se figure des hommes affaiblis par les souffrances qu'ils partageaient avec toute l'armée, s'avançant par un froid devenu très rigoureux, au milieu de cette rivière qui charriait d'énormes glaçons, et y demeurant plongés jusqu'à la poitrine pour achever les travaux des ponts... Presque tous périrent, sans doute, victimes de leur dévouement; mais ils avaient sauvé l'armée : leur but était rempli...

» A une heure après midi, le 27 novembre, Napoléon, étant monté à cheval, passa la Bérézina sur l'un des deux ponts qui avaient été établis. Nous le suivions à quelques pas. — Des troupes françaises, qui avaient précédé l'Em-

pereur, avaient pris position de l'autre côté de la rivière, et repoussaient les attaques des Russes. — J'ignorais alors quel immense danger je venais de franchir..... La Bérézina! c'est sur ses rives fatales, ou dans ses eaux glacées, que devaient périr, après cette longue agonie de la route, la plupart des familles fugitives de Moskou; c'est là que devait cesser d'exister, sous le rapport militaire, cette grande armée qui avait fait trembler l'Europe.

» Le combat continua toute la journée suivante; les boulets de canon arrivaient jusqu'à nous. En ce moment, m'étant rapprochée de la rivière pour me mettre à l'abri du feu de l'artillerie, je fus témoin de l'affreux spectacle qu'offrait la rive opposée. — Les Russes ayant attaqué l'arrière-garde, que commandait le maréchal Victor, une terreur soudaine s'empara de cette foule de soldats isolés et de personnes de toute condition, que l'encombrement des ponts ou leur propre apathie avait empêchés de franchir la rivière. La mitraille les atteignant, il se forma bientôt sur la rive gauche une réunion d'hommes et de chevaux qui présenta une masse impénétrable.

Le feu de l'ennemi battant alors en brèche dans ce rempart vivant, la confusion, la désolation furent portées à leur comble. Les uns tombent étouffés ou écrasés; les autres, poussés dans la Bérézina, y trouvent la mort. Quelques uns se sauvent à la nage, et parvenus aux ponts, cherchent à se cramponner aux chevalets; beaucoup d'autres saisis par le froid, meurtris par le choc des glaçons, y demeurent engagés et périssent. — Je me souviens d'avoir vu, non loin de moi, un chirurgien qui, après avoir traversé une partie de la rivière à la nage, se hissait sur ses mains pour atteindre le plancher du pont. Pendant le court instant qu'il demeura ainsi suspendu, un boulet de canon, le prenant par le milieu du corps, lui enleva les deux cuisses. Cet infortuné, mutilé de la sorte, se soutint près d'une demi-minute sur ses deux coudes; il s'efforçait encore de se soulever, appelait à son secours...; mais bientôt ses forces l'abandonnant, il tomba à la renverse et disparut englouti.

» La journée suivante offrit des circonstances non moins douloureuses.—Pressée, accablée par

des forces quadruples, l'arrière-garde française dut enfin opérer sa retraite. Mais les approches des ponts étant toujours obstruées par la multitude, par les voitures, les chevaux et les cadavres, il fallut ouvrir, à coups de hache, une tranchée vivante à travers l'encombrement....

» Après le passage des troupes françaises, les ponts demeurèrent libres une partie de la nuit, sans que personne songeât à en profiter. Plongés dans l'abattement ou affaiblis par les maladies, le grand nombre de militaires isolés, d'employés, de domestiques, de vivandières et de familles fugitives, demeurés sur la rive gauche, n'avaient pu se décider à partir. Mais le 29, à la pointe du jour, lorsqu'on commença à mettre le feu aux ponts, convaincue alors que toute retraite allait lui être enlevée, cette foule d'infortunés se précipita en avant, et produisit aux endroits de passage et aux culées, un nouvel encombrement.

» Cette scène termina l'affreux épisode du passage de la Bérézina. — Environ cinq mille personnes de tout sexe et de tout âge, dont quelques unes cherchèrent vainement à se faire jour

au travers des flammes, tombèrent au pouvoir de l'ennemi, et avec elles un immense et précieux butin.

» Notre route jusqu'à Vilna offrit la répétition des misères dont j'ai si souvent parlé. Seulement les pertes et les souffrances allèrent toujours croissant en proportion de la rapidité des marches et du froid qui était devenu excessif [1]. Ce n'était plus individuellement que la mort frappait ses victimes; c'était par milliers et avec la rapidité de la foudre.

» La fatigue, l'obstacle d'une voiture renversée sur la route coupaient souvent cette longue file de fugitifs. Il se formait alors un long intervalle vide, que les Cosaques, rôdant sans cesse sur nos flancs, osaient franchir quelquefois en saisissant leur proie à la course. Un Polonais, artiste virtuose, que j'avais connu à Moskou, était arrivé

[1] Les 5, 6, 7 décembre et les jours suivans, le thermomètre descendit à 20 degrés, et successivement à 24, 26 et jusqu'à 30 degrés au dessous de zéro. Qu'on se figure les effets produits par ce froid excessif sur des malheureux couverts de haillons, mourant de faim, et, le plus souvent obligés de bivouaquer!...

jusque-là avec sa famille. Dans un de ces *houras* si fréquens, il fut enlevé et massacré sous les yeux des siens. — Sa malheureuse épouse réussit à s'échapper; mais elle revint la tête égarée par cet horrible spectacle. Son enfant mourut de faim et de froid. Pour elle, la perte de la raison lui donnant une énergie nouvelle, elle continua à suivre l'armée, et on vit cette pauvre mère, privée de sa raison, porter tour à tour sur son sein ou traîner par la main un cadavre glacé.....

» Napoléon nous avait quittés deux jours avant notre arrivée à Vilna; il y devança l'armée et son quartier-général, auquel, par un effet de mon heureuse étoile, j'avais été en quelque sorte attachée. Je vis l'Empereur, au moment où il se mettait en route. Il était sept heures du soir[1]; il était accompagné d'un traîneau, dans lequel étaient deux généraux[2]; je remarquai également Rustan, le mameluk, assis sur le siége de la voi-

[1] L'Empereur se sépara de son armée à Smorgoni.

[2] Le grand maréchal des logis du palais, Duroc, et le général Mouton.

ture dans laquelle était Napoléon. — L'empereur n'était escorté que par un faible détachement de cavalerie [1].

» Ce fut le 8 décembre, à dix heures du soir, que j'entrai moi-même à Vilna. Il était temps; car la voiture, traînée par des chevaux efflanqués et mourans, n'aurait pu aller plus loin.... Il régnait une grande confusion dans la ville. Nous fûmes même arrêtés fort long-temps à la porte de Minsk par un embarras qu'y avaient formé les voitures et les fourgons.

» Comme à Smolensk, on espérait trouver des secours dans cette ville, où l'on pensait que Na-

[1] Ce moment fut peut-être celui de toute la retraite, où Napoléon courut personnellement le plus de danger d'être pris. — Un chef de partisans russes, Selasvin, se trouvait alors aux environs de la route, avec deux régimens et du canon. L'Empereur lui échappa, ce qui ne serait pas arrivé si le colonel Selasvin eût été instruit de son passage. — A quoi tiennent souvent les plus grands résultats! — Napoléon prisonnier à cette époque, il est impossible de prévoir les modifications que cet événement eût apportées dans les destinées de l'Europe.

» Je songeai alors au duc de Trévise, à la protection qu'il m'avait offerte à notre départ. En conséquence, dès la pointe du jour, je sortis accompagnée de mon hôte, et, malgré l'intensité d'un froid de plus de vingt dégrés, nous parcourûmes la ville pour nous informer de la maison où le maréchal était descendu. Toute la journée avait été employée en vaines recherches, au milieu de cette foule d'arrivans qui affluaient depuis la veille, lorsque je rencontrai enfin le duc de Trévise. Il voulût bien s'intéresser encore à mon infortune : « — Si, dans deux heures, me dit-il, vous » avez pu vous procurer un traîneau et un cheval, » je vous ferai conduire par un de mes gens..... » Quelque danger qu'il y ait à nous suivre, » je vous protégerai autant que les circonstances » le permettront... Tenez, prenez ceci pour les » achats dont je vous ai parlé... » Il me remit en même temps dix napoléons... Mais ce fut en vain que je m'épuisai en recherches et en démarches; aucun moyen de fuir ne me restait. Je me résignai donc à demeurer chez l'honnête artisan qui m'avait si charitablement accueillie.

» L'arrière-garde française, ou plutôt une poignée de soldats sous les ordres de l'intrépide Ney, ayant évacué Vilna dans la matinée du 10 décembre, les Russes leur succédèrent immédiatement. Vilna contenait environ vingt mille personnes blessées, malades ou paralysées par le froid. Tout ce qui se présenta d'abord fut passé au fil de l'épée par l'ennemi, qui s'empara également des riches magasins et des immenses approvisionnemens, auxquels les Français n'avaient pas eu le temps de toucher [1]. — Les actes de cruauté commis, dans ces premiers momens, par les troupes russes font frémir. Cachée derrière un volet de fenêtre, et bien que ma vue n'embrassât qu'un espace fort circonscrit, je vis

[1] Il y avait à Vilna du pain, du biscuit et de la farine pour cent mille hommes pendant quarante jours, sans compter les blés qui arrivaient de la Samogitie; de la viande pour cent mille hommes, pendant trente-six jours, existant en parcs de bétail, rassemblés aux environs; de la bière et de l'eau de vie dans une proportion plus grande encore; trente mille paires de souliers; vingt-sept mille fusils, et une très grande quantité d'effets d'habillement, de harnachement et d'équipement.

des choses horribles. Je vis un Cosaque clouer de sa lance contre la muraille une cantinière qui lui demandait grâce de la vie; ce barbare prenait plaisir à prolonger son agonie, en joignant d'atroces plaisanteries au supplice de sa victime... Plus loin, quelques soldats russes, ayant percé de plusieurs coups un malheureux Français, l'enlevèrent au bout de leurs baïonnettes; puis tournant son visage du côté du nord, ils lui criaient avec des éclats de rire féroces: « — Ah! tu as vu Moskou, Français maudit, » eh bien! regarde maintenant Saint-Pétersbourg!... »

» Au massacre succéda le pillage. La maison où j'avais reçu l'hospitalité, ayant été envahie à son tour, des Russes vinrent m'examiner, me questionner... Je répondis toujours en allemand, et échappai encore une fois à la mort par la présence d'esprit de mes hôtes, qui me firent passer pour leur sœur. Sans cette heureuse supercherie, quels que fussent ma qualité de mère et mon extérieur inoffensif, je n'aurais point évité le sort fatal qui était réservé à tous les Français. — Femmes, enfans, vieillards, en

un mot, tout ce qui portait le nom ou l'uniforme français était impitoyablement massacré. — Les maisons et les rues regorgèrent bientôt de cadavres....

» Alexandre arriva à Vilna le 22 décembre. Sa réputation de bonté, ce que l'on publiait de sa clémence envers les malheureux prisonniers entassés dans le couvent de Saint-Basile [1], me sug-

[1] La conduite tenue par l'Empereur de Russie, dans cette circonstance, est une des actions qui honoreront le plus la vie de ce souverain.

Les prisonniers français avaient été jetés pêle-mêle dans le couvent de Saint-Basile; une garde, placée à l'entrée, les empêchait d'en sortir pour aller chercher leur subsistance. Jusqu'à l'arrivée d'Alexandre, ils restèrent donc sans eau, sans feu, sans paille, au milieu de ce vaste édifice glacé; quelques rations de biscuit leur étaient distribuées seulement. Aussi, étant blessés pour la plupart, et n'ayant pas la force d'aller dans la cour chercher de la neige pour étancher leur soif, les quatre cinquièmes périrent. Chaque matin, des soldats de corvée jetaient par la fenêtre les cadavres de ceux qui avaient succombé la veille, et la place des morts était aussitôt occupée par d'autres prisonniers amenés du dehors. — Les cadavres, entassés par milliers, dans les cours, sur les escaliers,

gérèrent l'idée de réclamer sa protection.— En conséquence, je me rendis au palais, où je trouvai une dame française de ma connaissance, que le même motif y amenait. Enhardies par notre mutuelle présence, nous attendions l'Empereur au pied du grand escalier, lorsque le grand-duc Constantin, venant à paraître, je m'avançai rapidement vers lui, ma pétition à la main. Il s'aperçut avant moi de ma méprise, et me dit

ne tardèrent pas à engendrer une épidémie terrible, qui vint ajouter encore au nombre des victimes. L'intensité du fléau fut telle, qu'il s'étendit jusqu'au sein de l'armée russe, où il exerça les plus cruels ravages.

Ce fut dans le couvent de Saint-Basile, dans ce séjour infecté par une active épidémie, qu'Alexandre osa pénétrer, pour juger par ses yeux de l'horrible situation des prisonniers. — Profondément ému d'un sort si déplorable, l'Empereur de Russie, ne consultant que son cœur, ordonna immédiatement de distribuer des vivres à ces infortunés; leur fit payer la solde affectée aux prisonniers; écouta leurs réclamations, et n'eut de repos, enfin, que lorsque, répartis dans divers hôpitaux, ils furent traités à l'égal des malades russes. — La conduite du grand-duc Constantin, dans ces fatales circonstances, mérita également les plus grands éloges.

avec une affabilité qui ne lui était pas habituelle :
« — Ce n'est pas à moi, mesdames, que
» vous avez affaire...; c'est à mon frère, n'est-ce
» pas?... Il me suit... » L'Empereur de Russie
ne tarda pas à descendre, en effet; il se rendait
à la parade, entouré de son état-major. Dès qu'il
nous vit, il s'arrêta pour recevoir les papiers
que nous lui présentions, en disant aux personnes
qui se pressaient autour de lui : « — Mes-
» sieurs, place aux dames... » Puis ayant pris
lui-même nos placets, il ajouta avec sa grace
ordinaire : « — Mesdames, je vous répondrai... »

» Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis
la présentation de nos placets, lorsqu'un officier
de police vint nous chercher de la part du
général Hartel, adjudant-major de la police
générale de l'armée. Quoique la réputation de
brutale cruauté de ce dernier fût parvenue
jusqu'à moi, encouragée par la gracieuse réception
de l'Empereur de Russie, je me rendis auprès
du général, pleine d'espoir et de confiance ;
mon amie m'accompagnait. Mais à peine avions-
nous franchi le seuil du premier appartement,

que nous entendîmes un bruit confus et semblable à celui que produirait une violente querelle...

» Ayant pénétré plus avant, nous trouvâmes le général Hartel au milieu d'une vingtaine de mougiks, qu'il maltraitait de la manière la plus cruelle : non content de les injurier dans les termes les plus méprisans, il les frappait au visage... Ces malheureux étaient couverts de sang : tout leur crime était d'avoir suivi leurs maîtres, réfugiés, comme nous, au milieu de l'armée française.

» Après cet exploit, digne d'un pays où les serfs sont assimilés aux animaux domestiques, le général Hartel s'avança vers nous. La contraction convulsive de ses traits, la rapidité de sa marche, et le traitement qu'il venait de faire subir devant nous à ces pauvres esclaves, tout contribuant à augmenter mon effroi, je tombai presque évanouie sur un siége. Ma frayeur était fondée ; car, sans s'occuper aucunement de ma situation, il éclata aussitôt en invectives contre nous, et, plaçant le poing sur le visage de mon amie :

« — Vil suppôt de Belzébut, lui dit-il, en » langue russe, tu oses écrire à l'Empereur!... » —Eh bien! la police va vous apprendre à toutes » deux comment on punit une telle audace... » Plus effrayée de ces terribles paroles[1] que des coups dont il nous menaçait, et sachant que cet affreux personnage était d'extraction allemande, je me hasardai à lui adresser la parole en cette langue. Je lui parlai de mon enfant, de mon malheureux enfant qu'il allait priver de mes soins en nous séparant, de la mort de tous deux, dont il allait être cause, lorsque la Providence nous y avait si souvent, si miraculeusement soustraits, pendant les périls de la retraite.... Sans répondre à mes supplications, ce furieux nous montra du doigt la porte, et nous ordonna de nous retirer dans nos demeures respectives, avec défense expresse d'en bouger... Tel était le personnage que l'Empe-

[1] On concevra mon effroi, à cette menace, quand on saura qu'il suffit de l'ordre, du caprice d'un Quartalnick, pour faire infliger aux hommes, tout comme aux femmes, les plett, les battogues, le knout, etc.

reur de Russie, que le magnanime Alexandre prenait pour intermédiaire de ses grâces et de ses bienfaits [1] !

» J'étais sortie libre, je rentrai captive, mais dans quel état, grand Dieu!... Toute ma force morale, toute la puissance de ma jeune constitution ne purent résister à des secousses si souvent répétées. J'en avais éprouvé de si nombreuses, de si cruelles depuis le jour où je me sauvai à travers l'incendie! Les menaces furieuses du général Hartel me portèrent le dernier coup. Il paraît que mon lait se porta subitement au cerveau. J'arrivai la tête brûlante à mon domicile; le délire succéda, et je ne tardai point à tomber dans un état de complète aliénation. — On m'a dit, depuis, que, dans les accès de ma folie, je

[1] Ici se retrouve, dans toute sa justesse, l'observation du major Masson, sur le caractère d'Alexandre; observation que nous avons rapportée dans le volume précédent :

« ..... Il manque de hardiesse et de confiance, pour
» rechercher l'homme de mérite, toujours modeste et re-
» tenu; il est à craindre que le plus importun ou le plus
» effronté, qui est ordinairement le plus méchant, ne
» parvienne à l'obséder, etc. »

déchirais mes vêtemens; je repoussais, j'arrachais de mon corps les médicamens qu'on m'appliquait extérieurement pour soulager mes maux. Quelquefois, au milieu d'un éclat de rire convulsif, je demandais un instrument tranchant, pour séparer de ma main le doigt annulaire, et l'envoyer à mon époux avec la bague nuptiale qui le parait... Dans d'autres instans, je méconnaissais mon fils, et, par un déplorable contraste de folie et de tendresse, après l'avoir accablé de caresses, je voulais l'étrangler. . . . .

. . . .

» La neige et les frimas enveloppaient la nature, lorsque je perdis la raison; le soleil radieux du printemps avait reparu et les arbres avaient repris leur parure, lorsque je la recouvrai. Ce retour à la raison fut tout aussi rapide et tout aussi imprévu que l'avait été ma folie. Mais je ne reconnaissais ni les lieux, ni les personnes qui m'entouraient. La vue de mon fils, qui était près de moi, de mon fils qui me tendait les bras en souriant, et d'abondantes larmes qui soulagèrent ma poitrine, finirent par me rendre tout à fait à moi-même...

» Ce fut alors seulement qu'une pauvre blanchisseuse qui m'avait accueillie m'apprit où j'étais, et les actes qui avaient signalé ma longue démence... L'homme charitable chez lequel je logeai, en arrivant à Vilna, avait succombé à l'épidémie. Cette pauvre femme était parente de cet honnête artisan. Voyant que sa veuve, en proie à la misère et au désespoir, ne pouvait plus me garder, elle s'opposa à ce que l'on me fit conduire à l'hospice des aliénées. Les remèdes violens m'y eussent tuée, avait-elle dit. Elle me fit alors transporter à son domicile, où, se prêtant à mes extravagances, ses soins assidus et son humanité étaient parvenus à me sauver. J'appris encore par elle que, le lendemain de la fatale audience, le général Hartel m'avait envoyé chercher. Malgré les assurances qu'on lui donna sur la perte de ma raison, cet émissaire voulut arriver jusqu'à moi. La divergence de mes réponses à ses sommations répétées, mon regard égaré, tout enfin lui ayant paru de nature à confirmer le témoignage de mes hôtes, il put retourner vers son maître, et lui rendre compte du résultat de ses cruelles violences.

» Mes forces étant revenues peu à peu, je me rendis, dès ma première sortie, auprès du gouverneur de Vilna, que l'on disait être juste et humain, afin de m'informer de la réponse que l'Empereur Alexandre avait promise à ma supplique. Étrangement surpris de ma réclamation, ce général m'assura que, d'après les ordres de son souverain, quatre cents roubles avaient dû m'être remis pour me rendre à Saint-Pétersbourg... Il s'était donc trouvé un homme assez cupide, une ame assez basse, pour détourner à son profit le bienfait d'Alexandre, au préjudice d'une malheureuse mère, d'une pauvre folle ! Je négligeai de rechercher l'auteur de ce double crime ; alors même que j'aurais pu le découvrir et le convaincre, n'étaient-ce pas de nouvelles persécutions que j'aurais attirées sur ma tête!..

» Une pensée pénible me tourmentait; c'était l'impossibilité de m'acquitter envers ma bienfaisante hôtesse. Comment payer des soins, des secours si assidus, et rendus plus inappréciables encore par la position peu fortunée de celle qui me les prodiguait? — Désirant alléger, du moins,

sa charge et ses dépenses présentes, je résolus d'employer mon temps à quelque ouvrage de lingerie, moyennant une rétribution, et je fus assez heureuse pour pouvoir lui remettre, chaque jour, quinze sous environ, salaire d'un travail assidu de dix-huit heures. — J'ai trouvé aujourd'hui des occupations moins pénibles et un peu mieux rétribuées; et c'est toujours avec la même joie, avec la même ferveur de reconnaissance que, tous les soirs, je rapporte ma modeste offrande à celle à qui je dois la vie. . . . .

» Ici se termine l'esquisse rapide et bien incomplète de mes souffrances passées; mais, quelle qu'ait été la rigueur de mon sort, je n'en bénis pas moins le ciel, qui, en sauvant mon fils, a daigné encore lui conserver un père. »

. . . .

Tel était le récit de ma femme.

CHAPITRE XXIII.

Générosité de mon hôte. — Voyage à Makariév. — Passage du Volga. — Hospitalité forcée. — Foire de Makariév : Son origine. — Le couvent de Saint-Macaire. — Le bazar. — Le petit coffre. — Toilettes des femmes. — Les chevaux sauvages. — Mosquées. — Tailleurs en plein air. — Les saltimbanques. — Mœurs orientales à Makariév. — Courtisanes. — Cavalerie asiatique.

La lecture de ce récit, souvent interrompue par mes larmes, était à peine terminée, que je courus faire part de mon bonheur à M. de Kru-

comme s'il n'avait pas osé achever sa pensée, il s'arrêta tout court. Ses élans de folle gaieté cessèrent en même temps, et tout dans son maintien décelait l'embarras d'un enfant qui ne sait comment aborder une question. Ne pouvant me douter du sujet qui l'amenait, je le rassurai et l'exhortai à parler sans crainte : « — Mon » bon ami, me dit-il alors avec timidité, si c'est » une jolie chose qu'une foire pour ceux qui » ont de l'argent à y dépenser, il est bien » triste aussi de passer devant une infinité de » belles boutiques sans pouvoir satisfaire le » moindre petit caprice, et....., pour que vous » ne vous trouviez point dans ce cas, mon père » m'a chargé de vous apporter ceci... »

En achevant ces derniers mots, qu'il prononça avec une grande volubilité, il me remit un papier roulé, et se sauva avec précipitation, comme pour se dérober à mes remercîmens...

Je trouvai cent cinquante roubles dans le rouleau que venait de m'envoyer M. de Krukov. Digne homme ! quelle exquise délicatesse dans sa bienfaisance ! Non seulement il venait au secours du malheur; mais, pour que ses bienfaits

n'eussent rien d'humiliant, il les faisait répandre par la main d'un enfant.

Le lendemain, nous étions sur la route de Makariév. —On se souvient dans quel état de misère je l'avais parcourue autrefois; aussi j'éprouvai une secrète satisfaction à comparer mes souffrances d'alors avec ma situation présente. Ce n'était plus en proscrit, étendu mourant sur un traîneau et livré à de stupides gardiens, que je traversais ces campagnes, mais entouré de protecteurs et d'amis, et dans un brillant équipage devant lequel tous les fronts se courbaient. Je voyais ce même isba où l'hospitalité fut sur le point de m'être refusée autrefois, et dont l'hôte, tremblant aujourd'hui, accourait en esclave sur le seuil de sa chaumière, qu'il n'osait franchir.

Quatre jours avaient à peine suffi pour ce trajet de cent werstes, au temps où rien n'était venu adoucir encore l'horreur de ma situation; avec le vice-gouverneur, nous parcourûmes la même distance en moins de dix heures. Nous arrivâmes le soir au bord du Volga, que nous traversâmes sur une légère embarcation, venue de l'autre rive pour nous transporter avec notre

équipage. Pendant la traversée, M. de Krukov, s'adressant à moi, me demanda si je savais où nous allions loger. Sur ma réponse négative, mon interlocuteur m'engagea à consulter mes souvenirs pour le deviner. « — A l'hôpital-prison, » peut-être? lui dis-je. — Non; mais le logement qui nous est destiné ne sera peut-être » pas davantage de votre goût. — Quel qu'il » soit, il me paraîtra charmant, si ce n'est pas » celui-là. — Peut-être..., car nous allons descendre chez notre ami le Gorodnitsch. » A ces mots, j'éprouvai un mouvement de surprise qui fit sourire M. de Krukov.

Le Gorodnitsch, que le lecteur ne s'attendait sans doute pas plus que moi à revoir en scène, ne se trouvait point au logis à notre arrivée. *Sa Corpulence* accourut bientôt toute haletante, sur la nouvelle qui lui avait été donnée de la visite du vice-gouverneur. J'affectai de rester assis à son approche, à l'exemple de M. de Krukov. Vous eussiez vu le grotesque personnage se confondre en excuses sur son absence, multiplier ses courbettes, dont j'eus une bonne part, l'obscurité ne lui permettant pas de distinguer

mes traits. — Quand, à la clarté des flambeaux qu'on ne tarda pas d'apporter, il put reconnaître en moi un des quarante prisonniers, le Gorodnitsch eut besoin de toute son habileté pour déguiser sa déconvenue. Traité avec égard par le vice-gouverneur, je devais partager avec ce dernier les déférences de l'autorité ; il était plaisant de voir le Gorodnitsch me prodiguer les marques de respect en se mordant les lèvres. Je jouissais en secret de la violence qu'il devait se faire ; c'est là toute la vengeance que je tirai de lui.... C'est une vérité depuis long-temps reconnue : plus un fonctionnaire ou un officier subalterne traite ses inférieurs avec hauteur et rudesse, plus il rampe et fléchit devant ses supérieurs. Ce contraste se trouve dans les mœurs russes comme dans les mœurs françaises.... Mais venons à ce qui faisait le but de notre voyage.

La foire de Makariew, malgré son importance, est à peine connue dans nos pays méridionaux. Elle doit son origine à un pieux anachorète, appelé Macaire *. Retiré dans un *kite* ou ermi-

* D'où est venu le nom de *Makariew*.

tage (d'autres disent un couvent); le cénobite y attira, par ses prédications et ses vertus, une foule de fidèles. Ce fut d'abord pour entendre les exhortations du saint homme que l'on se rendit à l'ermitage; mais bientôt la nombreuse affluence des étrangers suggérant aux pèlerins l'idée de porter avec eux des marchandises de leur pays, pour faire des échanges, il vint une époque où l'intérêt temporel, plus encore que la dévotion, les conduisit à Makariév. Ainsi que les pèlerins de la Mecque, qui travaillent en même temps à gagner le ciel et les biens de la terre, ceux-ci menaient de pair la religion et le commerce.

Je visitai les ruines de la cellule qui fut le berceau de Makariév; plusieurs siècles ont passé sur leurs décombres. Quelques pierres grossièrement taillées, quelques ruines, tels sont les restes de l'asile de celui qui, le premier, donna la vie et le mouvement à cette région âpre et reculée. D'ailleurs, aucun indice, aucune inscription originale : tout ce que je puis en rapporter ici me fut appris par la tradition orale, qui transmet d'un âge à l'autre ce qui échappe

à l'histoire. Ainsi, on raconte dans le pays, que l'espace laissé aux pélerins autour de l'ermitage étant trop circonscrit, peu de temps après la mort de saint Macaire, on abattit une partie de la vaste forêt qui protégeait cette retraite solitaire.

Plus tard, on éleva sur une partie du même emplacement un bazar magnifique. Ce bâtiment est carré; chaque façade est en pierres et a cent cinquante sagènes de longueur[1]. L'intérieur est parfaitement distribué au moyen de diverses belles galeries qui le décorent. Au centre, se trouve la Bourse, qui est construite sur le plan de celle de Saint-Pétersbourg, mais sur une moindre échelle.

Dans ce bazar, les marchandises sont étalées et disposées comme dans ceux d'Orient : les soieries, les fourrures, les riches étoffes, les tissus de lin et de coton, à côté de l'argenterie d'église, des bijoux, des pierres précieuses ; puis viennent les essences, les parfums, les denrées coloniales, le thé, la quincaillerie et toute es-

[1] La sagène équivaut à 5 p^{ds} 10 p^{ces} de notre mesure.

pèce de produits agricoles et industriels ; ces derniers objets occupent une galerie spéciale. Partout le goût est satisfait et l'œil ébloui. A chaque pas, on s'arrête pour admirer ces richesses rassemblées à si grands frais.

C'était presque toujours dans la compagnie du vice-gouverneur que je visitais l'intérieur du bazar. Un jour que nous vîmes un modeste marchand oriental, assis sur une de ces chaises pliantes dont j'ai parlé, et tenant sur ses genoux une petite boîte, semblable à celles où l'on met les gommes odoriférantes. « — Celui-ci ne fera pas fortune avec son mince bagage, dis-je à M. de Kra-kov. — Ne jugez pas sur l'apparence, me répondit-il ; cet homme, avec son petit coffre, fera peut-être plus de bénéfice, à la foire, que vingt marchands réunis. » A ces mots, il demanda au marchand d'ouvrir sa boîte. Quelle fut mon admiration à la vue de ce qu'elle renfermait ! Au lieu de myrrhe, au lieu de simples parfums que j'y croyais contenus, je vis des colliers et des boucles d'oreilles en perles fines, d'une valeur de plus de cinq cent mille roubles.

Ces ornemens sont extrêmement recherchés

par les femmes des marchands russes. Ces dames, vêtues comme des madones, se surchargent de perles et de pierres précieuses; et semblables à des images enluminées, elles ont le visage barbouillé d'une épaisse couche de céruse et de carmin.

La foire de Makariév est autrement importante que celle de Beaucaire et de Leipsick, tant par la diversité et le prix des marchandises qu'on y transporte, que par la valeur des affaires que s'y traitent. Le nombre des négocians qui s'y rendent de tous les points de l'Asie et de l'Europe est infini. Elle commence le jour de Saint-Pierre (29 juin), et ne finit qu'avec le mois de juillet.

Les huit premiers jours sont employés aux marchés en gros, qui se traitent sur le bord du Volga. Ce fleuve est alors couvert, dans une étendue de plusieurs werstes, d'une infinité de barques et de galéasses toutes pavoisées. Les flammes variées de mille couleurs, qui se balancent au gré des vents sur cette ville flottante, charment et éblouissent la vue. Ces bâtimens sont chargés de vin, d'eau de vie de Kislar, de grains, de farine,

d etesel des produits des mines de Sibérie. C'est un spectacle curieux que cette prodigieuse quantité de marchandises qu'ils déposent sur le rivage. On se demande surtout où peuvent être employées ces milliers de cloches qui attendent des acheteurs.—La cause de l'étendue de ce commerce est motivée par la fréquence des incendies qui consument les villages avec leurs églises bâties en bois. Or, les cloches étant en grande vénération parmi les Russes [1], on a vu une paroisse, dont l'église avait été brûlée jusqu'à trois fois en deux ans, être obligée de faire successivement les frais de trois cloches dans un laps de temps aussi court.

On trafique aussi d'une manière considérable

[1] Une opinion populaire, en Russie, attribue aux sonneries d'église le pouvoir d'évoquer les ames des morts. On croit faire une acte de dévotion en sonnant une cloche, à peu près comme chez nous on se fait un mérite pieux d'allumer un cierge devant l'image d'un saint. Il résulte de là que toute population agglomérée ne saurait se passer de cloche, et que, lorsqu'un incendie en prive une paroisse, les habitans n'attendent pas long-temps sans la remplacer.

sur le bétail, pendant les huit premiers jours de la foire de Makariév, où l'on trouve beaucoup de chevaux sauvages appelés *kazanskys;* ce mot dérive du nom des steppes ou déserts situés dans le gouvernement de Kazan[1], où ces animaux sont capturés. La chasse, au moyen de laquelle on s'empare d'eux, mérite d'être rapportée.

Armé d'une longue corde entortillée autour de son bras, et terminée à l'une de ses extrémités par un nœud coulant ouvert, le chasseur s'embusque, à la chute du jour, aux endroits où il sait que les chevaux vont se nourrir par bandes. Dès que les chevaux sont arrivés et qu'il en voit un à portée, le guetteur lance sa corde avec tant de promptitude et d'adresse, que pour l'ordinaire le nœud coulant saisit et serre l'animal au cou. En vain celui-ci se débat et cherche à se dégager; en vain il entre en fureur contre le chasseur, qui, évitant ses ruades et ses coups de dents, monte le coursier et le laisse alors libre de regagner l'immensité des steppes. Espérant toujours se débarrasser de

[1] *Voir* les mœurs des Tartares de Kazan. (Note C.)

son cavalier, l'animal continue de fendre l'air avec la rapidité de la flèche, et c'est seulement lorsqu'il est exténué de fatigue, qu'il se rend. Devenu alors l'esclave de ce Mazeppa volontaire, il se soumet à sa destinée. Ces animaux ne sont pourtant jamais complétement domptés, et conservent toujours des traces de leur indépendance native. Petits de taille, bien faits et bouillans d'ardeur, on les voit attelés aux légers et élégans droschkys, qu'ils traînent avec une vitesse incomparable.

Les opérations commerciales qu'on traite à la foire de Makariév sont tellement étendues, qu'outre les innombrables bateaux de transport que lui amènent le Volga et les rivières qui ont leur embouchure dans ce fleuve, plus de vingt mille chevaux sont constamment employés au charroi des marchandises. Ce qui donnera encore une idée de l'importance des marchés et de la quantité des valeurs qui circulent à Makariév, c'est que les vendeurs font la condition d'avance d'être payés en billets de vingt-cinq roubles au moins.

Le village, qui ne possède guère que mille

habitans, offre pendant la foire l'aspect et l'agitation d'une ville grande et populeuse, car on y compte plus de cent mille étrangers. Là, se trouvent rassemblés des hommes de toutes les nations; là, on entend parler toutes les langues vivantes, Français, Russes, Anglais, Allemands, Turcs, Persans, Indiens et Chinois s'y trouvent confondus avec leurs mœurs, leur langage et leurs costumes respectifs; ils forment pour l'observateur un pêle-mêle bariolé et mobile, que la soif des richesses rapproche et agite pendant plusieurs jours, pour les renvoyer ensuite aux lieux d'où l'intérêt les fit partir. On y rencontre aussi des Tartares de toutes les tribus.

Les Chinois apportent à la foire du thé, du musc, des nankins de couleurs, appelés *kitaika* (étoffe chinoise), et qui servent aux *saraphanes*, ou vêtemens d'été des paysannes russes.

Le nombre des mahométans qui se rendent à la foire est si grand, que chaque année on y élève une mosquée en bois, et aussi soigneusement disposée que si elle devait durer plusieurs années. De mes fenêtres j'en apercevais les minarets sveltes, d'où le muezzim appelait, en

chantant cinq fois par jour, les fidèles du Coran[1] à la prière.—Curieux de visiter un temple consacré à l'islamisme, je me présentai à la porte de la mosquée; là, un iman m'apprit que l'entrée en était ouverte à tout le monde, et qu'on pouvait y pénétrer sans qu'il fût besoin de se découvrir la tête.

A l'aspect de deux ou trois cents paires de babouches rangées symétriquement sur le parvis, j'aurais pu me croire dans un bazar de chaussure, si je n'avais su d'avance que cette même loi religieuse, qui permet aux disciples de Mahomet d'entrer dans leur temple avec le turban sur la tête, leur ordonne, d'un autre côté, de prier nu-pieds. D'ailleurs, aucune image, aucun ornement, nul attribut de religion ne décoraient cette mosquée. Les musulmans, groupés sans ordre, et le visage tourné contre le mur, récitaient tout haut les versets du Coran; les uns courbaient le front dans la poussière, les autres multipliaient les génuflexions; ceux-ci restaient debout, tournant les yeux vers le ciel, ceux-là se prosternaient la face contre terre : tous faisaient des contorsions pareilles à celles des juifs dans

leurs synagogues, et se démenaient comme des énergumènes. J'avoue que je sortis de là fort peu édifié.

J'ai omis, en parlant du bazar, quelques détails sur ce vaste bâtiment si digne d'être remarqué. — Le long de la façade de l'entrée principale est une large allée qui se prolonge d'un bout à l'autre de l'édifice; cette allée est réservée pour la circulation du public. D'un côté, l'on voit une file d'établis mobiles et alignés, sur lesquels des tailleurs accroupis confectionnent en plein air des vêtemens pour toutes les nations. Sur le même rang sont élevées plusieurs baraques, où l'on amuse le public pour son argent. Ici c'est un théâtre sur lequel des esclaves, après avoir humblement servi à table le prince de Schawskaskoï[1], leur maître, se donnent fastueusement de grands airs; plus loin ce sont des saltimbanques d'un ordre moins élevé, dont les tréteaux

[1] Le prince de Schawskaskoï possédait un grand nombre d'esclaves, qu'il avait instruits à jouer la comédie. — Après sa mort, son frère, qui hérita de ses vassaux, eut l'idée, pendant la foire de Makariév, de leur faire donner des représentations qu'on allait voir pour de l'argent.

sont entremêlés d'une infinité de *katcheli* ou balançoires russes et autres divertissemens du même genre.

La danse de corde des nationaux, aussi insipide que dangereuse, n'eut pas, cette année-là, un grand succès. Les amateurs lui préféraient des *curiosités* montrées par un Français et un Italien, que leur goût pour la vie errante et aventureuse avait amenés dans ce pays lointain. Obligés de faire annoncer le spectacle par un truchement, ceux-ci s'étaient adjoint, en guise de bouffon, un habitant du pays, qui parlait un peu le français.

Un jour que j'assistais à une de ces *parades*, le saltimbanque, mon compatriote, dit à son interprète : « — Mon ami paillasse, fais-moi le » plaisir d'annoncer ce que je fais voir, à ces » messieurs et à ces dames. » A ces mots, le bouffon interpella en ces termes la multitude de mougiks, qui le regardaient la bouche béante : « — Dites donc, vous autres, ce Français veut » que je vous appelle messieurs et mesdames ; » comment est-ce possible ? vous êtes tous des » paysans. » Malgré de pareilles sorties contre

leurs tributaires bénévoles, jamais, je pense, nos deux bateleurs n'avaient eu pareille aubaine. Ils faisaient jusqu'à cinq cents roubles de recette par jour en pétaks[1].

Au milieu de tant de sujets de curiosité, ce qui frappa le plus mon attention, ce furent les *Tsiganskys*, ou Bohémiens, qui colportent là, comme partout, leurs coutumes héréditaires; c'est à dire, leur vie en plein air, leur goût pour la rapine, et leur dextérité à faire des dupes. Ces restes d'un peuple nomade, épars sur toute la surface du globe, méritent un coup-d'œil particulier.

Stationnaires au sein des progrès de la civilisation, les Bohémiens n'ont jamais rien voulu changer à leur antique religion, ni à leur langue inconnue. Vivant entre eux par bandes, sans asile comme sans patrie, ne s'alliant qu'entre eux, ils ne recherchent les autres hommes que pour en tirer quelque profit. Dans ce but, ils sont à

[1] Ce sont de larges pièces de cuivre, ainsi que nous l'avons dit plus haut, de la valeur de cinq kopecks, ou cinq sous.

la fois devins, musiciens, chanteurs, danseurs et saltimbanques. Chassés d'à peu près tous les pays, ils sont tolérés en Russie. On les reçoit dans les villes pendant l'hiver, mais on ne manque jamais de les expulser aussitôt que la belle saison arrive. Alors ils se mettent en campagne, et toujours adroits larrons, ou mendians obséquieux, ils ne demandent l'aumône que lorsqu'ils savent qu'ils ne pourraient pas voler impunément celui dont ils implorent la bienfaisance. Tantôt ils poursuivent les équipages, en faisant la roue dans la poussière ou dans la boue, pour obtenir quelques pièces de monnaie; d'autres fois ils harcèlent les passans pour les forcer à se laisser dire la bonne aventure. — Une législation bien faite (ce qui manque encore à la Russie) pourrait seule amener la fusion de ces peuplades cosmopolites avec les nations civilisées. C'est ainsi qu'en France et en Angleterre cette race impure s'est complétement éteinte en se mêlant aux peuples chrétiens[1].

[1] On la trouve cependant en Espagne, où ils sont connus sous le nom de *Gitanos*.

Après avoir visité le champ de foire, le lecteur voudra sans doute jeter un coup-d'œil dans l'intérieur de la ville, qui abonde en sujets d'observation.— Ici ce sont les femmes que les Orientaux ont amenées avec eux, et qui, renfermées dans leurs appartemens, soulèvent le rideau flottant de leur fenêtre pour satisfaire une curiosité bien innocente par ses résultats. L'asservissement de ces infortunées est tel, qu'elles sont obligées de se cacher derrière la draperie, aussitôt qu'elles voient l'attention des passans fixée sur elles; il faut dire que les plus jolies ne baissent le rideau qu'après avoir été bien remarquées. — Là, des odalisques banales, venues de tous les pays de l'Asie, mollement accoudées sur les fenêtres, provoquent et soutiennent, au contraire, les regards que les premières paraissent éviter. Ces houris ambulantes font une grande consommation de blanc et de rouge, de tabac et d'opium, de sorbets et d'eau de vie. Leur visage, qui le plus souvent n'a d'autre expression que celle de l'abrutissement, est presque toujours voilé par le nuage de fumée qu'on voit s'exhaler de leurs bouches décolorées, et garnies de

dents qu'elles tiennent à honneur d'avoir parfaitement noires. Elles ont bien soin aussi de colorer leurs ongles; de telle sorte que le pinceau, chez elles, est à la fois employé à la figure, aux dents et aux mains. L'aspect de ces créatures dégradées, tenant d'une main une longue pipe allumée, et se versant de l'autre d'abondantes libations qu'elles avalent d'un trait, inspire aux Européens un dégoût qu'il est facile de comprendre.

Le principal estaminet de Makariév n'est pas indigne non plus de l'attention du lecteur. Qu'on se figure une vaste salle dont la voûte, soutenue par d'élégans piliers, est percée, au centre, d'une ellipse vitrée à deux usages. Cette ouverture, dont le vitrage s'élève ou s'abaisse à volonté au moyen d'un cordon, sert à éclairer ce lieu de jouissance orientale et à donner passage à la fumée de tabac qui se dégage à grands flots. C'est là que j'ai compris la délicieuse sensation qu'on pouvait éprouver à s'entourer d'une atmosphère épaisse de tabac safrané, dont la douceur et le parfum sont exquis. On connaît le *tschibouka;* cette pipe turque, en terre cuite, d'une petite dimension,

est armée d'un long tuyau de bois odoriférant, ordinairement garni d'une embouchure d'ambre. On n'attend pas que la charge en soit consumée pour vous en présenter une nouvelle. Je refusai d'abord de me rendre à l'invitation d'un esclave qui, placé à ma droite, voulut m'enlever la pipe que je tenais, tandis qu'un autre, à ma gauche, m'en offrait une fraîchement garnie; on me fit comprendre que c'était pour la nettoyer, à l'aide de longs fils de fer.

A côté de ces mœurs orientales, avec lesquelles ils offrent un contraste frappant, on retrouve les usages russes dans leur pureté originelle.—Je fus témoin, pendant mon séjour à Makariév, de la célébration d'un mariage dont quelques particularités méritent d'être rapportées. Avant de prononcer le protocole consacré pour l'union conjugale, le prêtre demanda à l'époux *s'il aurait la force de battre sa femme lorsqu'il en serait besoin*. La réponse ayant été affirmative, le ministre de la religion articula les paroles sacramentelles, qui se terminent par une injonction au mari de ne pas quitter sa femme quand elle sera vieille. Je croyais que la solennité était

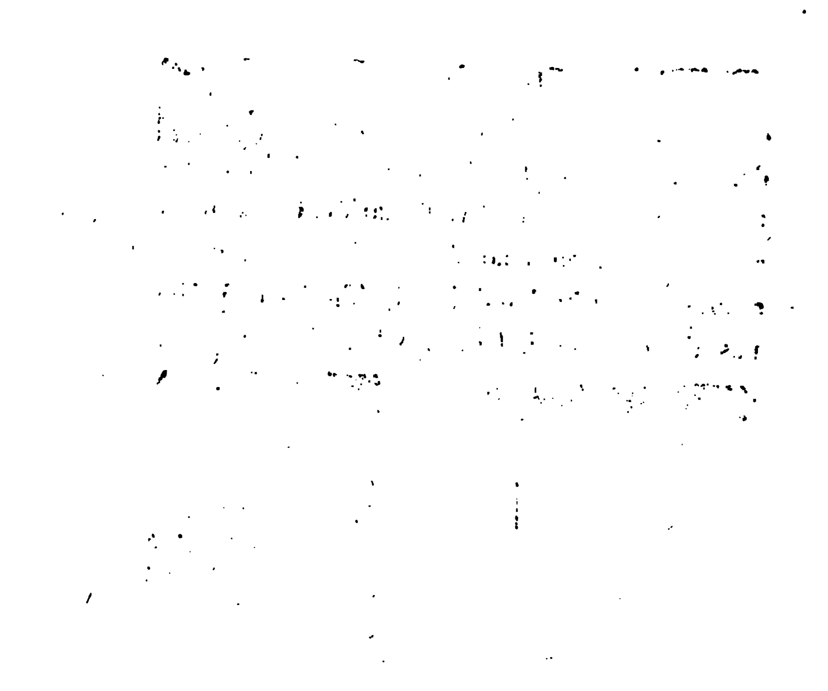
finie; mais, sur l'invitation du *druska*[1] ou maître des cérémonies de la fête, je me rendis le lendemain, au lever du soleil, dans la maison des nouveaux époux. Je ne fus pas médiocrement surpris d'y voir une espèce de procession, composée d'esclaves des deux sexes, promenant triomphalement, d'un appartement à l'autre, avec des chants et des cris d'allégresse, une indécente bannière, sur laquelle étaient empreintes les preuves d'un premier sacrifice à l'amour.

Je ne quitterai pas Makariév, sans parler du corps de troupes préposé à la garde de la ville et à la sûreté du commerce. Plusieurs piquets de cavalerie asiatique, campés dans un vaste taillis, qui entoure le bazar, se relèvent tour à tour sur les points les plus fréquentés. Armés d'une lance, le carquois sur le dos et recouverts de

[1] Les fonctions du druska sont ordinairement dévolues au personnage le plus plaisant de la noce. Il s'acquitte des devoirs de sa charge d'une façon grotesque, et de manière à être le bouffon de la fête.

Les cérémonies du mariage ne sont pas les mêmes dans toute la Russie; elles varient d'une province et même d'une ville à l'autre.

cottes de mailles étincelantes, ces soldats à demi sauvages ajoutent à l'étrangeté du spectacle de la grande foire de Makariév. Ces troupes sont spécialement chargées de l'ordre, et de la sécurité des marchands; ce qui ne les empêche pas de se livrer à leur penchant à la rapine, lorsqu'ils trouvent une occasion favorable.



CHAPITRE XXIV.

Retour à Nijnei-Novogorod. — Société russe : les bouquets à Phi-lis; la princesse de Géorgie, mesdames Oulianin, Salma-nov, etc. — Délivrance. — Les adieux de l'exilé. — Départ. — Cosaques et Françaises. — Vladimir. — Conversation avec un chef de Cosaques. — Nouvel aspect de Moskou. — Le Kremlin. — Uniformes français. — Paroles remarquables d'un Russe. — Le viol puni de mort. — Traits de courtoisie militaire. — Mort de l'abbé Surrugues. — L'abbé Perrin.

Le jour fixé pour notre retour à Nijnei étant arrivé, nous primes congé du Gorodnistch. Avec notre séjour finit la longue mystification dont

notre voyage à Makariév l'avait rendu l'objet. Mais si notre départ fit cesser la risible contrainte, l'espèce de supplice de notre hôte, l'instant qui précéda ce départ, fut comme un coup de grâce pour son amour-propre. Il fit pourtant bonne contenance jusqu'à la fin, et attendu la présence du vice-gouverneur, son obséquieuse politesse à mon égard ne se démentit pas. — Ce fut le sourire sur les lèvres et avec toutes les marques d'une prévenance officieuse, qu'il me suivit jusqu'à la voiture, et que, le chapeau bas, il m'aida à y monter, moi, son subordonné autrefois, son ancien prisonnier.... Debout auprès de l'équipage, et toujours dans l'attitude la plus respectueuse, il me souhaitait encore prospérité et bonheur, lorsque, les chevaux nous emportant au galop, nous fûmes réciproquement délivrés, lui, de ma présence, et moi de ses perfides bénédictions.

La distance qui nous séparait de Nijneï fut franchie, comme en allant, avec une célérité remarquable. En arrivant chez le gouverneur, je trouvai un petit ballot qui m'était adressé de Vilna. Cet envoi était une attention de ma femme,

qui m'expédiait quelques effets à mon usage; mais, dans la lettre qu'elle y avait jointe, une phrase restait inintelligible pour moi : elle me remerciait des cent roubles que je lui avais fait passer... Cent roubles ! c'eût été difficile, pensai-je à part moi; je ne possédais pas une obole avant notre départ pour Makariév, et depuis, j'avais dépensé au bazar jusqu'au dernier kopeck de la petite somme que je devais à la libéralité du vice-gouverneur.

Je fis part de ma surprise à mon protecteur; il parut tout aussi embarrassé que moi d'expliquer cette énigme; mais, bien qu'il ajoutât à sa noble action le mérite de s'en défendre, le lecteur aura sans doute reconnu, dans ce nouveau trait, l'excellent M. de Krukov. C'était par ses mains, ainsi que nous l'avons dit, que passait notre correspondance, et il n'avait pas craint de violer ma missive, pour y déposer de nouveaux bienfaits. Ainsi, non content de me tendre une main secourable, sa générosité atteignait encore jusqu'à ma famille éloignée, pour la soulager dans son infortune !

Cependant une ère nouvelle avait commencé

pour moi : j'allais bientôt reprendre un rang dans le monde. Étayé du crédit de mon noble protecteur, ce fut sous ses auspices que je fis mon entrée dans la haute société de Nijnei-Novogorod. . . . .

Là, tout comme à Moskou et à Saint-Pétersbourg, la noblesse est fort exclusive; aussi, dans les premiers jours, je fus accueilli avec une politesse un peu froide. Mais ayant mis en pratique ce précepte, que dans toutes les situations possibles il faut, si l'on veut réussir, s'assurer la bienveillance des femmes, je vis succéder insensiblement à cette réserve les prévenances et les manières affectueuses. Comme je me mêlais un peu de poésie, je composai quelques couplets, et rimai quelques quatrains en l'honneur des nobles dames. — On en était encore, dans ces sociétés, aux bouquets à Philis et à Chloris. — Cette poésie à la Dorat, et quelques jeux d'esprit que j'y apportai, me firent valoir à tel point, que les invitations allèrent pleuvant autour de l'exilé. Je devins l'homme indispensable de ces réunions. — Mon séjour à Nijneï a été une des époques les plus agréables de ma vie, non pas tant sous le rap-

port des petits triomphes d'amour-propre que j'y obtenais, qu'à cause des relations pleines de charmes que j'y entretenais avec la princesse de Géorgie, mesdames Oulianin, Salmanov, Galitzin, et beaucoup d'autres encore. Ces dames étaient d'autant plus gracieuses, que l'exquise bonté de la famille Krukov devait me rendre plus difficile en fait de bienveillance.

Mais, quelles que fussent les flatteuses prévenances dont on m'entourait à Nijneï, je n'en soupirais pas moins ardemment après ma liberté. Séparé depuis si long-temps de mes affections les plus chères, ce n'était pas sans un battement de cœur inexprimable que j'entrevoyais l'instant qui devait me les rendre. Ma famille, ma patrie! quel bonheur pouvait valoir ces biens-là? — Les prisonniers de guerre, échangés immédiatement après la paix, étaient déjà en route pour rentrer dans leur patrie, et nous, prisonniers civils, on paraissait nous avoir oubliés. — Cependant, le jour de la délivrance, si impatiemment attendu, arriva enfin; mais ce ne fut que vers le milieu du mois d'octobre 1814, et six mois après la con-

clusion de la paix. — Notre captivité avait duré vingt-six mois.

A la nouvelle de mon prochain départ, les sociétés où j'avais été si favorablement accueilli, et la famille Krukov surtout, honorèrent notre future séparation des plus vifs regrets. Le vice-gouverneur poussa la bonté jusqu'à me conjurer de me fixer auprès de lui et d'y attirer ma famille... En ma qualité obligée de poète, je crus devoir répondre à de si touchans témoignages par des couplets, dont l'à-propos faisait tout le mérite. Un maëstro établi à Nijnei en composa la musique, et les *Adieux de l'exilé,* chantés dans tous les salons, y eurent un instant une vogue d'enthousiasme.

Si le général Rostopchin avait montré une sorte d'inhumanité en nous repoussant du sein de la capitale, sans s'inquiéter des dangers de notre voyage, son confrère, le gouverneur de Nijneï, ne paraissait guère plus soucieux de nous fournir les moyens de retour. Dépourvu de toute ressource, je ne savais, en vérité, comment allait s'effectuer mon départ... J'étais en proie à ce

cruel embarras, lorsque mon noble protecteur, avec sa délicatesse habituelle, et toujours par l'intermédiaire de son fils, vint de nouveau à mon secours dans cette circonstance... Ses soins ne se bornèrent pas seulement à fournir aux frais de ma route; je trouvai encore, au moment du départ, mon kibitka rempli de provisions de toute espèce, que je partageai avec une douzaine de compagnons de captivité et de voyage. — J'ai oublié de citer une autre attention d'un grand seigneur, M. Oulianin, qui, en échange de quelques légers services que je lui avais rendus, me fit présent d'un vêtement d'hiver complet. Il exigea même que je le revêtisse sur-le-champ, la saison commençant à être rigoureuse. — Je quittai Nijneï-Novogorod le 18 octobre; j'y étais entré captif, repoussé, honni par les nationaux, j'en sortais libre, aimé et regretté par tout ce que la ville comptait de gens recommandables.

Dès les premiers jours de notre voyage, nous rencontrâmes des bandes innombrables de Cosaques appartenant aux diverses branches de cette

grande famille de barbares[1]. Nous reconnûmes des Cosaques du Don, du Volga, de l'Oural, de Sibérie, de l'Ukraine, de la mer Noire, etc. Ils revenaient de *Borisoh* (Paris), nous dirent-ils dans leur idiome presque inintelligible. Ils avaient donc franchi environ huit cents lieues par étapes, depuis que la paix avait été signée, et notre délivrance datait de quelques jours à peine! On ne saurait expliquer cette négligence à l'égard des prisonniers civils, autrement que par l'intention d'arracher quelque nouvelle rançon à leur impatience.

Beaucoup de femmes allemandes et françaises marchaient mêlées à ces Cosaques, qu'elles suivaient sous des titres plus ou moins hon-

[1] On sait que les Cosaques forment aujourd'hui un peuple à part, en Russie, tant par leur manière de vivre, leurs occupations et leur constitution guerrière, que par leur costume, leurs mœurs et les priviléges dont ils jouissent. Nous présenterons avec quelques développemens, à la fin de ce volume (note A), l'origine raisonnée de ces colonies de barbares, en même temps que les diverses branches auxquelles elles appartiennent.

nêtes. Renonçant aux douces habitudes de notre Europe méridionale, celles-ci s'étaient attachées à la destinée de ces guerriers nomades, dont elles ignoraient jusqu'à la langue. Quelques unes avaient abandonné, peut-être, les plaines fertiles de l'Alsace, ou les rians coteaux de la Bourgogne, pour suivre ces hideux barbares aux rives sauvages de l'Irtich, du Jaïck, ou de l'Oby! Qui pourrait expliquer ce caprice bizarre?

Il faut le dire pourtant, accablées de lassitude et de tristesse, la plupart paraissaient ne supporter qu'avec peine les fatigues de cette vie errante et la domination de leurs nouveaux époux; c'est du moins ce que témoignaient leurs regards furtivement tournés vers nous; mais un coup-d'œil de leurs maîtres les faisait aussitôt rentrer dans le devoir. Celles qui, dès la sortie de leurs pays, avaient manifesté le désir d'y retourner, étaient sévèrement surveillées et gardées à vue. Infortunées! combien d'entre elles durent verser d'amères larmes en songeant à leur famille, à leur patrie, perdues, hélas! pour jamais. — D'autres (mais elles

étaient en bien petit nombre, comparativement à celles qui dévoraient leurs regrets en silence), d'autres étaient parvenues à s'étourdir sur le triste sort qui leur était réservé. Ces dernières, soit que leurs vainqueurs eussent déjà spéculé sur leurs dépouilles, ou qu'elles eussent voulu les flatter, en adoptant le costume de leur nouvelle patrie, se montraient en bonnet de laine, et en houppelande de forme singulière, au milieu de ces cavaliers au nez camard, dont elles lavaient le linge ou écumaient les marmites. Les Cosaques se moquaient le plus souvent du langage étranger de leurs compagnes; mais ils faisaient cas de leur industrie, et reconnaissaient, par des soins qui n'étaient pas sans prix, les petits services qu'elles leur rendaient. En route ils se partageaient le poids de leur bagage, ils les consultaient comme des êtres d'une intelligence supérieure, et en général ils traitaient avec beaucoup de déférence celles chez qui la gaîté témoignait de l'oubli de la patrie. — Au surplus, parmi ces femmes, aucune ne nous parut appartenir à une classe un peu élevée de la société. A peine y retrouvait-on quelques gri-

settes. — Il n'en fut pas de même dans les autres détachemens de l'armée russe, que nous rencontrâmes plus tard. A Vilna, à Varsovie, nous vîmes plusieurs de ces dames, que la conquête avait attachées au char du vainqueur, s'épanouissant au spectacle sous d'éclatantes parures, ou faisant caracoler leurs chevaux dans les promenades publiques.

En arrivant à Vladimir [1] (le 19 octobre), le

[1] Capitale du gouvernement de ce nom. — Elle est située sur la rive gauche de la Cliazma. Ce côté de la rivière étant très élevé, la position de Vladimir offre le coup-d'œil le plus pittoresque. Un petit ruisseau, appelé le Lybed, la traverse et va se jeter dans la Cliazma au dessous de la ville. Le commerce est peu considérable à Vladimir. Le voisinage de Moskou, et son éloignement des grandes rivières navigables, mettront toujours un obstacle à son accroissement et à sa prospérité. Sa population est de trois mille ames. La principale récolte consiste en cerises, que les habitans recueillent dans leurs vergers, et qu'ils s'en vont vendre jusqu'à Moskou, où elles sont très recherchées. La position de Vladimir, sur la grande route qui conduit aux provinces de l'est de l'Empire, offre encore à cette pauvre cité l'occasion de faire quelques bénéfices. Les habitans y hébergent les nom-

hasard nous fit passer la nuit dans une maison où se trouvait un peloton de Cosaques. Quelque mince que fût notre bagage, nous craignîmes, cependant, qu'il ne fût de nature à tenter leur cupidité, et fîmes sentinelle, à tour de rôle, auprès de nos voitures. Une pareille méfiance, mais mieux fondée pourtant sous le rapport de l'immense butin qu'ils rapportaient, inquiétant nos voisins, ils prirent les mêmes précautions à notre égard. De part et d'autre, nous fîmes donc bonne et vigilante garde pendant la nuit; mais, le jour ayant rétabli la confiance, nous reçûmes, dans la matinée, la visite du camp ennemi.

« — Camarades, dit en entrant un de leurs chefs, que suivaient plusieurs de ses soldats armés d'immenses vidercomes remplis d'eau de vie, « — camarades, nos vedettes buvaient *la* » *goutte* avec les vôtres quand nous étions en » guerre, ainsi vous ne nous refuserez pas d'en

breux voituriers qui accourent aux foires de Makariév et d'Irbit, ou qui se rendent en Sibérie.

C'est à Vladimir que se retira le général Rostopchin, pendant que les Français occupaient Moskou.

» faire autant avec nous, aujourd'hui que nous » sommes en paix... » Cette allocution, qui nous fut adressée d'une manière assez intelligible en français, nous parut de très bon goût pour un Cosaque. Nous fraternisâmes de grand cœur avec eux, et une sorte de familiarité s'établit entre nous. « — C'est un superbe pays que le vôtre, » me dit le chef; on nous avait conté que vous » n'aviez point de blé, et nous nous perdions » dans les vôtres..... Vos paysans sont logés » commodément; ils boivent du vin, mangent du » pain blanc, et couchent dans un lit; leurs vê- » temens ne diffèrent guère de ceux de nos *ba-* » *rines*; ils savent, en beaucoup d'endroits, lire » et écrire, et ils sont libres[1]!... Eh! vraiment, » ajouta-t-il, qui a donc pu vous faire venir

[1] On peut juger, par le discours de ce Cosaque, combien une guerre, dans le midi de l'Europe, serait à redouter pour l'aristocratie moskovite. Quelque arriérées que soient les intelligences russes, elles ne tarderaient pas à s'éclairer par le contact de la civilisation; et de là, à l'abolition de l'esclavage, au renversement des nobles et de leurs fortunes, il n'y a qu'un pas.—Ceci est si vrai, que la plupart des régimens qui firent les campagnes de France,

» en Russie, où l'on ne trouve rien de tout » cela?...»

» —Voilà, cependant, répondis-je au discou- » reur, des femmes qui abandonnent, pour vous » suivre, tous ces biens dont vous parlez... » — » *Éte savsem drogoï* » (c'est tout autre chose!) reprit-il vivement en russe, et avec un sourire satanique...

Après diverses questions que nous leur adressâmes sur les grands événemens survenus en France, et dont nous ignorions les détails; après avoir vidé maintes rasades à nos santés réciproques, nous prîmes congé de nos amis les Cosaques. Nous quittâmes ces hideux sultans, courant avec leurs tristes odalisques s'ensevelir dans leurs déserts glacés, pour nous rapprocher du soleil vivifiant de la France.

Ce fut le 24 octobre que nous aperçûmes de loin les *sorok-sorokov* (quarante quarantaines) de clochers de Moskou, dont les formes, sphéri-

en 1814 et 1815, furent relégués dans des provinces de l'empire, où l'on avait le moins à craindre l'influence de leurs récits.

ques ou élancées en pyramides, se détachaient sur un ciel d'azur. Quel magnifique panorama! Comment concilier ce tableau pittoresque avec le triste spectacle qu'allait nous offrir l'enceinte de l'ancienne capitale[1]?

L'idée que je m'étais faite de cette catastrophe, d'après les douloureux récits qui nous étaient parvenus, était demeurée encore bien au dessous de la réalité. Vingt-six mois, écoulés depuis, n'avaient apporté presque aucun changement à ces scènes de destruction. Sur cent habitations, dix à peine se trouvaient rebâties. Il eût été difficile de dire où l'immense population, rentrée dans ses murs, se réfugiait la nuit et pendant la saison rigoureuse. Un grand nombre d'habitans vivaient entassés dans les caves. Quelques uns, ayant relevé les décombres à hauteur d'homme, les avaient recouverts de planches et de plaques de tôle en forme de toits, sous lesquels ils trouvaient un abri. Partout on rencontrait l'image de

[1] Ici vient se placer naturellement une description comparative de Moskou, avant et après l'incendie. Nous avons cru devoir rejeter cette description à la fin du volume, en raison de son étendue. (*Voir* note B.)

la misère, et les traces encore récentes de l'incendie. Ces décombres, ces débris de briques pulvérisés et broyés sous les équipages, s'élevaient en un nuage rougeâtre, que le vent faisait incessamment tourbillonner dans l'air. Les yeux étaient fatigués par une chaleur brûlante, et l'on ne pouvait séjourner dans les rues, où le linge et les vêtemens, de couleur claire, étaient souillés par cette rouge poussière.

Je reviendrai sur le spectacle qu'offrait le Kremlin, ayant parcouru moi-même les ruines provenant des ravages de l'explosion; rien n'était plus terrible. Des pierres de taille, de plusieurs milliers pesant, avaient été lancées à cinq cents pas. Les portes et les fenêtres des habitations les plus rapprochées étaient brisées; les éclats de vitres étaient encore incrustés dans les boiseries. La commotion, semblable à un violent tremblement de terre, avait ébranlé la charpente de beaucoup de maisons, dont les murailles maîtresses étaient crevassées en plusieurs endroits. Aucune n'avait été complétement renversée, parce que le petit nombre d'édifices qui, dans ce quartier, avaient été soustraits à l'incendie, se trouvaient à une assez grande distance du

Kremlin. — En approchant de la forteresse, je remarquai avec étonnement le parapet à jour, qui se prolonge du pont de pierre au pont de bois. Les énormes barres de fer dont il se composait, brisées ou tordues, ne préservaient plus le passant d'une chute dans les eaux de la Moskwa! — Le palais des tzars et une partie des murs étaient renversés, et le tout n'eût présenté qu'un vaste monceau de décombres, si l'étonnante solidité de quelques unes de ces vieilles constructions tartares n'avait pas résisté à l'énergie de la poudre à canon. Au nombre de ces dernières était la tour d'Ivan-Velicki. Elle était en grande vénération parmi le peuple. Quoique lézardée depuis la base jusqu'au plateau supérieur, elle avait survécu à la destruction. — Debout au milieu des ruines, elle apparaissait comme la grande et allégorique image de l'empire russe, qui, ébranlé d'abord par le choc terrible de Napoléon, avait fini par dominer sa puissance.

Comme je quittais le Kremlin, je vis, suspendus aux échoppes du bazar aux haillons, des habits militaires, des shakos et des épaulettes,

dont la forme et l'ordonnance ne m'étaient que trop connues. C'étaient des uniformes français, et le sang, dont ils étaient imprégnés, disait assez la triste destinée des braves qui les avaient portés. — Je marchais d'émotions en émotions au milieu de cette malheureuse cité.

Entraîné par un désir qu'il est aisé de concevoir, je m'acheminai vers le quartier que j'avais habité; mais je ne reconnus d'abord ni la rue, ni les alentours de la maison, qui fut témoin de ma prospérité passée. Cette habitation, bâtie au fond d'une vaste cour, le jardin et les murs d'enceinte, tout avait disparu; un bâtiment nouveau, construit sur la voie publique, les avait remplacés.

Je m'assis sur une charpente à demi brûlée, et placé en face, je contemplais tristement cette métamorphose. Mais tandis que ma vue cherchait vainement des objets, que ma mémoire me retraçait d'une manière, hélas! trop fidèle, une émotion involontaire s'emparant de moi, je payai un tribut de larmes à mes douloureux souvenirs... Jamais affliction ne fut, en effet, plus juste et plus profonde! Dans ces lieux qui avaient vu naguère mon bonheur domes-

tique, dans ces lieux où je laissai, en partant, famille, amis et serviteurs, nul n'accourait aujourd'hui à ma rencontre.... Autour de moi il n'y avait que des visages inconnus; je ne rencontrais que des regards indifférens. J'étais étranger sur le sol même de mes anciens foyers!

Cependant un Russe, d'une figure respectable, étant venu à passer, je me hasardai à lui adresser la parole. C'était un vieillard de soixante ans, dont l'air calme et vénérable ne m'avait pas vainement prévenu en sa faveur. Son accueil fut affable et gracieux. Il n'avait pas quitté Moskou depuis l'entrée de Napoléon. Je rapporterai d'autant plus volontiers une partie de notre entretien, qu'il militera, en faveur de l'armée française, contre certaines imputations odieuses, et faussement accréditées par quelques historiens.

« On a reproché aux Français, me dit-il, d'avoir commis des viols nombreux; je déclare, d'après ma conviction intime, que c'est un mensonge. La justice seule m'arrache cet aveu; c'est celui d'un homme qui a senti profondément tout le mal que vos compatriotes ont fait à mon pays,

mais qui, avant tout, doit rendre hommage à la vérité. — Voici ce dont je fus témoin pendant l'effervescence du pillage.

« Les matinées étant fraîches, les femmes portaient déjà des *voïloks*[1]. Un matin, je vis quelques soldats qui entraînaient des jeunes filles dans l'angle d'une église.... Quelque douteux que fût le succès de ma démarche, je m'approchai néanmoins pour faire entendre raison à ces furieux ; mais quel fut mon étonnement !... ils dépouillaient tout simplement ces villageoises de leur chaussure, et cela avec toute la décence convenable. Celles-ci riaient en s'en allant, et disaient : « — Si nous avions su que ce fût seu-
» lement pour avoir nos *voïloks*, nous les au-
» rions donnés de bonne volonté... »

» L'ordre du jour de l'armée prononçait, contre le viol, la peine de mort sans rémission.

[1] Ce sont des espèces de guêtres faites d'une étoffe grossière, et dont les gens du peuple se servent pour se garantir du froid. Ces *voïloks* sont fixés au moyen de cordons, qui tiennent aux sandales de liége et se croisent autour des jambes, à la façon des anciens cothurnes.

Aussi, dans les campagnes, les femmes qui avaient disparu à l'approche de l'ennemi revinrent, sur l'assurance officielle qu'elles n'avaient rien à craindre. Il en fut de même des familles entières qui peuplaient les terres du prince Galitzin; rentrées dans leurs habitations bien avant le départ des Français, les femmes ni les filles ne souffrirent aucune violence.

» Un seul crime de ce genre est arrivé à ma connaissance, et encore il vient à l'appui de mon témoignage, par l'inflexible rigueur avec laquelle il fut puni. — Quelques jours après l'incendie, des cris se firent entendre dans une maison de la rue Misnitzki ; un de mes amis y courut, et trouva deux soldats français qui faisaient violence à une jeune fille de quatorze ans environ. Il appela du secours ; un officier parut, blessa grièvement d'un coup de sabre un de ces soldats, qui avait méconnu son autorité, et fit arrêter les deux coupables. Mon ami se porta comme accusateur devant un conseil de guerre. Une demi-heure après, ces deux soldats étaient fusillés. Je le répète, c'est le seul fait de ce genre que j'aie appris, et cependant personne plus que moi

ne s'est occupé d'examiner la conduite de l'armée ennemie.

» Je dois encore rendre cette justice aux Français, c'est que, de tous les peuples qui composaient l'armée d'invasion, ils se montrèrent les moins acharnés au pillage. Ils ne commettaient point de dégâts inutiles. Leur politesse se manifestait au milieu même de leurs excès, et souvent elle présentait de bizarres contrastes.

» De simples soldats étant entrés, pendant la nuit, dans la maison d'un professeur, dont la femme était sur le point d'accoucher, on les supplia de ne point effrayer la malade; ce qu'ils promirent. En effet, s'étant approchés du lit sur la pointe du pied, pour s'assurer qu'on ne les trompait pas, ils eurent le soin de cacher avec leur main l'éclat trop vif de la lumière. On leur ouvrit les commodes et les meubles de l'appartement, où ils s'étaient engagés à respecter ce qui appartenait à la dame. Ils tinrent encore parole, mais ils n'éprouvèrent pas les mêmes scrupules pour s'emparer des effets du mari...

» Un officier français, ayant trouvé trop court

le sopha dont il avait fait son lit de camp, en fit enlever une des extrémités par un menuisier; mais lors de son départ, il donna ordre de remettre le meuble dans son ancien état, et ne sortit point de la maison avant que la réparation ne fût terminée.

» Il n'est personne non plus qui ait reproché, soit aux généraux, soit aux maréchaux, où à Napoléon lui-même, d'avoir détourné la moindre chose à leur profit. — Plusieurs d'entre eux achetèrent et payèrent en argent comptant les fourrures dont ils avaient besoin. Une pelisse d'ours noir, destinée au maréchal Mortier, fut vendue deux mille roubles par un Grec, nommé Bouboukin. Quant à Napoléon, qui semblait, en cette circonstance, vouloir surpasser le luxe de ses généraux, il se fit faire et paya magnifiquement un manteau de renard noir, doublé d'hermine.

» Les Bavarois, les Polonais, les Wurtembergeois étaient loin d'imiter ce reste de courtoisie que l'on retrouvait chez les Français. Les soldats de ces nations avaient précédemment signalé leur vandalisme, en brisant les statues, et en détruisant les ponts chinois du jardin impé-

rial. Dans leur avidité, ils enlevaient le drap qui tapissait l'intérieur des voitures, celui des billards et l'étoffe des meubles. Ce furent encore les Wurtembergeois qui, dans la préoccupation d'une cupidité sacrilége, imaginèrent de déterrer les cadavres!...

» Avant que la disette se fît sentir, les soldats ne touchaient d'abord qu'aux vins français; les vins d'Espagne et de Portugal étaient trop forts pour eux; les vins du Don et de la Moldavie leur semblaient trop plats ou trop aigres; les Français n'aimaient pas non plus les viandes salées; ils laissaient de côté le caviar et les gros poissons secs, qui arrivaient de la mer Caspienne à Moskou, par le Volga. — Guidés par l'avarice, les pillards se jetèrent d'abord sur l'or, l'argent, les bijoux. Ce ne fut qu'après, qu'ils s'emparèrent des subsistances, donnant toujours la préférence aux friandises; tout ceci se passait dans les premiers jours du pillage. Une quantité immense de sacs de farine fut sauvée de cette manière, et l'on prévint ainsi les horreurs de la famine. Les Français, et en général les soldats de toutes les nations qui composaient l'armée,

les Polonais et les Bavarois exceptés, donnaient encore volontiers, dans ces premiers instans, ce qu'ils avaient de superflu.

» Moi-même, après être resté trois jours sans manger et sans boire, j'acceptai d'un homme, qui revenait du butin, une bouteille de Médoc, un pain et un quartier de jambon fumé. Dans les quinze jours qui suivirent, je fus généreusement nourri par le soldat qu'on m'avait donné comme sauvegarde.

» Les tourmens de la soif étaient plus difficiles à apaiser, parce qu'il ne tombait point de pluie. Les fontaines avaient été desséchées par l'incendie ou infectées par les cadavres d'hommes et d'animaux [1]. Tout le vin qu'on trouva par la suite fut réservé pour les hôpitaux.

» Le pillage donna lieu à des scènes tantôt effrayantes, tantôt risibles, au point que ceux-

[1] Les eaux de la Moskwa étant craïeuses, on ne pouvait en faire usage dans cette circonstance. — L'eau potable dont on se servait à Moskou provenait des sources des *Tri Gori* (Trois Montagnes), situées à deux werstes de la ville.

mêmes qui en étaient victimes ne pouvaient garder leur sérieux. — Là c'était un homme de qualité bien vêtu, mais chaussé de souliers d'écorce, comme les paysans russes, parce qu'un Français avait trouvé ses bottes à sa convenance; ici un habitant, ayant perdu toute sa garde-robe, avait été réduit à revêtir des habillemens de femme. On voyait des hommes, les épaules couvertes de palatines, et les pieds emprisonnés dans des souliers de femmes; d'autres sortant de la boutique d'une marchande de modes, coiffés d'élégans chapeaux à plumes ou à fleurs.

» Les officiers français eux-mêmes prenaient part à cette ridicule mascarade. Comme je l'ai dit, le froid commençait à se faire sentir; les pelisses de satin garnies étaient fort commodes pour s'en garantir, et quelques uns portaient, même à cheval, ces ajustemens féminins par dessus l'uniforme et l'équipement militaires.........»

Ce Russe, chez lequel tant de patriotisme s'alliait à une raison éclairée, me donna quelques nouveaux détails sur l'incendie; sur le séjour des Français à Moskou, et sur Napoléon

lui-même ; qu'il vit passant de fréquentes revues, dans lesquelles, ajouta le narrateur, il portait *son chapeau enfoncé jusque sur les yeux, d'une manière farouche.....*

Mais son récit, ne contenant d'ailleurs aucun fait important, aucun événement que nous n'ayons déjà présentés, nous bornerons ici nos citations.

Mes affaires nécessitant que je séjournasse quelque temps à Moskou, et ne sachant où aller reposer ma tête, je songeai au vénérable curé de l'église catholique française, M. l'abbé Surrugues; mais, hélas! victime de son zèle auprès des prisonniers, et de la brutalité de quelques misérables, il était descendu au tombeau. Ce n'est pas qu'il eût souffert du pillage ni de l'incendie pendant l'occupation des Français. Sa maison, spécialement protégée par eux, avait été au contraire garantie de toute atteinte; mais peu de temps après leur départ, une bande de Cosaques, conduite par des paysans, pénétra dans son domicile[1]. Une quan-

[1] Attenant à l'église catholique, et situé derrière le palais de Rostopchin.

tité assez considérable d'argenterie et d'espèces monnoyées, son linge, ses provisions devinrent la proie de ces pillards, et lui-même fut maltraité de la manière la plus indigne.

Sa santé, déjà épuisée par les soins assidus qu'il prodiguait à l'infortune, ne put résister à cette nouvelle épreuve. Peu de jours après ce fatal événement, il rendit son ame à Dieu.

J'appris tous ces détails de la bouche de l'abbé Perrin, qui avait succédé à M. Surrugues, dans les fonctions de curé de l'église catholique française. Marchant sur les traces de son prédécesseur, M. Perrin m'accueillit avec une charité tout évangélique, et la maison du Seigneur devint mon asile.

CHAPITRE XXV.

Opinions des Moskovites sur l'incendie. — Regrets tardifs d'Alexandre. — Disgrâce de Rostopchin. — Indemnités aux incendiés. — Insurrection des paysans. — Une révolution est-elle possible en Russie? — La lettre de change du comte Tolstoï. — Nouvelle misère. — Ordres de l'Empereur méprisés. — Puissance de l'aristocratie. — Révélation. — Le grand-duc Constantin renonçant à la couronne.

Au moment où j'arrivai à Moskou (octobre 1814), la vérité enfin connue, sur l'incendie de cette capitale, avait divisé la noblesse en deux

camps opposés, dans lesquels chacun, selon ses impressions ou ses intérêts, envisageait cette catastrophe à sa manière. — Le premier, qui réunissait les membres du club anglais, se composait de cette portion de l'aristocratie russe qui avait juré une haine implacable à la France; c'était le parti triomphateur. Nous avons eu occasion déjà de signaler sa redoutable influence. Vieux Moskovites, à idées stationnaires, ils s'écriaient dans leur fanatique enthousiasme : « — Qu'importe l'énormité du sacrifice! Il a » sauvé l'empire.... De tels actes de patrio- » tisme vivifient les nations!... »

L'opinion opposée comptait dans ses rangs tout ce que la Russie avait de seigneurs éclairés. Ceux-ci ne voyant, dans la destruction de leur belle et riche cité, que les résultats d'une ambition excessive ou d'un patriotisme insensé, en appelaient à l'indignation publique, au jugement de l'Europe tout entière, pour flétrir cet acte de vandalisme inutile.

— De deux choses l'une, disaient-ils; ou l'on voulait ôter aux soldats et aux chevaux de l'armée ennemie tout moyen de subsistances, ou bien

l'on espérait mettre les Français dans l'impossibilité de prendre à Moskou leurs quartiers d'hiver. — Dans le premier cas, pourquoi ne pas brûler, ou ne pas faire évacuer les approvisionnemens publics, d'ailleurs si peu considérables à cette époque[1]? Les farines demeurées en la pos-

[1] Il est nécessaire, pour l'intelligence de cette discussion, de savoir comment se font les approvisionnemens à Moskou.

Les marchands de farine reçoivent cette denrée, au commencement de l'été, par voie d'eau; des bateaux chargés leur sont expédiés de l'intérieur. En hiver, dès que la neige commence à tomber, ce sont les gens de la campagne, qui, conduisant cette longue file de traîneaux dont nous avons parlé, se chargent de ces transports.

Les grands propriétaires font également venir, par ce moyen, la farine, l'avoine et les autres grains nécessaires à leur consommation. Tout le reste de la population se fournit aux boutiques ou dans les marchés publics. Le petit nombre d'habitans qui achètent des grains d'avance choisit pour cela le commencement de l'hiver; c'est l'époque où les denrées sont au plus bas prix. — Quant aux fourrages, personne n'en fait de provision.

Or, lorsque l'armée française arriva sous les murs

session des habitans n'eussent pas suffi à nourrir l'armée française pendant quinze jours. Manquant de tout, elle eût été forcée d'abandonner sa conquête beaucoup plus tôt. Qu'a-t-on fait au contraire, et à quoi a servi l'incendie sous ce rapport? Le tiers des magasins de l'État ayant été la proie de l'incendie, l'ennemi a trouvé, dans ceux qui restaient, des ressources en subsistances pour plus de six semaines.

de Moskou, on était à la fin de l'été. Les provisions des particuliers étaient épuisées; les nobles, conservant les leurs dans leurs maisons de campagne, n'offraient aucune ressource sous ce rapport. Quant aux marchands de farine, ils ne possédaient pas un tiers de leurs approvisionnemens ordinaires, n'ayant pu les renouveler, cette année-là, à cause des basses eaux. Restaient donc les magasins du gouvernement. Or, quoi de plus simple que de les détruire, ou de les faire transporter au dehors? Cette mesure, qui eût exigé quelques jours de travaux, n'eût-elle pas été plus raisonnable et plus humaine tout à la fois qu'un embrasement général? — Mais ces précautions publiques auraient éclairé la population sur les dangers qui la menaçaient; elles auraient fait pressentir la probabilité de l'invasion de la capitale. C'est ce que le gouverneur Rostopchin, par une coupable obstination, voulait éviter à tout prix.

—Quant au second motif, n'est-il pas par trop ridicule pour être discuté sérieusement? — Moskou est entouré de forêts. Or, une fois arrivée dans ses environs, l'armée française, composée de soldats industrieux et aguerris, pouvait-elle être embarrassée pour se construire des baraques? Accoutumée à bivouaquer depuis nombre de campagnes et traînant à sa suite tout un corps d'habiles charpentiers, ne lui était-il pas facile d'établir ses quartiers d'hiver, soit dans la ville, soit au dehors? — Enfin par la destruction de cette cité, on se privait du seul moyen qui restât de tomber à l'improviste sur l'ennemi et de l'anéantir. Il fallait, au contraire, conserver à tout prix cette belle capitale, amortir l'impétuosité française dans les délices de cette nouvelle Capoue. La saison des neiges ne pouvait tarder à revenir; c'eût été alors le moment d'attaquer l'ennemi séparé de ses communications, et décimé tout à la fois par la guerre et la famine. L'horrible expédient auquel on avait eu recours pouvait, au contraire, empêcher seul un tel résultat...

Tels étaient les reproches d'une portion de la noblesse, et, il faut le dire, de la majeure partie de la nation, contre un homme que l'on accusait, en outre, de s'être fait l'instrument aveugle de la faction anglaise; d'un homme, qui, à une sauvage énergie, joignant une insatiable ambition de renommée, avait eu l'audace de braver le désaveu de son souverain, et d'assumer sur sa tête la responsabilité d'une pareille catastrophe.

Ces clameurs de l'opinion publique arrivaient au pied du trône d'Alexandre. Il se repentait, mais trop tard, du pouvoir illimité, de la fatale *carte blanche,* qu'il avait donné au gouverneur de Moskou; mais ce prince n'avait pas attendu jusque-là pour réprouver hautement la conduite de Rostopchin. La disgrâce de ce dernier, arrivée peu de temps après le désastre, en avait fourni l'éclatant témoignage. — Voici comment les choses se passèrent. Les détails suivans m'ont été transmis par le prince d'Adianov, témoin oculaire.

L'armée française, dans sa retraite précipitée, venait d'abandonner le territoire russe,

et l'Empereur Alexandre était rentré à Saint-Pétersbourg. Après avoir donné audience aux diverses députations des provinces de l'Empire, parmi lesquelles on remarquait celle de la Lithuanie, ce prince se fit présenter les officiers blessés dans la dernière campagne. — Le comte Rostopchin, accouru de Moskou, pour féliciter l'Empereur sur la délivrance de la patrie, se trouvait à cette convocation, dont l'éclat et les circonstances faisaient une véritable solennité.

L'Empereur, passant devant chaque officier, distribuait, avec son affabilité accoutumée, aux uns des remercîmens et des éloges, aux autres des récompenses et des décorations. Le gouverneur de Moskou, placé au premier rang, attendait impatiemment son tour, espérant une large part dans les faveurs de son souverain. Mais que l'on juge de son désappointement, que l'on imagine l'impression produite dans cette immense assemblée, lorsque Alexandre, arrivé devant Rostopchin, fait un pas en arrière, et changeant tout à coup de ton et de langage, lui dit avec l'accent du courroux : « — Et vous aussi, Gou-

» verneur, vous êtes blessé !.... bien blessé !...
» horriblement blessé !.... *pachol!...* » (hors d'ici !)[1].... Rostopchin voulut ouvrir la bouche pour répondre : « — *Pachol!* » lui répéta l'Empereur avec une irritation toujours croissante, et en lui indiquant du doigt le chemin de la porte. Le Gouverneur, atterré, s'inclina humblement, et sortit. L'effet de cette scène fut prodigieux. Alexandre venait d'imprimer publiquement le sceau de sa réprobation au front du destructeur de Moskou. La disgrâce de ce dernier fut complète : plus tard il quitta la Russie, alla visiter l'Allemagne, l'Italie et la France ; mais jamais depuis il n'osa reparaître devant son souverain, dans la crainte du redoutable *pachol!*

Depuis long-temps déjà, lorsque je revins à Moskou, le général Tormazov avait succédé au

[1] Pour mieux apprécier la valeur de cette flétrissante expression, il faut savoir qu'on ne l'emploie, en russe, que pour repousser, pour chasser des animaux immondes. *Sortez!* — *Hors d'ici!* sont bien loin de rendre tout ce que renferme d'ignominieux le *pachol* des Russes. Quels devaient être l'indignation, le mépris d'Alexandre, qui s'en servait en parlant à un de ses gouverneurs !...

gouverneur disgracié. Ce nom de Tormazov avait fourni aux partisans du comte Rostopchin le sujet d'un jeu de mots assez piquant. L'opinion opposée y avait répondu en jouant, avec un égal bonheur, sur le nom du destructeur de l'ancienne capitale.

Il est bon de savoir, pour l'intelligence de ceci, que les noms propres, en russe, répondent toujours à celui d'un objet ou même d'une action quelconque. Ainsi le nom de Markov, que portait un comte russe, long-temps ambassadeur à Paris, signifie *carotte* dans cette langue. Ceux des familles *Kabouilin*, *Tschitschiwitch*, *Salovoï*, etc., veulent dire *de jument*, *de lentille*, *couleur isabelle*. On voit que ces noms, fort pompeux en russe, ne gagnent pas à la traduction. Or, *Rostopchine* provenant du verbe *fouler aux pieds*, et *Tormazov*, du mot *sabot* (à enrayer), les défenseurs de l'incendiaire disaient, en faisant allusion au double sens qu'offrait le nom de son successeur : *No, tépérétsché nascha Moskwa zatormajéna* (— Allons, à présent, voilà notre Moskou enrayé); à quoi le parti opposé ripostait par cet autre jeu de mots : « *Para, ona*

davolna rostopschéna. » (Il était temps, il a été assez foulé aux pieds).— On retrouve là l'expression fidèle des deux opinions qui partageaient le pays [1].

Nous saisirons cette circonstance pour revenir sur cette erreur, dans laquelle une préoccupation de bon parent [2], sans doute, a entraîné M. de Ségur, en parlant de l'origine du comte Rostopchin. Il le fait descendre, comme on l'a dit, *de l'un des plus fameux conquérans de l'Asie.* Mais le nom de Rostopchin ayant évidemment une origine russe ou slave [3], comment serait-il issu, par les hommes du moins, d'une famille souveraine d'Asie?

[1] On donnait aussi au comte Rostopchin un surnom qui décelait une intention plus malicieuse encore. — Il existe, en Russie, un prince Pojarski, dont le nom dérive du mot *incendie.* Or, depuis la catastrophe de Moskou, on avait coutume, dans les sociétés, de désigner Rostopchin par le sobriquet accusateur de prince *Pojarski.*

[2] On sait que M. Eugène de Ségur avait épousé une des filles du comte Rostopchin.

[3] La langue russe étant dérivée du slave, il devient difficile d'assigner auquel de ces deux dialectes appartient en propre le mot de *Rostopchine.*

Mais revenons à Moskou. Près de quitter entièrement ce sujet, jetons un dernier coup-d'œil sur la situation morale et industrielle de cette malheureuse cité, et sur les causes qui, depuis vingt-six mois, s'étaient opposées à ce qu'elle sortît de ses ruines.

Ce n'était point assez pour Moskou d'avoir souffert un désastre inouï, il fallut encore que les pieuses intentions de ceux qui s'empressèrent de secourir ses habitans fussent en partie trompées. Une association s'était formée à Saint-Pétersbourg, afin de soulager cette grande infortune; l'Angleterre elle-même avait pris part à cet acte de bienfaisance. Des souscriptions, ouvertes à la hâte et sous les premières impressions de la catastrophe, avaient produit des sommes considérables; mais la distribution en fut faite sans discernement : la faveur et l'arbitraire y présidèrent seuls. Avec de petites sommes, on aurait secouru des milliers d'infortunés. La raison indiquait que les plus nécessiteux se trouvaient dans la classe des petits fabricans et des ouvriers; on donna, au contraire, des milliers de roubles à des gens qui pouvaient s'en passer;

et les véritables malheureux continuèrent à languir dans la misère.

L'Empereur Alexandre avait envoyé vingt millions de roubles de son trésor; mais, faute d'une judicieuse application, ces bienfaits du souverain manquèrent également leur but; les remèdes n'atteignirent pas le mal à sa source. On ne prêtait que sur de bonnes hypothèques à ceux qui voulaient rebâtir leurs maisons; le terrain d'emplacement et les édifices que l'on se proposait d'y reconstruire ne furent pas regardés comme des gages suffisans; d'où il résulta, pour les pauvres, l'impossibilité de relever leurs habitations.

Le premier soin de M. Iwaschkin, directeur général de la police, en revenant à Moskou, avait été de pourvoir au logement de son armée d'employés et d'agens de toute espèce. On fit servir à cet usage les maisons dont les propriétaires n'étaient point encore de retour. On ne crut pas, néanmoins, devoir disposer des palais spacieux, ni des hôtels des grands seigneurs qui ne venaient jamais à Moskou. — Il n'est pas d'usage, en Russie, que les autorités exigent la moin-

dre chose de ces grands personnages; on attend qu'ils fassent eux-mêmes leurs offres de service [1]. — Le logement des employés de tout grade devint, par la suite, pour les habitans, la source de la plus intolérable oppression. — Le prix des loyers, dans les bâtimens restés debout, monta à un prix exorbitant. Tel appartement qui coûtait autrefois 800 roubles ne se payait pas alors moins de 2,000; en général, la différence était de cent pour cent. — A l'époque dont je parle, quelques fabriques avaient repris un peu d'activité; les ouvriers travaillaient lorsqu'ils n'avaient pas tout perdu par l'incendie, ou que leur métier n'exigeait pas des outils d'une valeur trop au dessus de leurs moyens. — Enfin, si l'on excepte quelques brigandages qui se commettaient encore pendant la nuit, et qu'une faible garnison était impuissante à réprimer dans une ville aussi étendue, Moskou jouissait d'une certaine tranquillité. Mais par quels affreux

[1] D'où il résulte qu'on ne peut actionner en justice une personne d'un rang élevé, et encore moins obtenir l'exécution d'un jugement rendu contre elle.

désordres n'avait pas été acheté ce calme tardif!

Après que les Français eurent abandonné Moskou, de longs jours s'écoulèrent avant que la sécurité publique fût entièrement rétablie. — Le titre de propriétaire ne fut long-temps qu'une vaine garantie contre les excès de la populace que cette grande secousse politique avait profondément remuée. — Des dégâts épouvantables furent commis, dans les campagnes surtout. Les serfs russes ne faisaient pas plus de distinction que n'en avaient fait les paysans français, en 1793, entre les bons et les mauvais seigneurs. Ils allaient ravageant ou brûlant tous les châteaux sans exception [1], à moins qu'un intendant aimé et estimé dans le pays ne parvînt, à force de

[1] Nous citerons, à l'appui de nos assertions, les dévastations commises dans quelques domaines aux environs de Moskou.

Les dépendances du magnifique château du comte Léon Rasumovski furent ravagées. Une orangerie d'un prix inestimable, et les vastes bâtimens où elle était établie, devinrent, en un clin d'œil, la proie des flammes; le palais lui-même n'échappa que par hasard à la fureur des incen-

concessions et d'adresse, à détourner l'orage prêt à fondre sur le domaine confié à sa garde.

diaires; et cependant, le seigneur traitait ses vassaux avec une bonté particulière; il leur montrait la tendresse d'un père.

L'insurrection éclata également sur les terres du prince Yssoupov. On ne mit pas le feu aux bâtimens, mais on en pilla tout le mobilier, et l'on brisa les statues qui faisaient l'ornement des jardins. Ces statues, en marbre de Carrare, étaient l'ouvrage des plus célèbres sculpteurs d'Italie; quoique très nombreuses, aucune n'échappa à la destruction. Les voies de la douceur et de la persuasion, pour arrêter ces ravages, furent inutiles; les paysans n'y répondirent que par d'affreuses menaces.

Gorenki, somptueuse résidence du comte Alexis Rasumovski, et le superbe château d'un prince Tschérébatov, ne furent sauvés que par le courage ou l'habileté des régisseurs préposés à leur administration. Dans ce dernier domaine, un intendant, Esthonien d'origine, réussit à maintenir la tranquillité parmi trois mille paysans, tout prêts à s'insurger. Il les assura qu'il serait le premier à se réjouir si on leur rendait la liberté; que peut-être déjà la cour de Saint-Pétersbourg elle-même avait prononcé cet affranchissement; mais qu'il fallait attendre la confirmation de cette nouvelle, et jusque-là, rester dans

— Un aventurier, qui, dans ces circonstances, se fût mis à la tête de ces mécontens, aurait pu opérer des choses extraordinaires. — Ce n'est pas qu'il y eût précisément analogie entre les idées des paysans russes et notre esprit révolutionnaire de 89; les principaux mobiles des hommes de cette classe n'étaient, j'en conviens, que l'attrait du pillage, une haine féroce contre les nobles, enfin une tendance singulière à faire le mal, pour le plaisir de le faire; mais le résultat n'en aurait pas moins été le même.

Une question qui se présente naturellement est celle-ci : Comment les serfs ne profitèrent-ils pas de la présence des Français pour secouer le joug de la noblesse, s'il est vrai que ce joug leur fut insupportable? — Les réponses se présentent en foule. — D'abord, le dévouement, disons mieux, l'amour sans borne du peuple

l'ordre. — Il parvint à se faire écouter, et les serfs demeurèrent calmes; mais ce qui précède ne suffit-il pas pour démontrer d'une manière convaincante l'existence de cet esprit réactionnaire, qui agitait toutes ces populations esclaves?

russe pour l'Empereur Alexandre Ier la [illegible] et le plus réel obstacle au développement [illegible] passions haineuses. — Il y avait loin de cette dis-position des esprits à celle qui conduisit l'infortuné Louis XVI à l'échafaud. — La personne du souve-rain n'avait pas perdu son caractère sacré, aux yeux des classes serves, qui plaçaient toujours le prince en dehors de leurs idées de vengeance contre leurs seigneurs. Or, ils ne pouvaient s'in-surger pendant l'occupation des Français, sans créer de nouveaux embarras à l'Empereur; ce motif seul eût suffi pour les arrêter. — La rapidité de la conquête, la différence des langues, et la méfiance qu'inspirait un ennemi réputé impie et cruel, furent encore autant de causes qui con-tribuèrent à paralyser la réaction. — Après cela, un soulèvement général eût-il été possible en Rus-sie? Alors, comme aujourd'hui, ce serait une er-reur que de le croire. — Si les Français fussent devenus les instigateurs de l'insurrection, on ne les eût pas écoutés, ou on ne les eût pas compris. — Quant à un mouvement provenant des serfs russes eux-mêmes, cet empire est trop vaste et trop dépeu-plé pour présenter jamais un ensemble d'opéra-

tions de ce genre. De misérables bicoques de quelques milliers d'habitans, ordinairement à une distance de cinquante lieues de France, sans autre liaison entre elles que des hameaux dispersés dans les bois; telle est la Russie. Comment un peuple aussi disséminé, un peuple sans presse, sans journaux, sans autres antécédens que sa servitude originelle, pourrait-il s'entendre et s'insurger en masse par suite d'un plan combiné d'avance? — Je le répète donc, une révolution par le peuple, en Russie, est une chimère dont peuvent se bercer quelques enthousiastes de liberté, mais qui, bien long-temps encore, fera sourire quiconque a la moindre notion des mœurs et de la situation de ce pays. — Si la révolution française doit faire le tour du monde, ainsi que plusieurs le prétendent, certes c'est en Russie qu'elle arrivera en dernier lieu.

— Cependant, ainsi que je l'ai dit plus haut, des affaires de quelque importance pour moi m'avaient forcé de séjourner à Moskou. L'espoir de trouver à escompter la lettre de change du comte Tolstoï m'y avait conduit; la difficulté, l'impossibilité de réaliser cette espérance m'y retenaient

indéfiniment. J'offris vainement de subir vingt-cinq, cinquante et jusqu'à soixante-quinze pour cent de perte; nul ne voulut de l'effet du noble gouverneur de Kazan. — Que ceci soit un avertissement pour les étrangers que le hasard ou l'idée de faire fortune conduirait en Russie; qu'ils sachent qu'un titre pompeux n'y est pas toujours une garantie de crédit, pas même de délicatesse.

Retiré chez M. l'abbé Perrin, je voyais journellement arriver d'autres infortunés, qui venaient solliciter auprès de lui un asile et des secours. Dans cette conjoncture, je crus qu'il était de mon devoir de ne point abuser de l'hospitalité, qu'il ne m'avait accordée que temporairement; je quittai donc le prieuré, et me confiai à la Providence pour trouver un nouvel abri. — Errant et chargé d'un mince bagage, je finis, après bien des recherches, par rencontrer une masure que, par un excès de complaisance, quelques Allemands me permirent de partager avec eux.

Ce fut là qu'adossé à un mur dont les parois ruisselaient d'humidité, sans feu, et couchant en

travers d'une simple fenêtre [1], toute recouverte de glace à l'extérieur, je passai le plus cruel hiver qu'il soit possible d'imaginer. Mon chien, ce fidèle compagnon de ma bonne et mauvaise fortune, me fut ici d'un grand secours. Toujours couché à l'extrémité de mon grabat,

[1] Dans les maisons des moindres particuliers, on pose, aux approches de l'hiver, de doubles fenêtres à toutes les maisons. Entre les deux châssis hermétiquement clos, se trouve un lit de sable fin, lequel est recouvert d'une couche de sel. On connaît la propriété qu'a l'hydrochlorate de soude d'absorber la vapeur d'eau. A l'aide de cette précaution, les carreaux de vitre ne sont jamais chargés de glace, en Russie. — Les moyens inventés pour se garantir du froid étant d'autant plus actifs, plus ingénieux, que l'on s'avance davantage vers le nord, il est constant que, pour les gens de la classe aisée, l'hiver est bien moins sensible à Saint-Pétersbourg et à Moskou qu'à Paris et à Madrid.

Dans cette dernière capitale, les habitans, par des soins opposés, n'oublient rien pour combattre par une fraîcheur artificielle les chaleurs de l'été. Placés entre ces deux extrémités, les habitans de Paris, et les Français en général, ne savent se préserver que très imparfaitement du chaud et du froid.

ce fut à lui, sans doute, que je dus de n'avoir pas les pieds gelés. Cette époque ne fut pas l'épreuve la moins pénible de ma vie. Ma position devint même tellement critique, que je fus réduit à regretter, non seulement notre captivité de Makariév, mais encore notre prison flottante avec ses souffrances et les angoisses de notre longue navigation.

On m'avait conseillé de réclamer des secours auprès du gouvernement russe, à titre d'indemnité. Je me gardai bien de suivre un pareil avis. Outre qu'ils ne m'eussent point été accordés, une tout autre pensée me préoccupait : c'était de vivre ignoré de la police, jusqu'à ce qu'il me fût permis de sortir honorablement d'un pays où j'avais été si injustement persécuté. Un rien pouvait éveiller les soupçons d'une ombrageuse surveillance, et mes craintes, à cet égard, n'étaient point chimériques. — Un de nos compagnons d'exil, M. Estienne, venait d'être enlevé quelques jours auparavant par ordre de l'autorité. Jeté dans un kibitka, sur des accusations vagues et assurément injustes, on l'avait déporté à la frontière, sans vouloir l'entendre.

Au milieu de mes nouveaux chagrins, M. de

Krukov ne cessait pas de m'écrire. Ses lettres, pleines d'affectueux souvenirs[1], ajoutaient à mes regrets de n'avoir point accepté la propo-

[1] Parmi les lettres que je reçus de mon noble ami, une surtout mérite d'être rapportée : on y verra à quel point il fallait que la haine contre Napoléon fût portée, en Russie, pour qu'un pareil sentiment ait pu trouver place dans une ame aussi élevée que celle de M. de Krukov.

« Mon très cher M. Armand, m'écrivait le Vice-Gouverneur, je viens de recevoir votre agréable lettre, et suis pénétré de reconnaissance pour toutes les obligeantes choses que vous me dites sur ma conduite envers vous; elles me touchent d'autant plus, que tout autre qui vous aurait connu, comme moi, en eût fait autant; peut-être encore plus.

» Je regrette que les occupations de ma charge me privent du plaisir de vous écrire plus souvent; mais, toutes les fois que j'aurai quelques momens de loisir, je les consacrerai volontiers à l'amitié.

» J'ai été très étonné du départ précipité de M. Estienne, car je n'ai eu qu'à me louer de sa conduite pendant tout le temps qu'il est resté chez moi. *D'après nos conversations, je le croyais anti-napoléoniste*, et c'est ce qui m'attachait si vivement à lui. *Aimant au dessus de toute chose ma patrie, il me serait très douloureux d'avoir eu chez moi un de ses ennemis secrets...*

» Nous nous rappelons toujours votre séjour parmi nous

sition qu'il m'avait faite de prolonger mon séjour chez lui. Depuis, il m'avait renouvelé ses offres de service, mais j'avais à cœur de lui cacher l'embarras, les souffrances de ma situation; les lui faire connaître, c'eût été provoquer de sa part de nouveaux bienfaits, et je ne pouvais, sans indélicatesse, mettre sa générosité à une plus longue épreuve.

Tous mes efforts pour recouvrer une partie de la créance de mon grand seigneur n'aboutissaient, cependant, qu'à me faire prolonger inutilement mon séjour à Moskou. Jamais embarras plus cruel que le mien; aucun moyen ne semblait me rester pour m'arracher à cette terre de persécutions et de douleurs.

Je n'avais point oublié que l'administration du théâtre impérial était demeurée débitrice envers moi d'un millier de roubles environ. Cette somme, dont j'avais négligé le recouvrement à

et faisons tous des vœux pour que le ciel vous protège et vous remette dans un état de prospérité que vous méritez à juste titre : j'y joins mes souhaits et suis pour toujours votre dévoué serviteur et ami,

» Al. de Krukov. »

l'époque de ma prospérité, eût été pour moi une fortune en ce moment. En conséquence, je tentai une réclamation auprès de M. Maïkov; c'était, si l'on s'en souvient, précisément le même directeur qu'à l'époque dont il est question. Mais la méfiance et le peu d'espoir que j'avais conçus, tout en sollicitant une restitution si légitime, furent pleinement justifiés : on me répondit que l'administration actuelle n'avait que faire de payer les dettes de la précédente. — Débouté de cette nouvelle prétention, je m'éloignai en répétant avec *Figaro* : « Ils sont tous de la même famille... »

Un débiteur me restait encore : c'était un de nos compagnons d'exil, M. Lamiral. Mais comment avoir le courage d'aller le lui rappeler, au milieu de sa propre détresse? Il avait tout perdu ainsi que moi, et, la maison qui lui restait, ayant par hasard échappé à l'incendie, les gens de police l'avaient envahie, et n'en voulaient pas déguerpir. L'ukase de l'Empereur Alexandre était cependant fort explicite à cet égard. Il y était dit que nul ne devait être dépossédé de ses biens et propriétés, à moins qu'il n'eût abandonné le territoire russe. Or, mieux que personne,

le gouverneur et les autorités de Moskou devaient savoir que nous ne pouvions être compris dans ce cas de confiscation. Notre séjour forcé en Russie, par suite d'exil et d'emprisonnement, était, ce me semble, un motif assez concluant en notre faveur; mais on n'en voulut tenir nul compte. Nous étions français, sans appui, sans protection; c'était plus qu'il n'en fallait pour justifier l'arbitraire d'une police toute-puissante, d'une police aux abus de laquelle applaudissait en secret le vieux *moskovitisme*. Chose incroyable! trois décrets consécutifs, émanés de l'Empereur Alexandre, pour la restitution de ces biens aux propriétaires; trois ordres directs du souverain, en outre de l'ukase dont il a été parlé, étaient demeurés sans exécution! La police, ou plutôt cette influence occulte d'une partie de la noblesse, l'avait emporté jusque-là sur de si légitimes prétentions et sur la volonté du prince lui-même! Et le chef de cette nation prend le titre d'autocrate!... Nous l'avons dit ailleurs, le gouvernement effectif, sinon apparent, la sanction des grands mouvemens politiques appartient en réalité à l'aristocratie. Mal-

heur au souverain qui voudrait se soustraire à ses redoudables exigences!

A Moskou surtout, foyer perpétuel d'une sourde opposition, on ne dissimule pas toujours ses pensées régicides. — Je me souviens qu'avant la guerre de 1812 un seigneur me disait : « —Vous êtes bien dupes, vous autres Français, » de supporter le joug de votre Napoléon ; *quand » un Empereur nous déplaît et nous brave, nous » savons bien... nous débarrasser de sa tyran- » nie...* » — Et en effet, dans les commencemens de son règne, lorsqu'il voulait agir en maître absolu, combien de fois Alexandre ne trouva-t-il pas sous sa main de terribles avertissemens! Ainsi qu'il arriva au duc de Guise avant sa mort, le Tzar, en se mettant à table, découvrait sous sa serviette ces mots tracés par une invisible main : « — Souviens-toi du destin » de ton pére !... fléchis, ou le même sort t'at- » tend !... »

Si j'en crois l'opinion d'un ami que j'ai conservé en Russie, on aurait tenu parole à ce malheureux prince... Il y a dans ses confidences des détails qui font frémir...

Ils ne sont plus ces temps de passive soumission aux volontés du souverain, où celui-ci allait chercher une épouse dans les derniers rangs de la société. Un autre Pierre le Grand n'oserait plus, de nos jours, élever Catherine l'inconnue jusqu'à la majesté du trône. — La conduite tenue, dernièrement, par le grand-duc Constantin en a offert la preuve. Épris d'une violente passion pour une Polonaise, la duchesse de Lowitsch, il a été contraint, pour s'unir à elle, de renoncer à l'héritage de ses pères. — Pour lui, soit sacrifice réel d'ambition ou prétention à la bizarrerie, il signa l'acte de sa renonciation en chantant :

« J'aime mieux ma mie, ô gué,
J'aime mieux ma mie. »

CHAPITRE XXVI.

Le comte Platov. — Le passe-port. — Départ. — Singulier compagnon de voyage. — Vilna. — Costumes morduans. — M. Mauser. — Esprit des populations polonaises et prussiennes. — Le capitaine Nantil. — Varsovie. — La nouvelle du débarquement de Napoléon. — Les fleurs de lis. — Le postillon allemand. — Arrivée à Berlin. — Fâcheux contre-temps.

La protection et l'influence du comte Platov auprès des autorités moskovites eurent plus de pouvoir que les lois et la justice d'Alexandre.

Platov, l'hetmann des Cosaques, s'étant intéressé à M. Lamiral, on restitua enfin sa maison à mon débiteur français, qui parvint à l'hypothéquer, après beaucoup de difficultés, et me rendit, en à-compte, à peu près un tiers de sa dette. C'était peu de chose, sans doute, mais encore y avait-il là plus de délicatesse que dans la conduite du comte Tolstoï, dont je serai probablement encore le créancier à la vallée de Josaphat.

Cependant, après m'être acquitté moi-même envers le bon vieillard Gillet, et avoir payé ma pension pour les trois mois que je venais encore de perdre si inutilement, il me restait à peine de quoi rejoindre ma femme, qui m'attendait à Vilna.

Mais mon passe-port n'arrivait pas, et mes inquiétudes s'accroissaient. Craignant enfin de voir s'épuiser mes dernières ressources, je pris le parti de recourir à M. de Noailles, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg depuis la conclusion de la paix. Mon espoir ne fut pas déçu; presque aussitôt après ma démarche, l'ordre de délivrer le passe-port fut intimé. Il est vrai que,

pour accélérer les formalités, je fus encore obligé de satisfaire la cupidité d'un secrétaire de police, un M. Dastorg, Français de naissance et devenu Russe au delà de toute expression. Cet homme ne rougit pas de dépouiller, sur un sol étranger, un malheureux compatriote, à qui il restait à peine de quoi rejoindre sa famille. Je fis ce sacrifice sans murmurer. J'aurais donné un bras pour sortir de ce pays où j'avais tant souffert.

Habitué depuis long-temps aux privations et à la gêne, je fis marché pour une modique somme avec un voiturier, qui se chargea de me conduire en traîneau et à petites journées jusqu'à Vilna.

Fort de mon passe-port russe et de celui que m'avait donné M. de Noailles, par surcroît de garanties légales, mais n'en tremblant pas moins de rencontrer au premier pas un nouvel obstacle, qui viendrait s'opposer à mon départ; le même soir, sans prendre congé de personne, je portai furtivement mon paquet à l'auberge où se trouvait mon conducteur; là je passai la nuit sur un

banc, et, le matin du 20 janvier 1815, je sortis, accompagné de la misère, de ces murs où j'étais entré conduit par la fortune.

Mon automédon rustique était un habitant du village de Seméonova, peu distant de Mojaïsk. Comme nous passions non loin du champ de bataille de la Moskwa, il me montra une chapelle nouvellement construite sur les hauteurs de Borodino.

« — C'est là, me dit-il, que la douleur a réuni, dans un deuil commun, deux femmes dont les enfans périrent en combattant l'un contre l'autre. La première, épouse du général du génie Schuskov, a obtenu de l'Empereur Alexandre la concession du terrain, où était la batterie que commandait son mari, lorsqu'il mourut. En cet endroit tomba également son fils, blessé à mort en défendant son pays.—La seconde est madame Bouvier, institutrice des enfans de ce même général Schuskov. Par une fatale coïncidence de malheur, elle avait un fils dans les rangs de l'armée française, qui périt aussi à cette bataille.... Confondant leurs regrets et leurs larmes, ces

deux femmes, ajouta-t-il, ont renfermé les restes de ceux qui leur furent si chers dans ce monument de commune douleur. »

Mon voyage fut triste et pénible; tout semblait y concourir. D'abord le froid était des plus rigoureux; en outre, le traîneau, sur lequel j'étais couché, se trouvait chargé de montures de mécaniques en fer, dont les saillies me meurtrissaient à chaque secousse : ce fut un martyre de tous les instans. Quand nous faisions une halte pour le repas, je prenais ma part d'une viande gelée qu'on ne pouvait trancher qu'à coups de hache, et qu'il fallait manger à moitié crue.

Sous le rapport des souvenirs, l'itinéraire que je parcourais ne pouvait non plus être agréable à un cœur français; car je suivais pas à pas les longues traces de la retraite de notre armée. Ici je rencontrais des villages reconstruits à neuf, plus loin des villes encore en ruines; partout des témoins de nos désastres. Mais ce qui m'était une obsession de toutes les heures, un véritable cauchemar qui se représentait d'étape en étape, c'est que partout j'entendais encore prononcer le nom de Rostopchin. On eût dit que ce nom

devait résonner à mon oreille jusqu'à la dernière limite russe; et comme si une fatalité inévitable eût dû prolonger mon supplice et l'aggraver, il se trouva que l'on me donna pour compagnon de voyage un jeune soldat qui rejoignait son régiment à Vilna, et qui n'était autre qu'un enfant naturel de mon persécuteur.

Toutes ces tribulations furent oubliées, je dois l'avouer, dès le moment de mon arrivée; je ne me souvins plus de rien et je n'eus d'autre sentiment que celui de la joie et de la reconnaissance pour la main de Dieu, qui me réunissait à tout ce qui m'était cher. Les pleurs de ma femme, les caresses de mon enfant effacèrent tout ce passé de fer, alors derrière moi.

Ici pourraient s'arrêter assez naturellement mes souvenirs; mais comme ce que j'ai vu des événemens politiques, qui suivirent cette époque de ma vie, n'est peut-être pas sans intérêt, j'ajouterai quelques pages qui compléteront, au surplus, l'historique de mon exil.

C'est à Vilna que je fus à même d'apprécier les liens de sympathie qui attachaient la nation polonaise à la nôtre. Ma qualité de Français me

rendait un objet d'égards et d'affection... Dès que j'étais reconnu, partout, dans la rue, sur les places publiques, ces braves étrangers accouraient vers moi et me serraient les mains affectueusement, avec une expression de regard qu'un livre entier ne pourrait rendre. Je ne pouvais suffire aux invitations; on me donna des fêtes et des banquets. Dans ces repas tout fraternels, on buvait à la France en chantant le refrain national :

« Les Polonais existent,
La Pologne n'est pas morte!..... »

Hélas! que de changemens depuis cette époque! Ce refrain national ne se fait plus entendre aujourd'hui; et si les Polonais vivent encore sous le joug de leurs vainqueurs, la Pologne est morte au rang des nations!...

Libre par l'ukase d'Alexandre, par la paix et le droit des gens, ma femme n'en était pas moins encore prisonnière par le fait; la police russe me suscita de nouvelles formalités que j'eus bien de la peine à réduire à leur juste valeur. Ici, du moins, la vénalité de ces agens cupides fut sans résultat;

et à force de démarches et d'appuis que me prêtèrent quelques Polonais influens, je m'en tirai sans bourse délier.

Il nous restait, pour retourner de Vilna à Paris...., douze ducats provenant de deux cents thalers que ma femme avait reçus de sa famille. Il me fallut, pour aider à nos ressources, faire usage d'un nouvel expédient. J'avais acheté de deux époux tartares mordouans, des rives du Volga, deux costumes complets que je destinais à Talma, et qui m'étaient chers par cette destination; mais il fallut bien se résoudre à les vendre pour nous transporter jusqu'à Varsovie. Le prix que j'en retirai était suffisant pour nous conduire dans cette ville, où j'espérais trouver secours et protection auprès du comte Arthur Potoscki, dont j'étais connu, et qui m'avait donné des témoignages d'amitié en Allemagne. Mais ce seigneur pouvait être absent à mon arrivée; il fallait tout prévoir.

Il y avait, à Vilna, un négociant, nommé Mauser, dont la réputation de bonté et de philantropie était toute populaire; je me décidai à aller le trouver. Là, après lui avoir conté mes mal-

heurs passés et ma détresse présente, je lui dis aussi l'espoir que j'avais de rencontrer, dans la capitale de la Pologne, un ami qui viendrait à mon secours; mais, au cas où cet espoir serait déçu, je ne lui cachai pas que je n'avais pas la somme qui m'était nécessaire pour retourner en France : « — Pouvez-vous me l'avancer? » lui dis-je; je vous préviens que je ne sais » quand ni comment je vous la rendrai.... »

La réponse de cet homme généreux fut un crédit sur M. Richand, son correspondant à Varsovie. J'eus, de plus, la précaution d'écrire à nos parens de Hambourg de nous faire tenir quelques fonds, poste restante, à Berlin.

Toutes mesures ainsi prises, je songeai à notre départ. Pour dix ducats un voiturier s'engagea à nous transporter en douze jours à Varsovie, et enfin, après trois semaines de séjour, nous sortîmes de Vilna, le 5 mars 1815. Aux portes de la ville, sur la route, nous attendaient nos nombreux amis, avec le vin de l'étrier. Ces nobles et bons Polonais ne se lassaient point de nous secourir; ils garnirent notre voiture de provisions de toute espèce, jusqu'à ce qu'elle en regorgeât.

Nous eûmes à nous louer, jusqu'à la fin, de leur prévoyance et de leur générosité : en nous séparant, ils m'offrirent une bourse, produit d'une touchante cotisation; mais je la refusai malgré leurs vives instances, et je les quittai, pleurant comme quand on quitte des frères, le cœur rempli de reconnaissance et d'ineffaçables souvenirs.

Nous dûmes, pendant le voyage, nous féliciter de la prévoyance de nos amis; car, sans nos provisions, nous courions le risque de faire maigre chère, tant chez les aubergistes juifs que chez les nationaux. — C'était pour peindre la misère de ce pays, que nos soldats avaient imaginé ce refrain qui est un petit dialogue :

« Kleba? — Nima! — Voda? — Zara [1]!
Sont les compagnons de voyage! »

J'avais plaint le sort des esclaves russes, mais je dus gémir sur celui des serfs polonais. Mieux vaudrait ne pas vivre, à mon avis, que d'endurer cette misère incessante et de tous les jours. Du

[1] Du pain? — Il n'y en a pas! — De l'eau? — A l'instant!

reste, les Juifs sont hospitaliers en ce pays; la modique rétribution qu'ils demandent pour vous avoir hébergé, chauffé, éclairé et rendu mille petits services, ferait honte à plus d'un hôte chrétien.

Le quatrième jour seulement, nous arrivâmes à la frontière russe, où nous rencontrâmes des officiers français prisonniers, qui retournaient, ainsi que nous, dans leur patrie; nous continuâmes avec eux notre voyage très agréablement et à petites journées. Parmi ces officiers se trouvait le capitaine Nantil, qui devait jouer plus tard un rôle dans une conspiration fameuse, s'expatrier par suite de ses opinions, et ne rentrer en France qu'après la révolution de 1830. Il était dans la destinée de cet officier de vivre plus sous un ciel étranger que sous le ciel de son pays. A la retraite de Russie, le capitaine Nantil et plusieurs de ses camarades échappèrent aux Cosaques et à la mort, en se cachant dans les bois des environs de Vilna. Le capitaine avait eu, dans cette occasion, plusieurs doigts gelés, qu'il eut le courage de s'amputer lui-même avec des ciseaux.

Nous arrivâmes, à Varsovie, le 14 mars de notre calendrier, où j'eus le bonheur de trouver mon noble ami, le comte Potoscki, qui fournit généreusement à mes besoins. Je renvoyai donc à M. Mauser sa lettre de crédit et mes bien sincères remercîmens.

Mon séjour fut assez long dans la capitale de la Pologne : j'y avais de nombreuses connaissances, et les lettres dont j'étais porteur m'en procurèrent de nouvelles. — C'est là que je vis l'émotion causée parmi les habitans par un grand événement politique, qui allait remuer encore une fois, mais passagèrement, les peuples de l'Europe.

Dès le 21 mars 1815, je crus m'apercevoir qu'une sourde rumeur agitait la population polonaise. Les habitans circulaient dans la ville avec une activité inaccoutumée, s'arrêtaient, se parlaient bas, avec précaution, de crainte d'être observés. De ces confidences il résultait de grands élans de surprise, des marques de doute, des exclamations d'admiration.

Je crus d'abord à une conspiration contre le grand-duc Constantin; ce qui me fit naître cette

idée, c'est que ce prince, quelques jours auparavant, avait humilié un officier polonais à propos de sa tenue militaire, en lui ôtant avec violence son schapska, et lui balayant le visage avec le plumet qui le surmontait. Mais bientôt je vis clairement que ce n'étaient pas là des conspirateurs; la joie brillait sur tous les visages, j'entendais des mots, des cris, un véritable délire. Enfin le mystère s'éclaircit : Napoléon venait de débarquer à Cannes!

Le même soir et toute la nuit, les transports ne se dissimulèrent plus. De l'hôtel où je logeais j'entendais les chants et les toasts, et les bouchons des flacons d'Aï qui sautaient sans relâche. Le lendemain, le grand-duc Constantin apprit que cinq cents officiers polonais avaient donné leur démission.....

J'étais logé, à Varsovie, dans un hôtel dont le maître, en apprenant cette nouvelle, s'écria devant moi : « — Enfin, cette fois-ci, Napoléon tiendra ses promesses....; il nous rendra notre constitution et notre indépendance!... » — Tel est, en effet, le destin de cette malheureuse Pologne de tourner toujours

ses regards et ses espérances vers la France, et de se voir sans cesse trompée dans son attente.

Il n'y avait rien, d'ailleurs, qui dût surprendre dans cet enthousiasme des Lithuaniens et des Polonais en général. On savait ce qui se passait au congrès de Vienne. Les *routs*, les fêtes brillantes se succédaient dans la capitale de l'Autriche; mais au milieu de ces pompeux divertissemens on discutait la dislocation de la Pologne. — La France, la seule qui pût embrasser les intérêts de son ancienne alliée, n'était point admise aux délibérations préparatoires des autres puissances; dans les décisions, sa voix était purement consultative.

Tout en promettant une constitution à la Pologne, Alexandre prétendait l'annexer définitivement à son empire. Il faisait, de cette affaire, sa pensée exclusive; et, tandis que la préoccupation du roi de Prusse était de réunir la Saxe à sa couronne, tandis que l'Autriche cherchait à se ménager le protectorat de l'Italie, l'autocrate songeait à assurer au cabinet de Saint-Pétersbourg une haute et complète influence sur le midi de l'Europe.

La nouvelle du débarquement de Napoléon, au golfe Juan, parvint rapidement en Allemagne. Quelle que pût être la témérité de cette incroyable entreprise, elle frappa néanmoins les puissances alliées d'un étonnement mêlé de crainte. Napoléon de retour!... Ce grand nom sembla retrouver, un moment, toute la magie de son ancienne puissance. On ne pouvait douter, cependant, que d'énergiques mesures ne fussent adoptées sur-le-champ par les souverains étrangers. Dans cette conjoncture, et au moment où les hostilités allaient recommencer, je jugeai qu'il était prudent de me mettre hors des atteintes de l'autorité russe.

Je courus à la police pour faire viser mes passe-ports; et, malgré mes hautes protections, je dus m'applaudir d'avoir conservé celui que m'avait donné M. de Noailles. Les fleurs de lis furent ma sauvegarde : on retint mon passe-port russe, inutile en Allemagne, et on me laissa le passe-port français après l'avoir visé. Je partis donc aussitôt sans plus de réflexions, et je ne fus rassuré que lorsque je me vis sur le territoire prussien. Là, du moins, la police moskovite

n'avait plus rien à démêler dans mes affaires.

Je ne saurais, pourtant, passer sous silence la visite rigoureuse que nous firent subir les douaniers russes, au moment de franchir la frontière; cette circonstance est gravée trop avant dans mes souvenirs, par l'impression de terreur qui m'en est restée, pour que je puisse l'oublier jamais. — Sur quelques feuilles de papier que j'avais employées, avec une feinte négligence, à envelopper mes effets, se trouvaient écrites des notes, les mêmes, pour la plupart, dont on s'est servi pour la rédaction de ces mémoires. A plusieurs reprises, dans le cours de ses perquisitions, un des commissaires de la douane prit, quitta et reprit ces dangereuses pièces de conviction. — Avoir osé écrire et prendre des notes sur la Russie, les emporter à l'étranger!... Il n'en fallait pas tant pour faire river de nouveau mes chaînes, et motiver un exil perpétuel en Sibérie. Aussi, tout le temps que dura cette terrible visite, de laquelle dépendaient mon sort, ma vie peut-être, j'eus besoin de toute ma fermeté pour que mon visage ne vînt pas trahir l'agitation de mon ame... Enfin, après avoir

inspecté, fouillé et bouleversé notre mince bagage, on nous dit sèchement que nous pouvions passer... Je n'ai pas besoin de dire de quel poids, à ces mots, je sentis ma poitrine soulagée.

Jusqu'à Posen, je remarquai les mêmes sentimens politiques à l'égard de la France. Partout c'était l'enthousiasme muet, et pourtant très expressif, de Varsovie.

Je ne pus m'empêcher de rire des naïves réflexions d'un postillon allemand, qui nous conduisit de la première de ces deux villes au relais suivant.

« — Voilà donc votre Napoléon revenu! disait-» il. Le gaillard va faire des siennes. Il n'a pas » toujours fait le bien, à vrai dire, mais au moins » a-t-il fait de grandes choses!... Quand ce ne » serait que d'avoir appris aux autres souve-» rains à se remuer, c'est déjà beaucoup.... » Avant lui, ces paresseux ne bougeaient pas de » leurs palais; à présent, ils sont tantôt par-ci, » tantôt par-là... Voyez notre roi de Prusse! » c'est Napoléon qui l'a formé; c'est un homme, » maintenant; il ne met plus de poudre, et s'est » fait couper la queue!... »

Mais, lorsque nous eûmes touché le territoire prussien, la scène changea tout à coup de face. Par une transition subite, le nom français était devenu un objet de malédictions pour ces populations hostiles. A notre arrivée à Berlin, des groupes de bourgeois attendaient les courriers dans les rues, et à chaque nouvelle de la marche progressive de Napoléon sur Paris, l'irritation faisait place à l'inquiétude. La haine du nom français semblait renaître plus violente et plus profonde, et se manifestait surtout par les regards sinistres qui accueillaient notre passage.

Ayant reçu les fonds que j'avais demandés à Hambourg, et voyant que les Prussiens n'étaient pas disposés à nous mieux traiter que les Russes, je me disposai à continuer mon voyage; mais les fleurs de lis de mon passe-port français ne produisirent pas le même effet qu'à Varsovie. La police de Berlin me refusa le visa.

« — Ce papier ne signifie rien, me dit le chef;
» un mal-intentionné peut en être également
» porteur. Vous dites que vous venez de Russie;
» qui nous le garantira? »

« — Si vos registres sont aussi exacts que ma

» mémoire, répondis-je, ils vous le certifie-
» ront. Régisseur du théâtre impérial de Mos-
» kou, je suis passé à Berlin, avec ma troupe,
» le 6 septembre 1808, et je logeais sous les Til-
» leuls, à l'hôtel de Russie. »

Après avoir compulsé ses registres, qui établirent parfaitement mon identité, le bureaucrate ajouta :

« — C'est fort bien, monsieur; mais nous ne
» pouvons vous laisser continuer votre route
» vers la France, où votre Napoléon arrive pour
» mettre encore tout à feu et à sang. »

Je fis alors valoir, en dernier espoir de salut, l'extraction allemande de ma femme, et, à force d'instances, j'obtins enfin la permission de nous réfugier à Hambourg, sa patrie.

Ainsi j'étais forcé de me diriger vers le nord, quand tout m'appelait au midi. A peine libre des chaînes de la Russie, il me fallut retomber dans les entraves des Allemands. Ainsi fuyait encore devant moi l'heure de la liberté.

CHAPITRE XXVII.

Hambourg. — La république. — Rigueurs de la police hambourgeoise. — M. Estienne. — La pêche sur les bords de l'Alster. — Anecdote. — Théâtre de Hambourg. — Batailles de Mont-Saint-Jean et de Waterloo. — Délivrance. — M. de Bourrienne. — Départ de Hambourg. — Retour en France. — Arrivée à Paris. — L'invasion étrangère. — M. le comte Germain et M. Lelorgne d'Ideville. — Rostopchin. — Conclusion.

Qu'il est doux, après plusieurs années de séparation, de retrouver une famille chérie, de réchauffer son cœur à de vives affections! Alors tout un passé malheureux s'efface, l'avenir même

disparaît; et, livré aux tendres impressions du moment, on s'oublie dans sa joie présente: mais le bonheur est aveugle et imprévoyant; un homme heureux est quelquefois un fou qui s'endort sur le bord d'un précipice.

A notre arrivée à Hambourg, nous retrouvâmes la famille de ma femme dans la plus grande affliction. Ce n'était pas, hélas! sans sujet; car, dans le bouleversement général qui venait d'ébranler l'Europe, nous n'étions pas les seuls parens dont elle eût à déplorer le sort. Ainsi, pendant que, Français, je subissais la loi des étrangers, mon beau-frère, étranger lui-même, avait été contraint de fuir, pour se soustraire à la vengeance de mes compatriotes. —Funestes effets de la guerre, où, amis et ennemis, tous sont frappés indistinctement.

De même qu'à Berlin, la plus vive agitation régnait à Hambourg. Comme dans tout le reste de l'Allemagne, la jeunesse y répondait à l'appel de la patrie en s'armant pour la liberté du pays, menacée par les armées de Napoléon. L'esprit hostile des habitans contre les Français s'y manifestait par mille vexations.

L'arbitraire russe avait gagné jusqu'au sénat républicain de Hambourg. Une levée de trois mille hommes venait d'être décrétée; dans la crainte qu'elle ne fût insuffisante pour empêcher les Français, habitant la ville, d'escamoter la république, on imagina mille mesquines entraves pour leur enlever toute faculté de se mouvoir. Nous fûmes mandés à la barre de la police, où nous dûmes d'abord déposer nos passe-ports; puis nous fûmes appelés, et dûment questionnés, comptés, enregistrés, harangués, et enfin... congédiés.

Une surveillance rigoureuse et inquisitoriale suivit toutes ces formalités : nous fûmes, dès ce moment, gardés à vue. — Comme on peut le voir, les républiques elles-mêmes ne sont pas à l'abri de ces petites violations de liberté individuelle, que l'on reproche tant et si souvent aux gouvernemens despotiques. D'où il faut conclure qu'il y a quelquefois un peu de médisance à l'égard de ceux-ci, ou un grand fonds d'indulgence à l'égard de celles-là.

Ce fut à cette réunion au siége de la police, que je rencontrai M. Estienne, celui de nos compagnons d'exil qu'un ordre du gouvernement

russe avait condamné à la déportation, immédiatement après notre arrivée à Moskou. Jeté sans passe-port sur la frontière polonaise, et successivement expulsé de Pologne, de Prusse, de Westphalie, de Hanovre, il fut enfin amené, pieds et poings liés comme un malfaiteur, jusqu'à Hambourg. Là populace, à son arrivée dans cette ville, l'avait poursuivi de ses injures et de ses menaces; l'autorité lui infligea, comme à un espion présumé, les rigueurs d'une nouvelle captivité : il était placé alors sous la surveillance de la haute police.

Les événemens politiques et les nouvelles arrivées du théâtre de la guerre ajoutaient encore à l'irritation des esprits. Les circonstances devenant chaque jour plus critiques, je me condamnai, par mesure de précaution, à une réclusion presque absolue. Je ne sortais plus que le dimanche, pour aller passer la journée en famille. Notre position empirait en proportion des événemens et des espérances de nos ennemis.

Il arriva un moment où, par suite des mesures et des précautions dont la police ham-

bourgeoise avait cru devoir nous environner, une défiance si absolue s'empara de l'esprit des prisonniers, qu'ils ne voyaient partout que piéges et embûches, et que, dans les choses même les plus insignifiantes, ils croyaient toujours apercevoir le doigt de cette police. Notre circonspection tenait quelquefois de la puérilité; le fait suivant prouvera jusqu'à quel point elle était poussée.

Un jour, je m'étais hasardé à sortir de chez moi, et après avoir longé furtivement le rempart, près duquel je demeurais, j'arrivai sur les bords de l'Alster, dans un endroit couvert, où j'avais l'habitude de me livrer au plaisir de la pêche. Je ne fus pas peu surpris d'y rencontrer un individu qu'un motif analogue au mien y avait attiré, et chez lequel ma présence parut éveiller un sentiment d'embarras. Ma prudence vint me suggérer que cet homme pouvait être là pour m'épier, et bien que mon action n'eût rien que de très innocent, je n'étais pas très tranquille. Je jouai cependant l'assurance, et sans paraître m'inquiéter de mon voisin, je me mis en devoir de jeter ma ligne à l'eau. Nous étions ainsi depuis long-temps en présence, obser-

vant un silence cauteleux, et nous lançant réciproquement des œillades soupçonneuses, lorsque, par un hasard malencontreux, je me trouvais dans la nécessité de réclamer de mon inconnu un de ces services que l'on ne se refuse jamais entre pêcheurs. — Après quelque hésitation, je lui en fis la demande en allemand; à quoi mon interlocuteur répondit dans la même langue, mais avec une certaine difficulté. Notre entretien en resta là, et nous reprîmes notre système d'observation. Seulement, de loin en loin, nous nous adressions quelques interpellations en allemand, mais de manière à laisser tomber la conversation à chaque phrase. Un accident survenu à la ligne de l'inconnu vint fort heureusement nous tirer d'embarras l'un et l'autre. Sa ligne s'étant brisée, mon homme laissa échapper une énergique exclamation, toute française.

« — Eh! parbleu! monsieur, lui dis-je en » français, voilà deux heures que nous nous évertuons à écorcher l'allemand, tandis qu'il nous est » si facile de nous entretenir dans notre langue. »

« —Dieu soit loué!...» repartit mon compagnon avec cette satisfaction d'un homme qui sort

d'une fausse position, « je trouve donc à qui par-
» ler!... Je vous demande pardon, ajouta-t-il,
» je vous prenais pour... un agent de police.»
Je repris en riant : « — Et moi, je vous fais
» mille excuses; j'avais sur votre compte les
» mêmes soupçons. »

Nous nous égayâmes beaucoup sur nos défiances mutuelles. Dès ce moment et jusqu'à notre retour en France, la plus franche et la plus étroite amitié nous lia l'un à l'autre.

Cette aventure vint me rassurer un peu, en me démontrant l'exagération de nos craintes. Sans me dissimuler, toutefois, la gravité de notre position, je résolus de me relâcher un peu de mon excessive circonspection. En conséquence, je crus pouvoir lever l'interdit dont je m'étais prudemment frappé, et me décidai à me montrer en public; je me risquai même à aller au spectacle. Mais, ainsi qu'à Moskou et à Berlin, je ne vis représenter que des pièces de circonstance, tant les événemens du moment occupaient tous les esprits. — A Moskou, les batailles gagnées par les Russes sur les Français avaient eu seules les honneurs de la scène. — A

Berlin, j'avais assisté à une représentation dans laquelle on faisait intervenir, dans une vaste conspiration contre Napoléon, tous les peuples, toutes les castes, jusqu'à des moines et des religieuses, qui, au dénouement, célébraient par leurs chants la chute de l'Empereur. A la fin de la pièce, le char de la Victoire, qui décorait naguère l'arc de triomphe de la place du Carrousel, reparaissait subitement à sa première place au dessus de la porte de Charlottenbourg, que l'on voyait en perspective, dans le fond du théâtre.

Les Hambourgeois, qui ne se piquaient pas de courtoisie, poussèrent plus loin l'inconvenance de leurs représentations scéniques. Ils ne craignaient pas de montrer sur leur théâtre les maréchaux et les officiers-généraux de Napoléon, fuyant devant les troupes alliées. Napoléon lui-même était représenté pâle et amaigri, dictant avec emphase, à son secrétaire tremblant, un bulletin fanfaron, par lequel il annonçait pompeusement qu'il avait tué *quinze cent mille hommes*, et laissé sur le champ de bataille *quatre cent mille blessés*; qu'il avait fait, en outre, *un million de prisonniers* et s'était emparé de *cinq*

cent mille pièces de canon, etc., etc... Les rires les plus insultans accueillaient ces sarcasmes de plus mauvais goût; c'est ainsi que les Hambourgeois oubliaient les vives alarmes que leur avait inspirées autrefois, pour leur république, l'accroissement de la fortune de Napoléon [1]. Ils pré-

[1] Nous avons rapporté, sans pouvoir la justifier autrement que par la crainte d'être replacés sous le joug étranger, l'agitation des Hambourgeois, à la nouvelle du retour de Napoléon. — Voici un nouveau fait à l'appui de ces sentimens haineux, de cette antipathie, qui semble survivre encore aux événemens qui ont affranchi cette république de la domination française.

Il a été question, dans cet ouvrage, du pont de Hambourg. Ce pont, que les Français jetèrent sur l'Elbe, lorsque cette république fut annexée à l'empire, est un chef-d'œuvre de hardiesse et de persévérance. — Il commence à la porte des digues, à Hambourg, et, s'élevant au dessus de vastes marais bourbeux, il s'avance ensuite, au moyen de madriers énormes, jusqu'au milieu du fleuve; là, le plancher du pont, s'inclinant tout à coup, s'abaisse vers les bacs destinés à recevoir les voitures et les passagers. — Ces bacs conduisent à un îlot, qui est le poste des percepteurs, et sur les deux côtés duquel est ménagée une pente douce, afin de faciliter la montée

naient une revanche à leur façon, et se dédommageaient de la peur en insultant aux revers de celui qui les avait fait trembler.

aux équipages. Au pied de la pente opposée, d'autres bacs attendent les voyageurs, qu'ils transportent à la deuxième partie du pont, lequel communique de ce côté avec la petite ville de Harbourg. Les deux passages, à droite et à gauche de l'îlot, sont fermés par des chaînes, qui s'ouvrent, moyennant une redevance, devant les nombreuses embarcations marchandes. — Ce grand travail, en y comprenant les traversées par eau, n'embrasse pas moins de deux lieues d'étendue.

Toutes ces constructions sur pilotis, et l'îlot, surtout, élevé au milieu du fleuve, dont la rapidité est effrayante en cet endroit, frappèrent les Hambourgeois d'étonnement et de jalousie. C'est qu'en effet, après divers essais infructueux, ils avaient renoncé autrefois à dompter le fleuve rebelle, et qu'ils ne s'étaient pas fait faute de sarcasmes ni d'épigrammes, lorsque nos ingénieurs se mirent à l'œuvre.

Eh bien! ce pont, qui abrège si évidemment les communications, qui met Hambourg en relation immédiate avec le Hanovre, le Danemarck, la Prusse, le Holstein et le Mecklembourg, ce pont tombe en ruines aujourd'hui faute d'entretien. Avant peu, sans doute, on sera

Dans cette situation des esprits, la nouvelle de la victoire des Français à Mont-Saint-Jean fut un coup terrible pour les populations allemandes, dont elle vint subitement refroidir l'enthousiasme. Mais le résultat de la bataille de Waterloo, qui suivit de près, releva bientôt toutes leurs espérances.—Cette grande bataille, qui venait de trancher la querelle de l'Europe coalisée contre un seul homme, ayant amené la paix générale, je fus presque immédiatement rendu à la liberté. Je me déterminai, sans plus attendre, à repasser en France; mais j'ignorais quel sort m'attendait à mon retour. Tant et de si violentes secousses avaient ébranlé le sol de la patrie; l'invasion étrangère pouvait y avoir introduit tant de désordres, que je jugeai prudent de tenter seul la fortune. Je laissai donc ma femme et mon fils au sein de ma famille, à Hambourg, et fis vi-

contraint d'en revenir à l'ancien usage, à la traversée si périlleuse, lorsqu'on l'effectuait tout entière par eau. Mais les Hambourgeois ont leurs motifs pour préférer les dangers de cette navigation : ils laisseront périr un chef-d'œuvre, un monument pour eux bien utile, sans doute, mais qui leur rappelle la conquête française.....

ser mon passe-port par le nouveau chargé d'affaires de France; c'était M. de Bourrienne, qui, infidèle à la fortune de son premier maître, faisait alors un grand étalage de sa nouvelle faveur et de son royalisme de fraîche date. — Je dis adieu à la terre étrangère; et, impatient de saluer, après plus de treize ans d'absence, les rives de la France, je m'embarquai à Hambourg, le 14 septembre 1815.

Après une traversée de dix jours, je débarquai au Havre. Avec quelle ivresse je respirais l'air de la patrie! Avec quels transports je revoyais cette terre chérie, que depuis tant d'années j'appelais de mes vœux! Je sentis, en ce moment, s'évanouir le souvenir de toutes mes souffrances. Exil et malheurs, ressentimens, persécutions, tout s'effaça : je venais de toucher les rives de la France!

Je me hâtai de me rendre à Paris, où m'attendaient les embrassemens de ma mère : pauvre mère! ce fut pour elle un bonheur inespéré, car depuis bien long-temps elle avait perdu toute espérance de me revoir. Pour ceux qui n'ont jamais été séparés de l'objet de leurs affections, il

y a dans le baiser du retour [illegible] jouissances qu'il faut renoncer à décrire.

Mais quel spectacle affligeant m'était réservé... Ce n'était pas assez pour moi des longues humiliations dont la vengeance des Russes m'avait abreuvé, il me fallait une fois encore assister à leurs triomphantes orgies. Paris n'était plus alors qu'un vaste camp, où une soldatesque étrangère, fléchissant sous la double ivresse du vin et de la victoire, insultait dédaigneusement à nos malheurs... Jetons un voile sur cette époque désastreuse; c'est une de ces périodes fatales que l'on ne peut oublier, mais dont on doit éloigner le souvenir.

Qu'il nous soit permis, néanmoins, de citer le fait suivant, pour donner une idée de cette espèce d'omnipotence militaire, que les Russes s'étaient arrogée lors de la seconde invasion, en 1815; il viendra d'ailleurs confirmer nos observations précédentes sur le caractère vindicatif du gouvernement moskovite. — M. Lelorgne d'Ideville, auditeur au conseil d'état, et employé du cabinet de Napoléon, avait été envoyé

en Russie, peu de temps avant la guerre de 1812. Ce voyage avait un but politique : M. Lelorgne devait y recueillir des notes statistiques sur les forces militaires de cet empire; l'important était surtout d'acquérir des données exactes sur les routes, sur les points fortifiés, etc. — L'envoyé secret de l'Empereur s'acquitta de sa mission avec habileté. Déguisant le but réel de son voyage sous les apparences les plus frivoles, M. Lelorgne, que recommandaient un esprit brillant et un physique agréable, fut on ne peut plus goûté par les belles dames de Saint-Pétersbourg. Mais, au milieu de ses bonnes fortunes, il n'oubliait pas ses instructions secrètes, et, une fois muni des documens dont il avait besoin, il s'arracha à ses triomphes de salon pour retourner à Paris. La vive pénétration de son esprit et sa connaissance de toutes les langues de l'Europe donnaient à ses renseignemens un caractère d'importance tout particulier. — On ne tarda pas à apprendre à Saint-Pétersbourg les motifs secrets de cet étalage trompeur : l'homme du monde, le sémillant cavalier, n'était autre chose qu'un

observateur habile, pénétrant, qui avait su endormir la vigilance des Russes ; mais il était alors hors des atteintes de leur police. — Il ne devait pas en être toujours ainsi.

Quelques années passèrent sur cet événement. De grands changemens eurent lieu dans la situation politique de l'Europe ; l'époque de 1815 arriva, et avec elle la seconde invasion étrangère.

On se souvient des douleurs de la patrie dans ces fatales circonstances. Ce fut comme autrefois, à Rome, sous le triumvirat de Marc-Antoine : on s'assit autour d'un tapis ; on dressa des tables de proscriptions, et chacun y inscrivit ses ennemis. Bientôt la fameuse liste des *trente-six* fut achevée. — La Prusse et l'Angleterre y avaient eu une large part. Quant à la Russie, la première victime qu'elle désigna fut un homme contre lequel elle avait une vieille vengeance à exercer : ce fut M. Lelorgne d'Ideville. Le gouvernement français n'avait aucune espèce de grief contre l'ex-fonctionnaire sous Napoléon ; l'omnipotence russe le lui imposa comme un coupable. — Le malheur de cette situation

était dû à M. de Talleyrand, à Fouché, surtout, qui n'avaient pas su se tenir en garde contre de pareilles exigences. — Une fois le nom de M. Lelorgne inscrit sur la fatale liste, il fut aisé aux agens de la police russe de se saisir de sa personne; sa longue intimité avec les grands officiers de la couronne, à Saint-Pétersbourg, devait le faire reconnaître facilement. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, en effet, que M. Lelorgne fut arrêté à Melun, mis aux fers, et placé sous la responsabilité immédiate du grand prévôt de l'armée russe.

Un soir, vers onze heures, le préfet de Seine-et-Marne étant absent, un homme couvert de haillons, la barbe longue, et les cheveux en désordre, se présente à la porte de la préfecture. — « Sauvez-moi, dit-il en se précipitant à la rencontre du secrétaire général..., sauvez-moi, je suis Français, je viens d'échapper aux mains des Russes... » M. Lelorgne, car c'était lui qui, aidé de son domestique, venait de se soustraire aux barbares traitemens de ses geoliers; M. Lelorgne s'étant nommé, le secrétaire général lui

prodigua tous les secours que son état réclamait. Le préfet, M. le comte Germain, étant arrivé sur ces entrefaites, approuva le noble mouvement d'humanité du secrétaire; mais, dans l'impossibilité d'arracher de vive force M. Lelorgne au châtiment des Russes, il le fit cacher momentanément dans le parc attenant à l'hôtel. — Après quelques instans de réflexion, songeant aux périls qui entouraient son protégé, le préfet ne trouva pas d'autre moyen de salut que de le faire conduire, par mandat d'arrêt, dans la maison de détention de la ville. Cette prison était le seul établissement que les Russes eussent respecté.

La translation de M. Lelorgne était à peine achevée, que le grand prévôt accourut chez le préfet. « — Un prisonnier de la plus haute importance vient de s'évader, lui dit-il avec colère; » il faut qu'il soit retrouvé à quelque prix que » ce soit. J'en réponds sur ma tête... C'est un » prisonnier de la dernière importance, » répéta-t-il encore, mais toujours en évitant de dire que c'était un Français. — M. le comte Germain

feignit de partager les alarmes et l'irritation du grand prévôt; il donna devant lui des ordres en conséquence, et des gendarmes furent expédiés dans toutes les directions avec le signalement de M. Lelorgne d'Ideville.

Cependant, dès le jour suivant, le préfet se rendit à Paris : il informa Fouché de l'arrestation de M. Lelorgne; des traitemens arbitraires dont il avait été la victime de la part des Russes; enfin, de l'expédient dont il s'était servi lui-même, pour soustraire ce malheureux au supplice du knout et à un exil perpétuel en Sibérie....—Le duc d'Otrante n'avait pas été jusque-là sans s'apercevoir des insolentes usurpations de pouvoir des Alliés; il applaudit hautement à la conduite du préfet, et ils avisèrent ensemble aux moyens de mener à fin cette bonne action. — Après être demeuré caché, pendant quinze jours, dans la ville même où Barclay de Tolly avait établi son quartier-général, un soir, M. Lelorgne d'Ideville sortit furtivement de la maison de détention de Melun. Muni d'un passe-port qu'il devait à la généreuse intercession du comte Germain, il prit

la route d'Angleterre, et échappa ainsi à la vengeance implacable des Russes [1].

Mais, enfin, grâce à l'influence de M. de Richelieu, la France s'était vue délivrée de l'armée de l'occupation, lorsque la présence du comte Rostopchin vint réveiller en moi des douleurs qui n'étaient qu'assoupies. —Disgracié par l'Empereur Alexandre, l'ancien gouverneur de Moskou s'était retiré à Paris, où on le voyait affecter une politesse de manières et une sorte de bonhomie qui contrastaient étrangement avec ses violences passées. — Nous avons eu occasion de signaler, dans le caractère du comte, cette facilité avec laquelle il savait, suivant les circonstances, revêtir les formes les plus séduisantes. — Exilé à son tour, il put apprendre comment on pratiquait

[1] Nous tenons cette anecdote de M. de Beauregard, l'un des acteurs dans l'évènement que nous venons de rapporter, et aujourd'hui un des écrivains les plus distingués de la presse royaliste. M. de Beauregard remplissait alors, auprès de M. le comte Germain, les fonctions de secrétaire général de préfecture.

en France les saintes lois de l'hospitalité : l'accueil qu'il y reçut dut plus d'une fois le faire rougir de sa conduite envers les Français prisonniers en Russie[1] !

Ici s'arrêtent nos *souvenirs;* ici finit la tâche que nous nous étions imposée. Mais, avant de quitter la place, qu'il nous soit permis de jeter un regard en arrière sur le chemin que nous venons de parcourir, et de consacrer quelques dernières lignes à la justification de cet ouvrage, auquel on sera peut-être tenté de reprocher un caractère de personnalité ou d'individualisme.

En ce qui touche à cette dernière imputation, nous devons déclarer que nous n'avons jamais eu la prétention exagérée de nous poser comme personnage principal dans cette suite de souvenirs que nous publions. Si quelques rayons de l'histoire sont venus se réfléchir sur notre obscure

[1] Le comte (Fœdor Wassiliévisch) Rostopchin est mort à Saint-Pétersbourg, le 30 janvier 1826.

vie, nous n'avons pas été le maître de nous mettre à l'ombre, ou de détourner l'histoire dans son cours. — Nous n'avons pas eu l'intention d'entreprendre, dans un intérêt personnel, l'odyssée de nos quelques années de malheurs, pas plus que nous n'avons eu la témérité d'écrire les fastes historiques de la Grande Armée.

Nous nous sommes proposé seulement de jeter quelque lumière sur la situation, sur l'aspect intérieur de l'empire russe, pendant les dix années de sa lutte contre Napoléon. Placé sur les lieux mêmes des événemens, nous avons dit ce que nous savions, ce que nous avions appris de source certaine; et, du moins, nous, ou les nôtres, nous avons acquis par nos malheurs le fatal privilége de fournir des documens irréfragables à l'histoire à venir. Mais, nous le répétons, pour tout ce qui a directement trait à nous, le lecteur ne devra pas l'attribuer à un vain désir d'occuper de nous le public, auquel nous aurions voulu rester inconnu. L'histoire de notre exil ne s'adjoint qu'accessoirement à l'histoire générale : c'est la bordure qui sert à l'encadrement du tableau.

Quant au reproche plus grave de nous être livré à des personnalités, nous devons le repousser avec toute l'indignation d'une ame honnête. Si nous avons exalté le génie de Napoléon, tout en passant sous silence ses fautes ou ses erreurs, nous n'avons fait que céder à un juste orgueil national, et payer un tribut d'admiration au grand homme, que ses ennemis eux-mêmes ont placé, depuis, sur un piédestal. Nous n'avons jamais voulu, en l'élevant, rabaisser ses ennemis, ou ternir d'autres mérites.

Pour Rostopchin, pour celui de qui ont découlé mes maux et mon exil, si, dans le cours de cet ouvrage, il nous est arrivé quelquefois de nous exprimer sévèrement à son égard, nous devons encore déclarer que ce n'est pas, de notre part, esprit de représailles. Ce que le lecteur serait tenté de mettre sur le compte de nos ressentimens doit être imputé au narrateur, qui n'a pas su toujours mesurer son langage à la vue de tant et de si coupables excès. Au reste, si l'on consulte les mémoires étrangers et les historiens russes eux-mêmes, notre jugement ne paraîtra pas des plus acerbes

pour la mémoire du comte Rostopchin. Nous n'avons jamais entendu nous faire une arme de notre plume, pour vider, sur le terrain où nous étions placé, une querelle personnelle avec l'ancien gouverneur de Moskou. — Pour l'exilé de Makariév, bien que ce funeste exil ait influé sur le reste de sa carrière, il n'a conservé ni haine ni colère. Affections, repos, fortune, liberté, il a pu se voir dépouiller de tous ces biens qui attachent à la vie, et accuser l'auteur de ses maux, mais jamais le maudire.

Nous ne nous pardonnerions pas, d'ailleurs, lorsque la tombe s'est ouverte pour Rostopchin, d'aller, dans l'intérêt d'un misérable esprit de vengeance, évoquer son ombre pour lui prodiguer le blâme et l'insulte. — A quoi servirait, en un mot, de récriminer contre le passé ?... J'ai souffert l'exil et ses rigueurs, il est vrai... Eh! tant d'autres sont partis pour l'exil et n'en sont pas revenus!...

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

NOTES.

NOTE A.

On n'a point de donnée précise sur l'origine des *Cosaques*. — Personne jusqu'ici n'a complètement soulevé le voile (1) qui nous dérobe la naissance de ce peuple guerrier, de ce peuple qui se gouverne avec des lois particulières au milieu de la nation russe, dont il est tributaire, et qu'il hait si cordialement. — Il n'y a pas jusqu'à l'étymologie du mot *Cosaques*, qui ne soit encore aujourd'hui un sujet de contestation. — Les uns le font dériver de *Casa*, qui signifie chèvre en langue tartare, d'où *Caïsaque*, *Cosaque*, chévrier. — Nous ne voyons pas quelle analogie présenterait cette profession toute paisible avec la vie et les habitudes guerrières de ce peuple. — D'autres ont prétendu que les Cosaques ont existé dès la plus haute antiquité. De ce nombre est le professeur Clarke. « Durant près de 900 ans, dit ce voyageur an-

(1) Nous n'en exceptons pas les écrivains russes eux-mêmes. Aussitôt qu'il s'agit pour eux de la Russie, ou de quelque pays tributaire, ils se laissent dominer par un esprit de système, toujours pernicieux dans les recherches historiques. Il n'est pas un auteur de cette nation qui, en parlant des Cosaques, hésite à les faire descendre du peuple russe.

» glais, les Cosaques ont existé en corps de nations aux environs » du Caucase, et ils sont ainsi connus dans l'histoire, suivant » Constantin Porphyrogénète. Leur nom a subsisté sans altéra- » tion depuis le temps où il écrivait; il est même encore celui » de l'une des tribus des environs du Caucase. » — « Au delà du » pays papagien, dit Constantin, est la contrée nommée *Casa-* » *chia;* mais après le pays des *Casachs*, paraissent les sommets » du Caucase. »

Quant aux rapports de physionomie et de langage que les Cosaques de l'Ukraine ont avec les Polonais, le même auteur prétend les expliquer par les traditions recueillies parmi ces Cosaques eux-mêmes. — A de certaines époques, ces derniers auraient reçu au milieu d'eux des Polonais fugitifs, avec lesquels ils firent la conquête d'Azov. « C'est ce qui a pu faire supposer un instant, » continue M. Clarke, que les Cosaques avaient une origine po- » lonaise. — D'un autre côté, il suffit d'avoir vu ce peuple, d'a- » voir vécu chez lui, pour être convaincu que jamais les Cosaques » n'ont eu rien de commun avec les Russes, à l'exception de leur » idiome actuel, dont ils commencèrent à se servir, seulement » lors de leur conversion à la religion chrétienne.... »

Pour nous, si nous osions hasarder une opinion, après celle de pareils docteurs, nous dirions que les Cosaques nous ont paru être tout simplement une branche des habitans de la Grande-Tartarie, qui, dans des temps fort reculés, s'avancèrent au sud-ouest, et s'établirent vers le Caucase. — Une longue suite de siècles écoulés depuis, tant de guerres et d'émigrations, enfin le mélange des races, conséquence naturelle des invasions, n'ont pu faire disparaître encore sur la physionomie des Cosaques le caractère de ce type originel.

La branche-mère du peuple cosaque, tel que nous le connaissons aujourd'hui; la tribu la plus nombreuse, et au milieu de laquelle on retrouve les traces les plus anciennes d'organisation nationale, est celle des *Cosaques du Don.*

Cosaques du Don. — Ils habitent des bourgs ou villages (*Stanitzys*) sur les bords du fleuve, et occupent toute l'étendue de pays comprise entre les gouvernemens d'Ecathérinoslav, de Voronéj, de Saratov et du Caucase. Leur capitale est Tcheskak. — Leur population s'élève à 233,800 mâles, qui fournissent, en temps de guerre, 35,400 cavaliers armés à la légère. — Leurs ré-

gimens sont composés de 700 hommes, commandés par un colonel et plusieurs centeniers. Ils ont trois étendards, que la chancellerie leur donne au moment d'entrer en campagne; et un chef-général, appelé Attaman, élu par eux, et qui a rang de lieutenant-général dans l'armée russe.

Cosaques du Volga. — Comme on envoyait, chaque année, des Cosaques du Don faire le service des frontières, du côté du Volga, pour les défendre contre les incursions des Tartares, ils trouvèrent fort dur d'être obligés de retourner, chaque hiver, dans leur pays; ils se décidèrent alors à s'établir sur le Volga, pour être plus à portée de faire le service qu'on exigeait d'eux. Bientôt leur nombre s'accrut au point qu'ils finirent par peupler les villes de Samara, de Paratov, et d'autres encore. Ceux-ci ont également leur Attaman. Ils ont toujours 1,000 hommes en activité de service, et pourraient en fournir jusqu'à 3,000.

Cosaques de Mosdok. — C'est une colonie considérable de ceux du Volga.

Cosaques du Ferek. — Ce sont des Cosaques du Don qui suivirent Pierre le Grand dans ses campagnes en Perse, et qu'il établit, à son retour, sur la mer Caspienne, à Ferk et sur le Soulac. L'Impératrice Anne les fit passer sur les bords du Terk inférieur, où ils sont actuellement. Ils forment trois régimens, et leur genre de vie, leurs coutumes, leurs armes et leur gouvernement ne diffèrent point des précédens.

Cosaques de Grébenskia. — Ils sont également originaires du Don. Poursuivis jadis pour leurs brigandages, ils furent forcés de se retirer dans les montagnes du Caucase, d'où leur vient le nom de *Grében*, crête, et *gors*, montagne. Sous le règne de Pierre le Grand, ils revinrent sur le Ferek, qu'ils occupent depuis ce temps. Ils peuvent fournir 1,500 cavaliers en temps de guerre, et sont réputés les plus braves et les plus guerriers des Cosaques; aussi les montagnards les craignent et les respectent. Ils cultivent la vigne de préférence, et vendent leur vin à Kislar et Astrakhan, où l'on en fait de l'eau de vie, à l'instar de celle de France. Dans tout le reste de la Russie, c'est du grain fermenté que l'on extrait les liqueurs fortes.

Cosaques Seymens. — Ils font partie de ceux du Ferek.

Cosaques d'Ourall. — C'est la plus nombreuse colonie des Cosaques du Don. Ils habitent dans la partie méridionale du gou-

vernement d'Orenbourg, sur l'Ourall. Ces Cosaques, ainsi que le fleuve sur lequel ils sont établis, se nommaient autrefois *Yaïks*; mais depuis la révolte de Pougatschef, à laquelle la plus grande partie de ces Cosaques prit une part si active, ceux qui restèrent fidèles à leur devoir présentèrent une supplique à Catherine II, pour la prier de changer leur nom. « Ils ne voulaient plus, dirent-ils, porter ce nom d'Yaïks, sous lequel leurs camarades s'étaient déshonorés en combattant contre leur souveraine. » Ils fournissent dix régimens de 500 hommes chacun, qui sont répartis sur les frontières des Kirguiss, le long de la ligne de défense établie de ce côté. — Ils sont presque tous pêcheurs, et font un très grand commerce de poissons, qu'ils salent et fument.

Cosaques d'Astrakhan. — Ce sont les mêmes que ceux du Volga. Ils servent les postes de Tzaritzin à Astrakhan, pays qu'ils habitent.

Cosaques de Sibérie. — Ce sont les véritables conquérans de la Sibérie, et les fondateurs des villes russes dans cette immense étendue de pays. Ils descendent des Cosaques du Don. — Un de leurs chefs, du nom de Yarmak, s'étant révolté, et fuyant les vengeances du Tzar Pierre Ier, se réfugia en Sibérie, suivi de 5 ou 6,000 insurgés comme lui. C'est avec d'aussi faibles ressources qu'il subjugua le nord de l'Asie. Ce nouvel Alexandre, dont les exploits demeureront probablement à jamais ensevelis dans l'oubli, faute d'un historien pour les écrire, se trouva enfin épuisé par ses victoires. Il demanda alors et obtint son pardon, en faisant hommage de sa conquête à son souverain (1581), conquête achevée par les Russes au dix-septième siècle.—Une partie de ces Cosaques fait le service sur toute la ligne de la Sibérie, et l'autre est employée au service des postes et aux escortes des caravanes.

Cosaques de l'Ukraine, ou *Malo Rossiens* (de la Petite-Russie). — Ils se constituèrent jadis en corps pour échapper à la domination des Polonais, des Tartares et des Turcs. Bien que la langue russe et la polonaise viennent de la même source, et aient une grande affinité, le langage de ceux-ci tient plus de la seconde que de la première. Ils ont été tantôt tributaires de la Russie, tantôt des Polonais, jusqu'au supplice fameux que Pierre le Grand fit subir à Mazeppa, leur Attaman. — La vengeance du Tzar s'étendit jusque sur les Cosaques de l'Ukraine. Il y eut des transplantations de peuplades, des émigrations forcées, ainsi

que nous en avons vu lors de la dernière révolution de Pologne. (1832). Dix mille Cosaques furent condamnés à creuser le grand canal de communication qui devait joindre la mer Noire et la mer Caspienne.

Cosaques Slobodiens. — C'est une colonie des précédens.

Cosaques Zaporôgues. — Après la réunion des Cosaques de l'Ukraine à l'Empire, ceux-ci ayant successivement pris parti, tantôt pour les Polonais, tantôt pour les Turcs, avec lesquels ils combattirent souvent contre la Russie, Catherine ordonna, en 1775, qu'à l'avenir il ne serait plus question d'eux; et, pour les punir d'avoir émigré chez les Turcs, elle donna leur pays à d'autres cultivateurs. Depuis cette époque, ils ont vécu dans l'île de Taman.

Cosaques de la mer Noire. — Ce sont, parmi les précédens, ceux qui restèrent fidèles à Catherine, ou qui rentrèrent dans les rangs de son armée. Ils sont au nombre de 14,500 hommes. En temps de guerre, tous montent à cheval, ne laissant chez eux que les infirmes, les vieillards et les enfans.

Cosaques du Boug. — Ils se sont formés en 1769, pendant la guerre entre la Porte-Ottomane et les Russes. Les Turcs ayant formé un corps assez nombreux de Chrétiens, Moldaves, Valakes et Bulgares, les Cosaques, ne voulant pas servir des Infidèles, vinrent se ranger avec armes et bagages sous les drapeaux de Catherine, qui leur donna des terres pour s'établir en Russie. Ils forment maintenant trois régimens, dont un est toujours employé à la garde des frontières du côté de la Turquie.

Cosaques de Tschougouiév. — Colonie de ceux du Don, à laquelle des Russes et des Kalmouks se sont réunis. Ils sont établis près de Tschougouiév, dont ils prennent le nom.

Les Cosaques forment la principale force de cavalerie légère des Russes. Ils s'équipent à leurs frais, et ne reçoivent leurs appointemens, vivres et munitions que du moment qu'ils sortent de leurs terres. Mais comme le gouvernement russe ou ses préposés ne se piquent pas d'exactitude dans la fourniture des subsistances ou le paiement du prêt, les Cosaques sont redoutés de leurs amis tout comme de leurs ennemis, qu'ils dépouillent indistinctement de ce dont on ne leur fait faute à eux-mêmes. — Leurs armes sont la lance, le sabre, les pistolets, et quelquefois la carabine.

On les emploie avec succès pour aller à la découverte, et pour les avant-gardes, où ils se laissent rarement surprendre, étant toujours prêts eux-mêmes à surprendre l'ennemi par leur apparition soudaine. Ces troupes sont dangereuses surtout pour les petits détachemens, pour les patrouilles et les sentinelles avancées, que deux de leurs cavaliers saisissent par le collet, et emportent au galop suspendues entre leurs montures. Toujours excités par l'appât du butin, les Cosaques sont infatigables, et, soutenus par des troupes régulières, ils attaquent l'ennemi avec furie; mais, seuls et livrés à eux-mêmes, ils sont d'une couardise remarquable. — Ils n'ont que rarement du canon avec eux. — Les Cosaques sont encore redoutables pour une armée en déroute, qu'ils poursuivent et harcèlent sans relâche, sans lui laisser de repos ni le jour, ni la nuit; mais qu'un corps se rallie et fasse une démonstration offensive, la nuée de cavaliers nomades se disperse soudain.

Tout Cosaque est soldat depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de cinquante. Ils marchent à tour de rôle quand le gouvernement les requiert; mais ils ont la faculté de se faire remplacer, en louant et équipant un Cosaque de bonne volonté.

Si nous en croyons les relations des voyageurs, et plus récemment les témoignages de nos prisonniers français pendant les années 1812, 1813 et 1814, les mœurs des Cosaques rendus à la vie privée sont chastes, douces et régulières. Aucun des écrivains que j'ai consultés ne balance à les placer bien au dessus des Russes, pour la beauté des formes, l'intelligence, la franchise et le courage. — Les Cosaques ont, en effet, les traits plus nobles et sont plus grands que les Moskovites, pour lesquels ils professent un souverain mépris. Le voyageur Clarke, que nous avons eu occasion de citer plus haut, nous a fait un tableau enchanteur de la capitale des Cosaques du Don, dans laquelle il séjourna quelque temps. Alors même qu'un peu d'exagération se serait glissé dans son récit, à la faveur de la reconnaissance que lui aurait inspirée un accueil bienveillant, il n'en demeure pas moins vrai que, soit dans leurs habitations, soit dans leurs vêtemens, ces Cosaques sont des modèles de propreté à côté des Russes.

La mise des femmes est riche, et tient un peu du costume oriental. Sa magnificence éclate particulièrement dans les ornemens des bonnets, qui ressemblent parfois à ceux de nos Cau-

choises. La chevelure des femmes mariées se relève sous ce bonnet, qui est souvent couvert de perles, d'or, ou garnie de fleurs.—Le costume d'un jeune Cosaque ne le cède en rien à celui des femmes, sous le rapport de l'élégance. Il se compose d'une tunique de soie, avec des chausses retenues par une chaîne d'argent massif; de bottes jaunes, et d'un mouchoir des Indes autour de la tête. — On sent que l'on se rapproche de la Turquie.

Pour ceux qui n'ont vu les Cosaques que sur le champ de bataille, ou parcourant, en pillards déguenillés, nos provinces françaises, ces éloges paraîtront fort bizarres; mais nous avons donné d'avance l'explication de cette opposition si choquante dans les idées : c'est qu'obligés de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture, à leurs vêtemens, les Cosaques, par le genre de guerre auquel ils sont condamnés, se dénaturent et se dépravent en quittant leur terre natale.

NOTE *B*.

MOSKOU (en russe *Moskwa*) fut la capitale de toutes les Russies jusqu'en 1703, époque où Pierre I[er] fonda Saint-Pétersbourg, qui devint alors le siége du gouvernement. — Mais bien qu'elle ne soit plus la résidence de la cour Impériale, la vieille cité moskovite, au centre de l'Empire, entourée d'une espèce de vénération religieuse, et réunissant dans son sein la plus grande partie de la noblesse, ne le cède point en prépondérance à sa nouvelle rivale. Pour beaucoup de Russes même, Moskou n'a pas cessé d'être la capitale de l'Empire. — Là, d'ailleurs, se trouvent plusieurs tribunaux suprêmes et un archevêque métropolitain, qui prend le titre d'archevêque de Moskou et de Kolomna.

Les auteurs ont parlé différemment de sa fondation. Les uns veulent qu'elle ait été bâtie, vers 882, par Oleg, régent de l'Empire, et tuteur du jeune Igor, fils de Rurik. — D'autres, et cette opinion paraît la plus probable, lui donnent pour fondateur le grand-duc George ou Jouri II, surnommé Dolgorouki (Longue-Main). — Ce fut vers l'année 1147, selon ces derniers, que Jouri, souverain de Kiév, allant visiter son fils aîné, André, auquel il avait donné les principautés de Souzdal et de Vladimir, s'arrêta en cet endroit, dont le site lui plut infiniment. — La beauté des villages environnans et la richesse du sol lui parurent telles, qu'il

demanda à en connaître le propriétaire; c'était un seigneur du nom de Coutchko. Celui-ci, fier de sa puissance, au lieu de rendre les honneurs qui étaient dus au souverain de Kiév, le reçut fort mal, et en parla avec mépris. Le grand-duc, justement irrité, le fit amener devant lui, et, après lui avoir reproché son insolence, le fit décapiter et jeter dans un étang. Mais, touché des larmes et du désespoir de ses deux fils, Jean, Joachim, et de sa fille, nommée Oulita, il leur fit rendre de grands honneurs, et les envoya à son fils à Vladimir. Après cela il fit entourer de palissades la montagne sur laquelle est bâti actuellement le *Kreml*, et y jeta les fondemens d'une ville qu'il nomma Moskwa, du nom de la rivière qui coulait auprès. Un peu plus loin, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le couvent Zwamenskoï, il éleva une autre ville, à laquelle il donna le nom de *Kitaï*, qu'avait porté son fils André dans son enfance. Il les peupla d'habitans pris dans les environs, et de quelques colons venus de Vladimir. Jouri II mourut l'année suivante, en recommandant à son fils de ne rien négliger pour l'agrandissement de Moskou. Le grand-duc André, pour se conformer aux désirs de son père, y fit construire l'église de l'Assomption, qu'il dota très richement. Il y fit placer l'image de la Sainte-Vierge, apportée de Constantinople, et peinte par saint Luc.— Enfin, il attira dans la nouvelle ville des colons de toutes les terres sous sa dépendance.

Nous ne prétendons pas retracer ici le tableau des vicissitudes qui signalèrent les premiers temps de l'existence de Moskou. Cette ville ayant été tour à tour saccagée et brûlée par les Tartares et reconquise par les Grands-Ducs; plus tard au pouvoir des Polonais (1), et de nouveau délivrée par le patriotisme des Moskovites, on conçoit que ces grands bouleversemens politiques dont elle fut le théâtre appartiennent, à proprement parler, à l'histoire générale de la Russie.

C'est en l'année 1505 seulement, et depuis l'affranchissement du joug des Tartares, que Moskou peut être considéré comme la capitale de la Russie. — Mais les évènemens ne prennent un caractère d'intérêt spécial, en ce qui touche cette cité, qu'en 1613.

(1) Ce fut vers le commencement du 17e siècle. Cette époque est celle des plus grandes calamités qu'ait éprouvées la Russie, tout à la fois déchirée par des guerres civiles et envahie par les Suédois et les Polonais.

— A cette époque, les Etats assemblés élisent un Tzar, Michel Féodorovitsch, de la famille des Romanov, lequel se trouvait le plus proche parent des princes russes de la dynastie éteinte. Ce souverain rendit à Moskou son ancienne splendeur et l'agrandit encore. Son fils, le Tzar Alexis Mikhaïlovitsch, lui succéda en 1645. Celui-ci, après de grandes victoires, reconquit sur les Polonais Smolensk, Tchernigov, la Séverie et Kiov; il embellit Moskou, et fit construire sur la rivière qui y coule le seul pont de pierre qui existe encore aujourd'hui, tous les autres n'étant que des radeaux. Ce souverain établit une cour de monnaie dans sa capitale, et c'est sous son règne, en 1654, qu'on frappa le premier rouble d'argent à Moskou.

Après sa mort, arrivée en 1676, son fils, Féodor Alexiévitsch, monta sur le trône. Ce prince fut le protecteur des sciences et des lettres : il fit venir de Grèce et de Pologne des moines instruits, et fonda à Moskou une école pour les ecclésiastiques, sous le nom d'Académie slavéno-gréco-latine. Il embellit aussi cette ville par plusieurs beaux bâtimens, qu'il y fit construire. Voyant la santé débile et la faiblesse de son frère Ivan, qui devait lui succéder, il l'éloigna en mourant, et désigna pour son successeur son second frère Pierre, quoiqu'il fût né d'un autre lit.

En effet, ce jeune prince, qui n'avait alors que dix ans, monta sur le trône le jour même de la mort du Tzar, arrivée le 27 avril 1682; mais trois semaines s'étaient à peine écoulées, que la princesse Sophie, leur sœur aînée, parvint à y faire placer le prince Ivan, qui régna treize ans, conjointement avec son frère, mais sans jamais se mêler des affaires du gouvernement. — La princesse Sophie, qui avait été déclarée régente, gouverna jusqu'en 1689. A cette époque, elle fut accusée, à tort ou à raison, d'avoir conjuré contre la vie de son frère le Tzar Pierre, et fut enfermée dans un couvent. — Peu de temps après, le Tzar Jean abdiqua volontairement, et le jeune Pierre, chez lequel se révélaient déjà les qualités qui en firent dans la suite le régénérateur de sa patrie, commença sur-le-champ les réformes devenues indispensables dans l'administration du gouvernement.

Des volumes suffiraient à peine pour décrire tout ce que ce prince fit de grand et d'utile pendant son règne. Bornons-nous à

parler des évènemens purement relatifs à la ville de Moskou. Ce fut en 1703 que le Tzar fit établir dans cette capitale la première imprimerie en caractères russes modernes : jusqu'alors on n'y avait imprimé qu'en slavon. Il y créa également des presses pour les langues grecque et latine.

En 1719, Pierre I[er] partagea l'Empire en gouvernemens, et Moskou devint le chef-lieu de celui de son nom; mais déjà, depuis la fondation de Saint-Pétersbourg (1703), l'ancienne capitale avait cessé d'être la résidence des souverains. — Ce fut cependant encore dans ses murs, en 1725, que le Tzar Pierre fit couronner sa femme, l'Impératrice Catherine.

Si on le considère sous le rapport de l'étendue, Moskou est, sans contredit, la plus grande ville de l'Europe, puisqu'il a, en y comprenant les faubourgs, plus de 40 werstes de circuit. On y rencontre, il est vrai, presque autant de chaumières que de belles maisons (1); mais le nombre de ces dernières s'accroît tous les jours. — Ce qui contribue encore à agrandir cette cité, ce sont les trois rivières qui la traversent. — En effet, la *Moskwa* (2), la plus considérable des trois, reçoit, au sein même de la ville, les eaux de la *Yausa* et de la *Neglimaia*.

(1) Le lecteur n'aura pas oublié, sans doute, la période de dix années qu'embrasse cet ouvrage (de 1805 à 1815). La description de Moskou, tel qu'il existait avant le grand incendie de 1812, rentrait donc essentiellement dans notre sujet : c'est celle que nous donnons d'abord. Nous présenterons ensuite, dans la seconde partie de cet article, un aperçu historique de cette catastrophe et des changemens considérables qu'elle a occasionés au sein de la vieille cité moskovite.

(2) Cette rivière prend sa source dans le district de Mojaïk. Elle est navigable, surtout au printemps, où la fonte des neiges fait enfler considérablement ses eaux. Mais, si c'est là un avantage pour Moskou, qui voit arriver, par ce moyen, jusque dans ses murs, les plus gros bateaux chargés de denrées, souvent aussi l'accroissement rapide et les débordemens de la rivière, par suite d'un dégel subit, causent des malheurs incalculables.

Lorsque ces débordemens arrivent, la partie inférieure de Moskou, située sur la rive droite, est submergée, au point que toutes les communications avec l'autre côté de la ville sont interrompues pendant plusieurs jours. Les habitans du quartier inondé se sauvent alors d'étage en étage, et jusque sous les toits, pour échapper au fléau envahisseur. Les campagnes sont également submergées dans une étendue de plusieurs lieues, qu'il faut traverser sur des radeaux; on voit flotter au loin des chaumières, des meubles,

Moskou peut se diviser en quatre grands quartiers, renfermés concentriquement les uns dans les autres. Ce sont le *Kremlin*, le *Kitai-gorod* (Ville Chinoise), le *Beloi-gorod* (Ville Blanche), le *Zemlianoï-gorod* (Ville de Terre), et les *Slobodys* (faubourgs).

Le quartier du centre, appelé Kreml ou Kremlin, est bâti sur les bords de la Moskwa et de la Neglimaia. Il est entouré de hautes murailles garnies de tours, et d'un fossé revêtu, du côté du second quartier, le *Kitaï-gorod*. Cinq portes, dont deux du côté de l'orient, deux du côté de l'occident, et une au midi, établissent les communications avec les autres quartiers de la ville. On voit dans cette enceinte l'ancien palais des Tzars, et celui bâti par Ivan Vassiliévitsch, en 1533. Ce palais renferme les appartemens où l'on conserve les joyaux, la garde-robe et les trésors des anciens souverains russes. On remarque également, dans l'enceinte du Kremlin, le superbe bâtiment du Sénat et le Palais de l'archevêque, construits par l'Impératrice Catherine II; l'Arsenal, bâti sous le règne de Pierre le Grand, et les trois principales églises cathédrales de Moskou. C'est dans la première, appelée l'*Assomption*, qu'ont lieu les sacres des souverains : les deux autres sont l'*Annonciation* et *saint Michel-Archange*. Cette dernière église a servi, jusqu'à la fondation de Saint-Pétersbourg, de lieu de sépulture aux souverains russes. Pierre II, mort à Moskou en 1730, y fut pourtant encore enseveli.—On voit auprès de cette cathédrale le clocher d'Ivan-Véliki. C'est la plus haute tour et la construction la plus ancienne de la ville.

La tour d'Ivan-Véliki, qui est en grande vénération parmi le peuple, est garnie de cloches de différens calibres. On en avait ajouté une qui pesait au delà de quatre cents milliers; mais l'incendie de 1737 l'ayant précipitée du haut du clocher, elle a creusé,

des bestiaux, et même des créatures humaines dont on voit la détresse, dont on entend les cris, sans qu'il soit possible de leur porter le moindre secours.

La Moskwa charrie alors des glaçons de sept ou huit pieds d'épaisseur, sur une longueur de cinquante ou soixante. Ces blocs, en s'entrechoquant, se lèvent quelquefois à pic, et viennent en tourbillonnant briser le pont de bois qui se trouve au dessous du Kremlin.

L'auteur, se trouvant à Moskou, à la fin de l'hiver de 1806, fut témoin d'un pareil désastre, qui est le résultat ordinaire des dégels subits dans toute la Russie.

sur le terrain qui s'affaisse chaque jour sous son poids énorme, un gouffre de trente-cinq pieds de profondeur (1).

Derrière la cathédrale de l'Assomption, subsiste encore l'ancien palais patriarcal, dans lequel se tiennent les assemblées du saint Synode. Il possède une bibliothèque composée de manuscrits grecs et russes, parmi lesquels beaucoup n'ont jamais été publiés. On y conserve également d'anciens vêtemens pontificaux couverts de pierreries, et d'un prix inestimable. — Le cercle du Kremlin renferme, en outre, plusieurs autres églises et couvens; on peut concevoir dès lors quel effet pittoresque offre ce quartier de la ville, placé dans une position élevée, et dans lequel tous ces clochers, recouverts en cuivre doré, tous ces vastes et anciens édifices se trouvent comme encadrés par les hautes murailles d'enceinte.

Le second cercle, ou quartier de la ville, le *Kitai-gorod*, est pareillement bâti en pierre, et confiné au Kreml vers l'orient. Il communique par cinq portes avec le troisième cercle, et forme un polygone irrégulier, dont les murs, fort élevés, sont flanqués de douze tours, les unes rondes, les autres carrées. On y trouve cette fameuse église, bâtie en 1534, sous le règne du Tzar Ivan Vassiliévitsch, laquelle fut construite de manière à présenter neuf églises dans une seule. On en a ajouté onze depuis; de sorte que ce temple extraordinaire forme aujourd'hui un ensemble de vingt basiliques, dans lesquelles on peut célébrer en même temps le service divin. On ne saurait trop admirer le rare talent de l'architecte, qui, au milieu de ce groupe d'édifices, a su ménager la lumière, de manière à les éclairer tous également. La principale de ces églises est dédiée à la fête de Pokrov; une autre, à l'entrée du Christ à Jérusalem. L'entrée triomphante que faisait jadis le patriarche, le dimanche des Rameaux, et dans lequel le Tzar tenait la bride de sa mule, commençait en cet endroit de la ville.

Le Kitai-gorod comprend quatre grandes rues, vingt églises

(1) Vainement, depuis, des ingénieurs français ont offert de la relever: le fatalisme moskovite s'y est toujours opposé : « Dieu l'a mise là, disent les habitans, il faut l'y « laisser. » — Cette immense ouverture est recouverte en planches, et c'est à travers l'intervalle laissé entre elles qu'on montre aux étrangers cette pesante merveille, qui finira un jour par s'enfouir et disparaître.

et quatre couvens, dans l'un desquels se trouve l'Académie slavéno-gréco-latine, dont nous avons parlé plus haut. Parmi les églises, celle de Notre-Dame de Kazan est remarquable, en ce qu'elle a été bâtie, sous le règne du Tzar Michel Féodorovitsch par le fameux prince Fozarskoi, en commémoration de ses victoires sur les Polonais, et de la délivrance de Moskou. On y voit encore l'imprimerie du Synode, bâtie en 1645, et qui renferme quelques livres rares; l'Hôtel des Monnaies; tous les tribunaux de la ville; l'Hôtel de la police; l'Hôtel-de-Ville; la Bourse, où se trouve en même temps un lieu d'entrepôt pour toutes les marchandises qui arrivent et qui doivent s'y vendre en gros aux marchands; enfin, le Bazar, où l'on remarque plus de six mille boutiques voûtées et maçonnées. Toutes les affaires, toutes les transactions commerciales ayant lieu dans ce quartier, c'est le point le plus fréquenté de la ville. Non loin de là est la Place du Marché, *Krasnaia Plostchad*, ou la Belle Place. A son extrémité, on remarque un échafaud rond, entouré d'un parapet en maçonnerie, et sur lequel on exposait autrefois tous les objets destinés à la publicité. Les processions, dans les cérémonies de l'église, s'y arrêtaient aussi, et l'on y disait des prières. C'est là que Pierre le Grand fit trancher la tête à l'un des amans de Catherine. Après l'exécution, il fit faire plusieurs fois, à pied, le tour de cette place ensanglantée à celle qui avait souillé sa couche impériale.

Le troisième quartier, appelé *Beloi-Gorod* (ou Ville Blanche) (1), entoure les deux premiers. La Neglimaïa traverse ce quartier du nord au sud. On n'y rencontre presque plus de maisons de bois, et il y est même défendu d'en bâtir : on y trouve, au contraire, une quantité de beaux palais et d'autres édifices remarquables, parmi lesquels on remarque l'Université, l'Académie de médecine et de chirurgie, la Maison des Enfans-Trouvés, le Comptoir de la Banque, la Fonderie des canons, l'Hôtel de la Poste, les Archives du Collége des affaires étrangères, l'Hôtel des gouverneurs généraux, la Maison du club de la noblesse, etc. Ce quartier renferme neuf

(1) A cause des pierres blanches et craïeuses avec lesquelles est bâti son mur d'enceinte. Les carrières d'où on les extrait se trouvent aux environs de Moskou.

une de bas de soie, cinq de chapeaux, six d'étoffes de coton, une de napayes, dix où l'on travaille le fil d'or et les galons; quarante-neuf fabriques de cuir, une de sel ammoniac, soixante brasseries, etc. Le commerce de Moskou est des plus étendus, cette ville étant le point central le plus important de l'Empire. C'est là qu'affluent toutes les marchandises de l'intérieur, ainsi que celles de la Chine : apportées d'abord à Moskou, elles sont ensuite envoyées par le commerce dans les ports et aux différentes foires de la Russie.

Tel était Moskou avant l'entrée des Français dans ses murs, le 14 septembre 1812. — Nous ne reviendrons point ici sur l'incendie dont il fut la victime, cet ouvrage ayant traité, avec quelques développemens, des causes et des résultats de cette catastrophe. Nous insisterons sur un point seulement, sur une vérité incontestable aujourd'hui, et à laquelle se sont refusés la plupart des auteurs russes (1) qui ont écrit sur cette époque : c'est que la responsabilité de ce grand désastre doit retomber sur un de leurs compatriotes. Le comte Rostopchin a vainement cherché à décliner cette responsabilité dans une brochure (2) qu'il a publiée depuis. Tous ses efforts pour prouver qu'il n'avait *ni préparé, ni fait exécuter l'incendie*, qu'il attribue à des causes différentes de celles que nous avons indiquées, disparaissent, aux yeux de ses contemporains, devant les témoignages qui l'accablent, et le nom de Rostopchin sera à jamais inséparable de la grande catastrophe de Moskou.

On a dit, dans le cours de cet ouvrage, quels furent les résultats de cet acte de vandalisme, selon nous, inutile. De quatre mille maisons en pierre, il n'en resta plus que deux cents intactes; de dix mille maisons en bois, cinq cents furent seulement épargnées; et de trois cents églises, plus de la moitié était consumée, les

(1) Il faut en excepter le colonel Boutourlin. — Dans son ouvrage sur la campagne de 1812, il attribue l'incendie de Moskou à ses causes véritables. « La résolution du « prince Kutusov, d'évacuer Moskou, dit-il, fut un coup de fondre pour l'ame pa- « triote du comte Rostopchin... Ne pouvant plus rien pour le salut de la ville confiée « à ses soins, il se détermina à utiliser sa perte en la ruinant de fond en comble. »

(2) Intitulée : *la Vérité sur l'incendie de Moskou.*

autres considérablement endommagées. Environ 20,000 malades ou blessés y périrent. Les magasins de toute espèce furent en partie détruits, et les manufactures anéanties.

Nous avons parlé également des causes qui s'opposèrent d'abord à ce que Moskou réparât l'immensité de ses malheurs. — Un long temps s'écoula avant qu'elle ne sortît de ses ruines; mais, enfin, la munificence et la paternelle sollicitude de l'Empereur Alexandre triomphèrent des obstacles que la fiscalité oppose toujours, en Russie, aux mesures d'une philantropie éclairée — La répartition des secours pécuniaires, faite avec plus de discernement, et l'excellente situation de Moskou, finirent par lui rendre peu à peu son activité commerciale et sa prépondérance politique.

Il faut remarquer, d'ailleurs, que parmi les édifices échappés à l'incendie, se trouvaient les établissemens les plus considérables de Moskou. Les généraux français, logés pour la plupart dans ces bâtimens, avaient pris naturellemeut de plus grandes précautions pour les soustraire aux flammes. De ce nombre, furent l'établissement des Enfans-Trouvés, l'Académie de chirurgie, la Poste, le Sénat, les Hôpitaux de Galitzin et de Schérémétov, les Instituts de Sainte-Catherine et de Saint-Alexandre, et quelques autres moins importans.

Depuis, le bâtiment de l'Université a été réparé et augmenté, et le Bazar décoré d'une superbe façade. Un monument en bronze, de proportion colossale, a été élevé à Minime et au prince Pojarsky. On a construit à la Makavoïe un vaste établissement, destiné à faire exercer la troupe, et où plusieurs milliers de soldats peuvent manœuvrer facilement.

Le palais du Kremlin et ses dépendances, entièrement bouleversés et détruits par l'explosion, ont été tellement augmentés, que toute la Cour impériale y a habité en 1817. — Le second rempart qui entourait la partie de la ville située sur la rive gauche de la rivière a fait place à un nouveau quartier de la plus élégante construction et embelli par des jardins. — Des promenades publiques occupent aujourd'hui l'emplacement des fossés qui entouraient *la ville* proprement dite. — On a construit, en outre, à Moskou, un magnifique théâtre, des ponts et des canaux. — Sur le terrain, soigneusement nivelé, après l'incendie, se sont élevées de nouvelles maisons, parfaitement alignées; de sorte que

les rues, plus larges et plus droites qu'autrefois, offrent, dans quelques quartiers, une régularité qu'on ne trouve jamais au centre des villes anciennes. En un mot, chaque jour voit disparaître les suites d'un désastre qui semblait devoir anéantir l'antique séjour des Tzars; et Moskou égale aujourd'hui en élégance et en splendeur les plus belles villes de l'Europe.

NOTE *C*.

Les Tartares qui habitent les gouvernemens de Kazan, d'Orenbourg et de Tobolsk sont les descendans de ceux qui suivirent le grand Batou-Khan dans ses conquêtes, et qui se distinguaient des autres branches de ces barbares par la dénomination de Grande Horde; les chroniques russes l'ont appelée la Horde *d'Or*. Après l'entière destruction de leur empire par le Tzar Ivan Vassiliévitsch, ils se dispersèrent de tous côtés; mais voyant que leurs vainqueurs les traitaient avec humanité, et leur laissaient le libre exercice de leur religion, beaucoup revinrent dans leur ancien domicile, et amenèrent encore avec eux d'autres Tartares du Nogais et du Kirguis.

Ces peuples professent tous la religion mahométane; ils sont d'une taille moyenne, ont le visage long, et sont en général robustes. Ils ont le nez fin, la bouche bien faite, les yeux petits et légèrement relevés vers les coins extérieurs, comme les Chinois; leurs cheveux sont ordinairement châtains, plats, et commencent à blanchir de bonne heure. Ils sont très attachés à leur religion, ont la démarche noble, et en général la tournure fort agréable. Ils sont ambitieux, fiers, mais très hospitaliers : ils apprennènt facilement tous les métiers, tous les arts mécaniques, dans lesquels ils deviennent bientôt habiles.

La parole de ces Tartares est sacrée; rarement on a besoin de contrat ou d'autres engagemens par écrit, lorsqu'on traite avec eux. Ils punissent les fripons et les voleurs par le mépris public, par une amende pécuniaire et quelquefois par une peine corporelle. — Ils élèvent bien leurs enfans, les habituent de bonne heure à l'obéissance, à la propreté et à pratiquer les vertus ordonnées par leur religion. — Presque tous savent lire et écrire, et la plupart apprennent l'arabe, pour pouvoir lire et écrire, dans la langue originale, les lois de leur prophète. Les femmes sont plutôt bien faites que belles; dès l'enfance on les habitue à vivre

isolées et retirées. Modestes, obéissantes, elles soignent bien leur ménage et l'éducation de leurs enfans, dont les garçons ne leur sont confiés que jusqu'à l'âge de dix à douze ans. On trouve dans presque tous leurs villages des écoles publiques, où non seulement on enseigne à lire et à écrire l'arabe, mais encore l'arithmétique et les dogmes de la religion mahométane, qu'ils regardent comme une honte et même un péché d'ignorer. Ceux qui veulent se perfectionner dans les sciences visitent les grandes écoles de la Bucharie.

Ils datent, comme tous les Mahométans, de l'hégire, et sont presque tous cultivateurs ou commerçans : ceux qui s'adonnent au commerce, le font comme les peuples de l'Asie, rarement au comptant, et le plus souvent par échange. Les contrats et les lettres de change leur étant entièrement inconnus, ils sont obligés de voyager pour leur négoce. Ils partent alors par caravane, et restent des années entières absens de leurs foyers. — Dans la ville de Kazan, on rencontre beaucoup de fabriques de maroquins et de savon : ce dernier produit est très réputé dans ces contrées.

Les Tartares sont, en général, très adonnés à l'éducation des abeilles; aussi cette branche d'industrie a-t-elle acquis un haut degré de perfectionnement parmi eux. Ils sont imposés comme tout le reste des paysans russes. Leurs maisons sont presque toutes en bois, à la ville comme à la campagne. — Leur ameublement est des plus simples; il consiste en quelques bancs, qui, chez les riches, sont couverts de tapis, et leur servent de divan, de table et de lit. Les habitans des villes, qui se trouvent en relation avec des étrangers, ont quelquefois, mais rarement, des tables et des chaises. —Ils se rasent entièrement la tête, à la manière des autres Mahométans, et ne conservent qu'une petite touffe de cheveux sur le sommet, ainsi que les moustaches. — Ils portent des calottes, par dessus lesquelles ils mettent en hiver un bonnet plat et entouré d'une fourrure; en été, ils ont de larges chapeaux, ordinairement blancs. Leur habillement consiste dans une chemise de toile, de larges pantalons, des bas de cuir, et des sabots d'écorce de tilleul, à l'instar des paysans russes. — Une ample tunique, de la forme de nos robes de chambre, recouvre le reste de leurs vêtemens. Leur costume se complète par une ceinture de soie ou un ceinturon de cuir, auquel sont sus-

pendus un coutelas ou un sabre, et un sac contenant du tabac à fumer. Les pauvres emploient, pour se vêtir, les étoffes grossières de coton; les riches, la soie et les draps les plus fins, qu'ils ornent même quelquefois de galons d'or ou d'argent.

Les femmes de Kazan, comme celles de tous les peuples de l'Asie, qui achètent leurs épouses à prix d'or, sont plus richement et plus proprement mises que les filles. Cette différence est facile à expliquer : c'est que le mari est flatté de voir sa femme richement vêtue, et qu'il s'en fait même honneur; tandis que la fille, une fois vendue comme épouse, emporte avec elle ses parures, qui ne comptent pour rien dans la dot.

Le costume des femmes ressemble en tout à celui des hommes, si ce n'est que les habits sont mieux ajustés à la taille; les bottes sont de maroquin, et plus pointues. — Leur corset est brodé sur la poitrine, où il est fermé par une ganse ou par un bouton.—La grande tunique, chez les femmes riches, est faite d'une étoffe de soie, ordinairement en brocart : celles-ci ont la poitrine toute couverte de coraux, ou de pièces de monnaie d'or et d'argent superposées symétriquement les unes aux autres, comme les écailles de poisson. Souvent elles portent le même ornement en écharpe. Elles font deux tresses de leurs cheveux, qu'elles laissent tomber sur leurs épaules; autour de leurs bonnets pendent des franges, des pièces de monnaie, ou de petites boules creuses, qu'elles remplissent de différens baumes odoriférans. — Leur front est ordinairement couvert de perles en réseau; chez les femmes pauvres, ces ornemens sont en grains de verre.

Les filles, au lieu de bonnet, portent une espèce de couronne à jour, ornée de coraux, de pièces de monnaie ou bien de grains de verres; elles font plusieurs tresses de leurs cheveux, qu'elles ornent de rubans. — Les filles et les femmes ne sortent que voilées; il est rare qu'elles paraissent autrement hors de leurs maisons ou devant un étranger.

Les Tartares, dans leur nourriture et leurs boissons, se conforment à tout ce qui est défendu ou prescrit par la loi de Mahomet; seulement ils mangent de préférence la viande de cheval, et le thé est leur boisson favorite. Les hommes, les femmes et les enfans eux-mêmes, quand ils peuvent se procurer du tabac, fument avec excès.

Les mœurs de ces Tartares sont fort douces ; ils sont très polis entre eux, et encore davantage envers les étrangers. — Chez les gens riches, les femmes mangent à part. — Ils ont, en général, un grand respect pour les vieillards, et pour rendre hommage à la prudence et au savoir de quelqu'un, ils lui disent : *Aktchakal*, (*barbe blanche*). Ce sont les vieillards qui, pour l'ordinaire, terminent les différens survenus parmi les habitans ; qui règlent les mariages ; président aux conventions, aux traités et arrangemens de famille.

Ils regardent comme un péché de ne pas marier leurs fils très jeunes. Quand un garçon apprend qu'un tel consent à lui donner sa fille en mariage, il lui députe tout de suite un ami avec ses pleins pouvoirs. Celui-ci marchande la fille tant qu'il peut ; le marché consiste en bétail, en argent et en effets d'habillement, le tout compté pièce par pièce. C'est pourquoi ils disent, en parlant d'une femme : « *Elle m'a coûté tant de têtes*..... » Une femme leur revient rarement à moins de 30 roubles, et leur coûte quelquefois jusqu'à 500 roubles. Le contrat consiste dans la lecture publique de l'acte, qui est suivie d'une prière, prononcée par le *Molla* ou prêtre. — Le futur doit payer, à différens termes convenus, le *Kalim* ou prix de sa future ; pendant tout ce temps, il lui est permis de la visiter en présence des parens, jusqu'au jour de la noce, qui se fait de la manière suivante :

Les parentes de la mariée l'épilent, vers les parties sexuelles, avant de la mettre au bain : elles emploient pour cela une pommade, qu'ils nomment *sourakh*, et qui se compose d'orpiment et de chaux vive délayés dans l'eau ou dans l'huile. Les jeunes filles s'assemblent chez la fiancée, et pleurent avec elle son changement d'état, en chantant des chansons analogues au sujet. — Deux hommes répondent à ces chansons au nom de la fiancée, et assurent, au contraire, que ce changement d'état est fort doux. La veille du mariage, on porte la jeune épouse sur un tapis, dans la maison où elle doit habiter ; et c'est là qu'elle voit pour la première fois les parens de son futur époux.

La cérémonie du mariage est des plus simples ; le Molla demande à haute voix si les jeunes fiancés consentent à s'épouser, et si le contrat a été passé ; sur la réponse affirmative, il leur donne la bénédiction nuptiale en récitant une prière, et la cérémonie est terminée. Les réjouissances pendant les noces con-

sistent en musique, chants et danses; les repas ne sont pas oubliés.

Outre les instrumens de musique qui leur sont communs avec les Russes, ces Tartares en ont encore deux qui leur sont particuliers : l'un est une espèce de harpe couchée, ou psaltérion à dix-huit cordes; l'autre, qu'ils nomment *cobasse*, ressemble assez à un violon, auquel on aurait enlevé la couverture; il n'a que deux cordes de crin, sur lesquelles ils font aller un archet, qui en tire des sons aigres et durs. Leurs chansons sont rarement rimées, toutes dans le goût oriental, et remplies de métaphores et de comparaisons; les airs ont presque toujours un caractère guerrier. Ordinairement les hommes et les femmes dansent séparément; les premiers avec vivacité et hardiesse, et les secondes lentement, en marchant toujours en rond, comme à la dérobée, et en se cachant le visage avec les mains.

La stérilité est regardée comme un grand défaut parmi eux, et lorsqu'un mari a plusieurs femmes, les stériles sont méprisées et maltraitées par celles qui ont des enfans. L'enfant, lorsqu'il vient au monde, de quelque sexe qu'il soit, est toujours porté avant le septième jour chez le Molla, qui, après lui avoir récité une prière à l'oreille, en lit une à haute voix, et lui donne un nom. — Ils circoncisent leurs enfans depuis l'âge de six ans jusqu'à quinze. — Celui qui est chargé de faire la circoncision se nomme *Abdal* : il parcourt, à cet effet, les campagnes, et se livre à ses opérations sans aucune cérémonie. — Les riches, dans ce cas, paient pour les pauvres; car on regarde la circoncision non seulement comme une œuvre méritoire, mais encore indispensable. — Ils enterrent leurs morts après les avoir enveloppés d'un linceul et arrosés d'eau et de camphre; et, à l'imitation de tous les autres Mahométans, ils les ensevelissent toujours le visage tourné vers la Mecque. Ils déposent le corps dans la fosse sans cercueil, qu'ils recouvrent rarement d'une pierre, laquelle est plus rarement encore décorée d'une inscription. Cependant, quand cela a lieu, ce sont presque toujours quelques versets du Coran, avec le nom du défunt.

Les Tartares de Kazan sont très religieux. Chaque village a une petite mosquée; celles des villes sont d'une belle apparence, et très proprement tenues. Leur hiérarchie sacerdotale est composée de la manière suivante : les anciens, qu'ils appellent *Agoums*; il

y en a trois, dont l'un réside à Kazan, l'autre à Tobolsk, et le troisième à Astrakhan; les Mollas, les maîtres d'école, qu'ils nomment *Abyse*, et les *Muézzins*.

En 1792, tous les Tartares habitant la Russie reçurent un chef suprême de leur religion. — Ce Muphti leur fut accordé par l'Impératrice Catherine II, et son choix tomba sur le plus savant et le plus vertueux parmi eux; il se nommait Djak-Hussein. — Leurs prêtres ne reçoivent aucun traitement; les Tartares leur donnent volontairement, mais peu de chose; de sorte que les ministres de la religion sont obligés, pour vivre, de faire le commerce, ou de cultiver leur champ comme les autres habitans. Leurs fêtes sont les mêmes que celles de tous les sectaires de Mahomet; ce sont le *Moulyt Bayram*, le *Courbane Bayram*, le *Ramazan*, etc. — En prêtant un serment, ils prennent le Coran, et s'en frappant trois fois la poitrine, ils disent : « Que ta malédiction me poursuive » à jamais, si je prête le serment de mauvaise foi. »

FIN DES NOTES DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

ERRATA.

Nous placerons ici, comme dans le volume précédent, les mots russes et allemands, qui, transportés dans notre langue, présentent des difficultés réelles, quant à l'orthographe et à la prononciation.

Pag.	Lig.
17.	3. — Jnnesgten Kinder Menier Lausen — Jungsten Kinder Meiner Launen.
Id.	(*Note.*) — Mes derniers — *lisez* mes premiers.
29.	(*Note.*) — Nom de l'hôtel — *lisez* nom du quartier où était situé l'hôtel.
34.	(*Note.*) — Lawskis — Lawkis.
37.	18. — Miloradowitz — Miloradowitsch.
59.	7. — Voronzov-Pol — Vorontsova-Polé.
64.	6. — Bog Katili — *lisez* Bog Katél (Dieu l'a voulu).
92.	5. — D'adianov — *lisez* Dadianov.
119.	10. — Briansk — Braînsk.
132.	1. — Kritsov — Krivtsov.
173.	13. — Paditi goulaïté ; ia vam ni vidil — Paditié goulaîtt, ia vas nié vijoa.
208.	11. — Antonowish — *lisez* Antonowisch.
Id.	(*Note.*) Gentelman — gentleman.
209.	*Id.* — Basile-Alexandritsch — Wasily-Alexandritsch.
217.	14. — Loubeznick — lioubesny (mon cher).
236.	9. — Wiazma — Waizma.
295.	(*Note.*) — Tchitchagov — Tschitschagov.
273.	(*Note.*) — Sélasvin — Vsésslasvine.
305.	(*Note.*) — Schawskaskoï — Schakavskoy.
306.	1. — Kutchetis — *lisez* Katschélis.
307.	6. — Tsiganskys — *lisez* Tsigané (tsigan — ka).
328.	5. — Ete savsem drogoï — Eto savsem drougoïé.
334.	5. — Voïloks — *lisez* Onoutschy.
Id.	(*Note.*) — De liége — *lisez* d'écorce de tilleul. (Lapty.)
357.	(*Note.*) — Tschérébatov — Schtschérbatov.
367.	19. — Prétentions — *lisez* réclamations.
369.	6. — La duchesse de Lowitsch — *lisez* depuis princesse Lowitsch.
378.	17. — Potoscki — Pototzki.
380.	16. — Nima..... Zara — Niéma.... Zaras.
401.	Ajouter à la fin de la Note : (*Écrit sur les lieux en* 1815.)


Stanford University Libraries
3 6105 124 415 485
DK
191
D65
v. 2

